



Chefs-d'oeuvre dramatiques

Pierre Augustin Caron de Beaumarchais

LU AVEC [LIREGRATUITEMENT.COM](https://liregratuitement.com)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

L.V COMTESSE, sa femme

FIGARO, valet-de-chambre du comte et concierge du château.

SUS ANJXE, première camariste delà comtesse, et fiancée de Figaro.

MARCELINE, femme de charge.

ANTONIO, jardinier du château, oncle de Susanne et père de Fanchette.

F.ANCHETTE, fdle d'Antonio.

CHÉRUBIN, premier page du comte.

BARTHOLO, médecin de SéviUe.

BAZILE, maître de clavecin de la comtesse.

Do> GUSMAN BRID'OISON, lieutenant du siège.

DOUBLE - INLVIN , greffier , secrétaire de don Gusman.

Un huissier nudiencier.

GRYPE-SOLEIL, jeune pastoureau

Une JEUNE BERGÈRE.

PÉDRILLE. pi.pKUrdu remfc.

PERSONNAGES

trois:pe de valets, 1

TROUPE DE PAYSANNES, i persoiinages muets,

TROUPE DE PAYSANS, j

La scène est au château cl'A(juas-Frescas, à trois lieues deSéville.

Le comte ALM aviva doit être joué très noblement, mais avec grâce et liberté. La corruption du cœur ne doit rien ôter au bon ton de ses manières. Dans les mœurs de ce temps-là les grands traitoient en badinant toute entreprise sur les femmes. Ce rôle est d'autant plus pénible à bien rendre, que le personnage est toujours sacrifié; mais, joué par un comédien excellent (M. Mole), il a fait ressortir tous les rôles, et assuré le succès de la pièce.

Son vêtement des premier et second actes est un habit de chasse avec des bottines à mi-jambe, de l'ancien costume espagnol. Du troisième acte jusqu'à la fin, un habit superbe de ce costume.

La comtesse, agitée de deux sentiments contraires, ne doit montrer qu'une sensibilité réprimée, ou une colère très modérée; rien sur-tout <jui dégrade aux yeux du spectateur son caractère aimable et vertueux. Ce rôle, un des plus difficiles de la pièce, a fait infiniment d'honneur au grand talent de mademoiselle Saiiit-Val cadette. Son vêtement des premier, second et (juatriième actes, est une lévite commode, et nul ornenicnt sur la tête: elle

est chez elle, et censée incommodée. Au cinquième acte elle a riabillcment et la haute coiffure do Susanne.

FIGARO. On ne peut trop recommander à l'acteur qui jouera ce rôle de bien se pénétrer de son esprit, comme l'a fait M. Dazincourt. S'il y voyoit autre chose que de la raison assaisonnée de gaieté et de saillies, sur-tout s'il y mettoit la moindre charge, il aviliroit un rôle que le premier comique du théâtre, M. Prévile, a jugé devoir honorer le talent de tout comédien qui sauroit en saisir les nuances multipliées, et pourroit s'élever à son entière conception.

Son vêtement comme dans le Barbier de Séville.

SUSANNE. Jeune pei'sonne adroite , spirituelle et rieuse, mais non de cette gaieté presque effrontée de nos soubrettes corruptrices; son joli caractère est dessiné dans la préface, et c'est là que l'actrice qui n'a point vu mademoiselle Comtat doit étudier pour le Jjien rendre.

Son vêtement des quatre premiers actes est un juste blanc à basquines, très élégant, la jupe de même, avec toque, appelée depuis par nos marchandes, à la Susanne. Dans la fête du quatrième acte, le comte lui pose sur la tête une toque à long voile, à hautes plumes, et à rubans blancs. Elle porte au cinquième acte la lévite de sa maîtresse, et mil ornement sur la tête.

MARCELINE est une femme d'esprit, née un peu vive, mais dont les fautes et l'expérience ont réformé le caractère. Si l'actrice qui le joue s'élève

avec une fierté bien placée à la haïUeur très morale qui suit la reconnoissance du troisième acte, elle ajoutera beaucoup à l'inté-

rôt de l'ouvrage.

Son vêtement est celui des duègnes espagnoles, d'une couleur modeste, un bonnet noir sur la tête.

ANTONIO ne doit montrer qu'une demi-ivresse, qui se dissipe par degrés, de sorte qu'au cinquième acte on n'en aperçoive presque plus.

Son vêtement est celui d'un paysan espagnol, où les manches pendent par derrière; un chapeau et des souliers blancs.

FANCHETTE est un enfant de douze ans, très naïve. Son petit habit est un juste brun avec des ganses et des boutons d'argent, la jupe de couleur tranchante, et une toque noire à plumes sur la tête. Il sera celui des autres paysannes de la noce.

CHPjRUBIN. Ce rôle ne peut être joué, comme il l'a été, que par une jeune et très jolie l^mme. Nous n'avons point à nos théâtres de très jeunes hommes assez formés pour en bien sentir les finesses. Timide à l'excès devant la comtesse, ailleurs un charmant polisson, un désir inquiet et vague est le fond de son caractère. Il s'élance à la puberté, mais sans projet, sans connoissances, et tout entier à chaque événement; enfin il est ce (jue toute mère, au fond du rour, voudroit peut-être que

fut sou fils , quoiqu'elle dût beaucoup en souffrir. Sou riche vêtement, aux premier et second actes, est celui d'un page de cour espagnol, blanc et brodé d'argent; le léger manteau bleu sur l'épaule, et un chapeau chargé de plumes. Au quatrième acte il a le corset, la jupe et la toque des jeunes paysannes qui l'amènent. Au cinquième acte , un habit uniforme d'officier , une cocarde et une épée.

BARTHOLO. Le caractère et l'habit comme dans le Barbier de Séville. Il n'est ici qu'un rôle secondaire.

BAZILE. Caractère et vêtement comme dans le Barbier de Séville. Il n'est aussi qu'un rôle secondaire.

BRID'OISON doit avoir cette bonne et franche assurance des bêtes qui n'ont plus leur timidité. Son bégaiement n'est qu'une grâce de plus, qui doit être à peine sentie, et l'acteur se tromperoit lourdement et joueroit à contre-sens, s'il y cherchoit le plaisant de son rôle. Il est tout entier dans l'opposition de la gravité de son état au ridicule du caractère; et moins l'acteur le chargera, plus il montrera de vrai talent.

Son habit est une robe déjuge espagnol, moins ample que celle de nos procureurs, presque une soutane; une grosse perruque, une gonille ou rabat espagnol au cou, et une longue baguette blanche à la main.

DOL'BLE-MAIN. Vêtu comme le juge, mais la baguette blanche plus courte.

L'HUISSIER ou ALGUAZIL. Habit, manteau, épée de Crispin, mais portée à son côté sans ceinture de cuir. Point de bottines, une chaussure noire, une perruque blanche naissante et longue à mille boucles , une courte baguette blanche.

GRIFE-SOLEIL. Habit de paysan , les manches pendantes , veste de couleur tranchée , chapeau blanc.

UNE JEUNE BERGÈRE. Son vêtement comme celui de Fanchette.

PÉDRILLE. En veste , gilet, ceinture , fouet , et bottes de poste, un rescille sur la tête, chapeau de courrier.

PERSONNAGES MUETS, Ics uus en habits déjuges, d'autres eu habits de paysans, les autres en habits de livrée.

LA

FIGARO, SUSANNE

FIGARO

Dix-neuf pieds sur vingt-six.

SUSANNE

Tiens, Figaro, voilà mon petit chapeau : le trouves-tu mieux ainsi?

FIGARO lui prend les mains.

Sans comparaison, ma charmante. Oh! que ce joh bouquet virginal, e'ievé sur la tête d'une belle fille, est doux, le matin des noces, à l'cjeil amoureux d'un époux!...

S us ANNE se retire.

Que mesures-tu donc là , mon fils?

FIGARO

Je regarde, ma petite Susanne, si ce beau lit que monseigneur nous donne aura bonne grâce

Dans cette chambre?

FIGARO

Il nous la cède.

SUSANNE

Et moi, je n'en veux point.

FIGARO

Pourquoi?

SUSANNE

Je n'en veux point.

FIGARO

Mais encore ?

sus AN NE.

Elle me déplaît.

FIGARO

On dit une raison.

ACTE I, SCENE I. ii

s us ANNE.

Si je n'en veux pas dire ?

FIGARO

Oh ! quand elles sont sûres de nous !

SUSANNE

Prouver que j'ai raison, seroit accorder que je puis avoir tort.
Es-tu mon seiviteur ou non?

FIGARO

Tu prends de l'humeur contre la chambre du château la plus commode, et qui tient le milieu des deux appartements. La nuit, si madame est incommodée , elle sonnera de son coté; zeste, en deux pas tu es chez elle. Monseigneur veut-il quelque chose ? il n'a qu'à tinter du sien ; crac, en trois sauts , me voilà rendu.

SUSANNE

Fort Lien ! Mais quand il aura tinté le matin ^ pour te donner, quelque bonne et longue commission ; zeste , en deux pas , il est à ma porte , et crac, en trois sauts...

Qu'entendez-vous par ces paroles?

SUSANNE

Il faudroit m'écouter tranquillement.

FIGARO

Eh ! qu'est-ce qu'il y a ? bon Dieu !

lî LE MARIAGE DE FIGARO

s us ANNE.

Il y a, mon ami, que, las de courtiser les beautés des environs, monsieur le comte Almaviva veut rentrer au château, mais non pas chez sa femme ; c'est sur la tienne , entends-tu , qu'il a jeté ses vues, auxquelles il espère que ce logement ne nuira pas. Et c'est ce que le loyal Bazile, honnête agent de ses plaisirs et mon noble maître à chanter, me répète chaque jour en me donnant leçon.

FIGARO

liazile ! ô mon mignon! si jamais volée de bois vert, appliquée sur une échine, a dûment redressé la moelle épinière à quelqu'un...

SUSANNE

Tu croyois , bon garçon ! que cette dot qu'on me donne étoit pour les beaux yeux de ton mérite? FI G A no.

J'avois assez fait pour l'espérer.

ACTE I, SCENE I. i

su s AS NE.

Apprends qu'il la destine à obtenir de moi secrètement certain quart d'heure, seul à seule, qu'un ancien droit du sei(>neur. .. Tu sais s'il e'toit triste !

FIGARO

Je le sais tellement, que si monsieur le comte , en se mariant, n'eût pas aboli ce droit honteux, jamais je ne t'eusse épousée dans ses domaines.

Sr SANNE.

Eh bien ! s'il l'a détruit, il s'en repent ; et c'est de ta fiancée qu'il veut le racheter en secret aujourd'hui.

FIGARO, se frottant la tête.

Ma tête s'amollit de surprise, et mon front fertilisé...

Ne le frotte donc pas.

FIGARO

Quel dan{^er?

s us AN NE, riant.

S'il y venoit un petit bouton, des fjens super-

Tu ris, friponne ! Ah ! s'il y avoit moyen d'attraper ce ffiand trompeur, de le faire donner dans uu bon piège, et d'empocher son or!

j4 le MAULAGi: DE FIGAIiO.

SiSANNE.

De Tintrigue et de l'arfjent, te voilà dans ta splière.

FIGARO

Ce n'est pas la honte qui me retient.

La crainte ?

FIGARO

Ce n'est rien d'entreprendre une chose dan(;ereuse, mais d'échapper au péril en la menant à bien : car d'entrer chez quelqu'un la nuit, de lui souffler sa femme, et d'y recevoir cent coups de fouet pour la peine, il n'est rien de plus aisé; mille sots coquins l'ont fait. Mais... (o/J sonne de rintérieur.)

SLSASNE.

Voilà madame éveillée : elle m'a hien recommandé d'être la première à hii parler le matin de mes noces.

FIGARO

Y a-t-il encore quelque chose là-dessous?

SL'SANNE.

Le berger dit que cela porte bonheur aux épouses délaissées. Adieu, mon petit h, fi, Tij;aro; rêve à notre affaire.

in; \i'.O.

l'oin niduvi il IC^juui , duiine un pi lit baiser.

ACTE I, SCENE I. i

SUSAÎSISE.

A mon amant aujourd'hui? Je t'en souhaite! Et qu'en diroit demain mon mari? (Figaro l'embi'asae.) Eh bien ! eh bien !

FIGARO

C'est que tu n'as pas d'idée de mon amour.

SUSANKE, 5^e dé fripant.

Quand cesserez- vous, importun, de m'en parler du matin au soir?

F I G A K o , mystérieusement.

Quand je pourrai te prouver du soir jusqu'au matin. (On sonne une seconde Jhis.)

s u S A N N E , de loin , les doigts unis sur sa bouche.

Voilà votre baiser, monsieur ; je n'ai plus rien à vous.

FIGARO court après elle.

Oh! mais ce n'est pas ainsi que vous l'avez reçu.

SCÈNE If

FIGARO

La charmante fdie! Toujours nante, verdissante, pleine de gaieté, d'esprit, d'amour et de délices! mais sage!...- (H marche vivement en

ifi LE MARIAGE DE FIGARO.

se frottant les mai)is.) Ah\ monseigneur! mon «lier monseigneur! vous voulez m'en donner.... à garder ! Je cherchois aussi pourquoi , m'ayant nommé concierge, il m'emmène à son ambassade, et m'établit courrier de dépêches. J'entends , monsieur le

comte ; trois promotions à-la-fois : vous, compagnon ministre ; moi, cassecou politique; et Suson , dame du lieu, l'ambassadrice de poche. Et puis, fouette, courrier! Pendant que je galoperois d'un coté, vous feriez faire de l'autre à ma belle un joli chemin ! Me cx'ottant, m'échinant pour la gloire de votre famille; vous, daignant concourir à l'accroissement de la mienne! Quelle douce réciprocité! IMais, monseigneur, il y a de l'abus. Faire à Londres en même temps les affaires de vôtre maître et celles de votre valet! représenter à-la-fois le roi et moi dans une cour étrangère, c'est trop de moitié, c'est trop. — Pour toi, Eazile! fripon mon cadet ! je veux t'apprendre à clocher devant les boiteux; je veux.... Non, dissimulons avec eux pour les enfermer l'tin par l'autre. Attention surin journc'o , monsieur Figaro ! D'abord avaneer riieuse de votre petite fête, pour (j)ojiser plus sûrement ; écarter une Marceline (jui de vous est friande en diable; empocher l'or et les

MARCELINE, BARTHOLO, FIGARO

FIGARO s'interromp t.

... Hé hé hé ! voilà le gros docteur : la fête sera complète. Eh! bonjour, cher docteur de mon cœur ! Est-ce ma noce avec Susou qui vous attire au château?

h A WVHOLO^ avec dédain.

Ah ! mon cher monsieur, point du tout.

FIGARO

Cela seroit bien généreux !

BARTHOLO

Certainement, et par trop sot.

FIGARO

Moi qui eus le malheur de troubler la vôtre î

BARTHOLO

Avez-vous autre chose à nous dire ?

FIGARO

On n'aura pas pris soin de votre mule !

BARTHOLO, CH Colère.

liavard enragé! laissez-nous.

i8 LE MARIAGE DE FIGARO.

FIGARO

Vous VOUS fâchez, docteur? Les gens de voire t'tat sont bien durs ! Pa.s plus de pitié des pauvres animaux... en vérité... que si c'étoient des hommes! Adieu, MarceHne : avez-vous toujours envie de plaider contre moi ?

Pour n'aimer pas, faut-il qu'on se haïsse?

Je m'en rapporte au docteur.

h A p. T II o I. o.

Qu est-ce que c'est?

FIG AH f).

Elle vous le contera de reste. (// sort.)

SCÈNE IV

MA R C E L I N E, 15 A R T I I O L O.

nAnxiiOLO le retjanlc aller.

Ce drôle est toujours le même! et à moins qu'on ne l'écorche vif, je prédis qu'il mourra dans la peau du plus fier insolent...

MAHCKi, INF. le retourne.

Enfin, vous voilà donc, éternel docteur ! toujours si {^^rave et compassé, qu'on pourroit mourir en attendant vos secours, comme on s'est marié jadis inaloiré v(»> pn'raulions.

ACTE I, SCENE IV

EARÏHOLO.

Toujours ainère et provoquante 1 Eh bien ! qui rend donc ma présence au cliâteau si nécessaire? Monsieur le comte a-t-il eu quelque accident?

MARCELINE

Non, docteur.

B ARTHOLO.

La Rosine, sa trompeuse comtesse, est- elle ^ incommodée.
Dieu merci ?

MARCELINE

Elle languit.

Et de quoi?

MARCELINE

Son mari la néglige.

B ARTHOLO, aVCC joic.

Ah ! le digne époux qui me venge !

MARCELINE

On ne sait comment définir le comte ; il est jaloux et libertin.

B ARTHOLO.

Libertin par ennui, jaloux par vanité; cela va sans dire.

MARCELIN E

Aujourd'hui, par exemple, il marie notre Susanne à son Figaro
qu'il comble en faveiu' de cette union ..

so LF. MARIAGE DE FIGARO.

UARTHOLO.

Que son excellence a rendue nécessaire.

MARCELINE

Pas tout-à-fait; mais dont son excellence voudrait égayer en secret l'événement avec Tepousee...

liARTHOLO.

De monsieur Figaro? C'est un marche^ qu'on peut conclure avec lui.

MARCELINE

Jâzile assure que non.

BARTHOLO

Cet autre maraud loge ici? C'est une caverne ! Eh î qu'y fait-il ?

MARCELINE

Tout le mal dont il est capable. Mais le pis f|ue j'y trouve (,*st cette ennuyeuse passion f|U*il ;i prtur moi depuis si long-temps.

BARTHOLO

Je me scrois débarrassé vin{;t fui-< do sa poursuite.

M A r.CELIN K.

J)f (jiicllc manière?

RA R r UOLO.

En lépousant.

MA RC ELI NE

l'idiciii i.idr et riu<l, rpie ne vous d(j)arrass(li-vuu-' d(la
mienne à i e prix^iNe le devez-vous

ACTE I, SCENE IV. ai

pas ? Où est le souvenir de vos engagements ? Qu'est devenu ce-
lui de notre petit Emmanuel, ce fruit d'un amour oublié , qui de-
voit nous conduire à des noces?

BA.RTIIOLO, ôtant son chapeau.

Est-ce pour e'couter ces sornettes que vous m'avez fait venir
de Séville ? Et cet accès d'hymen qui vous reprend si vif...

MARCELINE

Eh hien ! n'en parlons plus. Mais si rien n'a pu vous porter à la
justice de m' épouser, aidez-moi donc du moins à en épouser un
autre.

BARÏIIOLO.

Ah ! volontiers : parlons. Mais quel mortel abandonné du ciel
et des femmes?...

MARCELINE

Eh! qui pourroit-ce être, docteur, sinon le beau , le gai, l'ai-
mable Figaro ?

Ce fripon-là?

MARCELINE

Jamais fâché; toujours en belle humeur; donnant le présent à la joie, et s'inquiétant de l'avenir tout aussi peu que du passé ; sémillant , gé' néreux ! généreux...

Comme un voleur.

>2 LE MAUIAGE DE FIGAUO

M.\U CELINE.

Comme un sci-j^neur; cliarmaiU enfui. Mais c'est le plus grand monstre !

Et sa Susanne?

MARCELINE

Elle ne l'auroit pas, la rusée, si vous vouliez m'aider, mon petit docteur, à faire valoir un enj^agement que j'ai de lui.

BARTHOLO

Le jour de son maria{^e ?

MARCELINE

On en rompt de plus avancés : et si je ne craignois d'éventer un petit secret des femmes...

BARTHOLO

En ont-elles pour le médecin du corps ?

MARCELINE

Ah! vous savez que je n'en ai pas pour vous. Mon sexe est ardent, mais timide. Un certain charme a beau nous attirer vers le

plaisir, la femme la plus aventurée sent en elle une voix qui lui dit : Sois belle si lu peux, sage si tu veux; mais sois considérée , il le faut. Or, puisqu'il faut être au moins considérée, (jue toute femme en sent l'importance, effrayons d'abord la .Susanne sur la divulgation des offres qu'on lui fait.

ACTE I, SCÈNE IV

BARTHOLO

Où cela mènera-t-il ?

MA RCELINE.

Que la honte la prenant au collet, elle continuera de refuser le comte , lequel pour se venger appuiera l'opposition que j'ai faite à son mariage: alors le mien devient certain.

BARTHOLO

Elle a raison. Parbleu ! c'est un bon tour que de faire épouser ma vieille gouvernante au coquin qui fit enlever ma jeune maîtresse.

MARCELINE, vite.

Et qui croit ajouter à ses plaisirs en trompant mes espe'rances.

RARTHOLO, vite.

Et qui m'a volé dans le temps cent écus , que j'ai sur le cœur.

MARCELI>'E.

Ah! quelle volupté....

BARTHOLO

De punir un scélérat!

MARCELINE

De l'épouser, docteur, de l'épouser !

7 4 l'E MAP.IAGE DK FIGARO.

MARCELINE, BARTHOLO, SUSANNE

si:SA>"NE, un bontiet de femme avec un large
ruban dans la main, une rohe de femme sur
le bras.

L'épouser ! l'épouser ! Qui donc ? mon Fif;nro ? MARCELINE,
aifjrement.

Pourquoi non ? Vous l'épousez bien ' BANxHOLO, riant.

Le bon arfrument de femme en colère ! ISous parlions, belle
Suson, du bonheur qu'il aur.i àv vous posséder.

AI A RCEMNE.

Sans compter monspifjnt-ur dont on ne]iarle pas.

s u s A N >■ E , une révérence.

Votre servante, madame : il y a toujours quelque chose d'amer dans vos propos.

M A n c E I- 1 N E , une révérence.

liien la votre, madame: où donc est l'aniertume? N'est-il pas juste qu'un lil)éral seif;ncur pnrta(;e un peu la joie qu'il procnre à ses gens ?

On-..!

ACTE I, SCÈNE V

MARCELINE

Oui, madame.

SUSAIN t.

Heureusement la jalousie de madame est aussi connue que ses droits sur Figaro sont légers.

MARCELINE

On eût pu les rendre plus forts en les cimentant à la façon de madame.

Oh ! cette façon , madame , est celle des dames savantes.

MARCELINE

Et l'enfant ne l'est pas du tout ! Innocente comme un vieux juge !

BARTHOLO, attirant Marceline.

Adieu , jolie fiancée de notre Figaro.

MARCELINE, une révérence. L'accordée secrète de monseigneur.

suSANNE, une révérence.

Qui vous estime beaucoup, madame.

MARCELINE, iiue révérence.

Me fera-t-elle aussi l'honneur de me chérir un peu, madame ?

.SUSANNE, une révérence.

A cet égard, madame ji'a rien cà désirer.

MARCELINE, unc révérenc.

C'est une si jolie personne que madame !

su s A >•>'£, une révérence.

Eh mais ! assez pour cK'soler madame.

M .V r. c E L I K E , une révérence.

Sur-tout bien respectable !

s r s A K N E , une révérien ce.

C'est aux duèfjnes à l'être.

MARCELINE, OUtreC.

Aux duègnes ! aux duègnes !

PARTHOLO, V arrêtant.

Marceline !

MARCELINE

.Mlons, docteur, car je n'y ticndroispas. Fionjijur, madame (une révérence).

SCÈNE V^f

SUSANNE

Allez , madame ! allez, pédante ! Je crains aussi peu vos efforts que je méprise vos outrages. — Voyez cette vieille sibylle ! Parce-qu'elle a fait quelques études, et tourmenté la jeunesse de ma-
«lame, elle veut tout dominer au château ! {Elle jette la robe (juelle tient sur une chaise.) Je no sais plus ce que je vcnais prendre.

SUSANNE, CHÉRUBIN

CHÉRUBIN, accourant.

Ah ! Suson , depuis deux heures j'c'pie le moment de te trouver seule. Hélas! tu te maries, et moi je vais partir.

s us ANSE.

Comment mon mariage éloigne-t-il du château le premier page de monseigneur ?

CHÉRUBIN, piteusement.

Susanne, il me renvoie.

sus ANNE, le contrefait.

Chérubin, quelque sottise '

CHÉRUBIN

Il m'a trouvé hier au soir chez ta cousine Fanchette, à qui je faisais répéter son petit lôle d'innocente pour la fête de ce soir : il s'est mis dans une fureur en me voyant! — Sortez , m'a-t-il dit, petit... Je n'ose pas prononcer devant une femme le gros mot qu'il a dit. Sortez ; et demain vous ne coucherez pas au château. Si madame , si ma belle marraine ne parvient pas à l'apaiser, c'est fait, Suson ; je suis à jamais privé du bonheur de le voir.

aS LE MARIAGE DE FIGARO.

SL"SAN> E

De me voir ! moi ? c'est mon tour ! Ce n'est donc plus pour ma maîtresse que vous soupirez en secret?

CHÉRUBIN

Ah! Suson, quelle est noble et belle! mais qu'elle est imposante!

sus ANNE.

C'est-à-dire que je ne le suis pas , et qu'on peut oser avec moi...

CHÉnU lUN.

Tu sais trop bien, méchante, que je n'ose pas oser. Mais que tu es heureuse ! A tous moments la voir, lui parler, 1 habiller le matin et la déshabiller le soir, épingle à épingle... Ah ! Suson, je donnerois... Qu'est-ce que tu tiens donc là? susANNE, raillant.

Hélas! l'heureux bonnet et le fortune- ruban qui renferment la nuit les cheveux de cette belle manaine...

CHÉRUBIN, vivement.

Son ruban de nuit! Donne-le-moi, mon (œur.

s u s A N N E , le retira n I .

\i\ ! que non pas! — Son cœur! (^)nnne il est familier donc !
Si c-r* n'i'loit pas un morveux sans conséquence. (Chrinhin ayn-rhv le ruhfm.) Ah! le 1 nban !

ACTE 1, SCÈNE VII

CHÉRUBIN tourne autour du grand fauleuil.

Tu diras qu'il est égaré, gâté; qu'il est perdu. Tu diras tout ce que tu voudras.

s us AN NE tourne après lui.

Oh! dans trois ou quatre ans, je prédis que vous serez le plus grand petit vaurien !... Rendezvous le ruban ? (^EUe veut le reprendre.) CHÉRUBIN tire une romance de sa poche.

Laisse; ah! laisse-le-moi, Suson: je te donnerai ma romance ; et pendant que le souvenir de ta belle maîtresse attristera tous mes moments , le tien y versera le seul rayon de joie qui puisse encore amuser mon cœur.

S u s A N s E a rracli e la romance.

Amuser votre cœur, petit scélérat ! Vous croyez parler à votre Fanchette. On vous surprend chez elle ; et vous soupirez pour madame ; et vous m'en contez à moi par-dessus le marché !

CHÉRUBIN, exalté.

Cela est vrai , d'honneur ! Je ne sais plus ce que je suis; mais depuis quelque temps je sens ma poitrine agitée ; mon cœur palpite au seul aspect d'une femme ; les mots amour et volupté le font tressaillir, et le troublent. Enfin le besoin de dire à quelqu'un je vous aime est devenu pour moi si pressant, que je le dis tout seul, en courant dans le parc, à ta maîtresse, à toi , aux arbres, aux

3d le mariage de FIGARO,

iiuage», au vent qui les emporte avec mes paroles perdues. — Hier je rencontraï Marceline... suSAN>'E, riant.

Ah ah ah ah !

CHÉRUBIN

Pourquoi non ? Elle est femme ! elle est Fille ! Une fille! une femme! ah! que ces noms sont doux ! qu'ils sont intéressants !

Il devient fou.

CHÉRUBIN

Fanchette est douce; elle m'écoute au moins : tu ne l'es pas ,
toi !

sus ANNE.

C'est bien dommajje. Écoutez donc monsieur ! (Elle veut arracher le ruban.)

CHÉRUBIN tourne en fuyant.

Ah ! ouiche ! On ne l'aura , vois-tu , qu'avec ma vie. Mais, si tu n'es pas contente du prix, j'y joindrai mille baisers. (// lui donne chasse h son tour.) s u S A N N E tourne en fuyant.

Mille soufflets, si vous approchez. Je vais m'en plaindre à ma maîtresse; et, loin de supplier pour vous, je dirai moi-même à monsei{;ieur : C'est bien fait, monsoi{;neur; chassez -nous ce |)etit voleur ; renvoyez à ses parents un petit mauvais sujrt qui sr doiifif Ics airs d'aimer madame,

SCÈNE VIII

SUSANNE, LE COMTE; CHÉRUBIN, caché.

s u s \ >■ N E aperçoit le com te.

Ah!... (^Elle s'approche du fauteuil pour masquer Chérubin.)

LE COMTE s'avance.

Tu es émue, Suson! tu parlois seule, et ton petit cœur paroît dans une agitation... bien pardonnable , au leste , un jour comme celui-ci. SUSANNE, troublée.

Monseigneur, que me voulez-vous? Si l'on vous trouvoit avec moi...

LE COMTE

Je serois désolé qu'on m'y surprît ; mais tu sais tout l'intérêt que je prends à toi. Bazile ne t'a pas laissé ignorer mon amour. Je n'ai rien qu'un instant pour l'expliquer mes vues; écoute. {Il s'assied dans le fauteuil)

SUSA55E, vivement.

Je n'écoule rien.

LE COMTE lui prend la main.

Un seul mot. Tu sais que le roi m'a nommé son ambassadeur à Londres. Temméne avec moi Figaro : je lui donne un excellent poste ; et comme le devoir d'une femme est de suivre son mari...

SrSASNE.

Ah ! si j'osois parler î

LE COMTE la rapproche de lui.

Parle, parle, ma chère; use aujourd'hui d'un droit que tu prends sur moi pour la vie. s c s A 5 5 E , effrayt-e.

Je n'en veux point , monseigneur, je n'en veux point. Quittez-moi , je vous prie.

LE COMTE

Mais dis auparavant.

srSA55E, en colère.

Je ne sais plus ce que je disoi-;.

LE COMTE

Sur le devoir des femmes.

s C s Ji ^ 5 E.

Eh bien 1 lorsque monseigneur enleva la sienne de chez le docteur, et qu'il l'opou-ia par amour; lorsqu'il aboht pour elle un certain affreux dioit du seijrneur...

ACTE I, SCÈNE VIII

LE COMTE, gaïement.

Qui faisoit bien de la peine aux filles î Ah ! Surette, ce droit charmant! si tu venois en jaser sur la brune au jardin, je meltrois un tel prix à cette légère faveur...

BAZILE parle en dehors.

Il n'est pas chez lui , monseigneur.

LE COMTE se lève.

Quelle est cette voix?

SUSA>>"E

Que je suis malheureuse !

LE COMTE

Sors , pour qu'on n'entre pas.

SUSA>>E, troublée.

Que je vous laisse ici ?

BAZILE crie en dehors. Monseigneur étoit chez madame; il en est sorti : je vais voir

LE COMTE

Et pas un heu pour se cacher I Ah ! derrière ce fauteuil... assez mal ; mais renvoie-le bien vite.

{ Susanne lui barre le chemin; il la pousse doucement ; elle recule, et se met ainsi entre lui et le petit page : mais pendant que le comte s'abaisse et prend sa place, Chérubin tourne, se jette effrayé sur le fauteuil à yenoux, et s'y blottit. Susanne prend la robe qu'elle apporloit , en couvre le page, et se met devant le fauteuil,

SCÈNE IX

LE COMTE ET CHÉRUBIN, cachés; SUSANNE, BAZILE.

N'auriez-vous pas vu monseigneur, mademoiselle?

s u s A >• X E , bi-usq uemen t.

Eh! pourquoi l'aurois-je vu? Laissez-moi.

BAZILE s'approche.

Si vous étiez plus raisonnable , il n'y auroit rien d'étonnant à ma question. C'est Figaro qui le cherche.

Il cherche donc l'homme qui lui veut le plus de mal après vous ?

LE COMTE, a pari.

Voyons un peu comme il me sert.

BAZILE

Désirer du bien à une femme, est-ce vouloir du mal à .son mari?

INon, dans vos afircux principes, agent de corruption.

iiA/.i m;.

(^uc vou«. (Icmandc-t-iiii jci qui voUs n'alliez

ACTE I, SCÈNE IX

prodiguer à un autre ? Grâce à la douce c  mori  , ce qu'on vous défendoit hier, on vous le prescrira demain.

s us AN NE.

Indigne !

la plus bouffonne , j'avois pensé...

s us ANNE, outr  e.

Des horreurs. Qui vous permet d'entrer ici?

BAZILE

La, la, mauvaise! Dieu vous apaise! il n'en sera que ce que vous voulez : mais ne croyez pas non plus que je regarde monsieur Figaro comme l'obstacle qui nuit    monseigneur; et sans le petit page...

s u s A N N E , tim idemen t.

Don Chérubin?

BAZILE la contrefait.

Cherubino di amore., qui tourne autour de vous sans cesse, et qui ce matin encore r  doit ici pour y entrer quand je vous ai quitt  e. Dites que cela n'est pas vrai.

sus AN NE.

Quelle imposture! Allez -vous -en, méchant homme.

BAZILE

On « ^st un méchant homme, pnrcequ'on y voit
clair. N'est-ce pas pour vous aussi cette romance
dont il fait mystère?

sus ANNE, en colère.

Ah ! oui , pour moi !

n AZI LE.

A moins qu'il ne l'ait composée pour madame : en effet ,
quand il sert à table on dit qu'il la regarde avec des yeux!... Mais
peste ! q\\i\ ne s'y joue pas; monseigneur est bnitol sur l'article, s
us ANNE, outrée.

Et vous bien scélérat d'aller semant de pareils bruits pour
perdre un malheureux enfant tombé dans la disgrâce de son
maître.

D AZI LE.

L'ai -je inventé? Je le dis, parceque tout le monde en parle.

LE COMTE se lève.

Comment, tout le monde en parle !

sus ANN E.

Ah ciel !

n AZI LE.

Ha ha!

LK t;OMTE.

Courez, Ha/.ilc,el (ju'on le chasse.

.\h ! <|uc jp >;uis fâché d'élre cnlré'

ACTE I, SCÈNE IX. Sy

s r S A s N E , troublée.

Mon Dieu ! mon Dieu !

LE COMTE, à Bazile.

Elle est saisie. Asseyons-la dans ce fauteuil.

s u s A N N E le repousse vivemen t. Je ne veux pas m'asseoir.
Entrer ainsi librement, c'est indigne!

LE COMTE

Nous sommes deux avec toi, ma chère. Il n'y a plus le moindre danger.

EAZILE.

Moi je suis désolé de m'être égayé sur le p^ige, puisque vous l'entendiez: je n'en usois ainsi que pour pénétrer ses sentiments; car au fond...

LE COMTE

Cinquante pistoles, un cheval, et qu'on le renvoie à ses parents.

BAZILE

Monseigneur, pour un badinage?

Un petit libertin que j'ai surpris encore hier avec la fille du jardinier.

BAZILE

Avec Fanchette ?

LE COMTE

Et dans sa chambre.

sus AN NE, outrée.

Où monseigneur avoit sans doute affaire aussi?

LE COMTE , ^aj'eme/jf.

J en aime assez la remarque.

B.VZILE.

Elle est d'un bon augure.

LE COMTE , gaïement.

Mais non; j'allois chercher ton oncle Antonio, mon ivrogne de jardinier, pour lui donner des ordres. Je frappe ;on est longtemps à m'ouvrir ; ta cousine a l'air empêtré : je prends un soupçon, je lui parle, et tout en causant j'examine. Il y avoit derrière la porte une espèce de rideau, de porte-manteau, de je ne sais pas quoi qui couvroit des hardes; sans faire semblant de rien, je vais doucement, doucement lever, ce rideau (^pour imiter le geste il lève la robe du fauteuil)^ et je voi.= ... (// aperçoit le page.) .AJi ! ...

ACTE I, SCÈNE IX. 3g

vous faites de ces apprêts? C'e'toit pour recevoir mon page que vous desiriez d'être seule? Et vous, monsieur, qui ne changez point de conduite , il vous manquoit de vous adresser, sans respect pour votre marraine, à sa première camariste, à la femme de votre ami ! Mais je ne souffrirai pas que Figaro , qu'un homme que j'estime et que j'aime, soit victime d'une pareille tromperie. Étoit-il arvec vous, Bazile?

sus AN NE, outrée.

Il n'y a tromperie ni victime : il étoit là lorsque vous me parliez.

LE COMTE, emporté.

Puisses-tu mentir en le disant ! Son plus cruel ennemi n'ose-roit lui souhaiter ce malheur.

sus AN>E.

Il me prioit d'engager madame à vous demander sa grâce. Votre arrivée l'a si fort troublé, qu'il s'est masqué de ce fauteuil.

LE COMTE, en colère.

Ruse d'enfer! je m'y suis assis en entrant.

CHÉRUBIN

Hélas! monseigneur, j'étois tremblant derrière.

LE COMTE

Autre fourberie! Je viens de m'y placer moi-même.

40 LE MARIAGE DE FIGARO

CHÉRUBIN

Pardon! mais c'est alors que je me suis blotti dedans.

F.i; COMTE, plus outré.

C'est donc une couleuvre que ce petit... serpent-là! Il nous ecoutoit!

CHÉRUBIN

Au contraire , monseigneur, j'ai fait ce que j'ai pu pour ne rien entendre.

LE COMTE

O perfidie! (à Susanne.) Tu n'épouserai pas Figaro.

BAZILE

Contenez-vous ; on vient.

LE COMTE, tii-a)it Chérubin du fauteuil ., et le mettant sur ses pieds.

Il rcsteroit là devant toute la terre!

SCÈNE X

CHÉRUBIN, SUSANNE, FIGARO, LA COMTESSE, LE COMTE, FAN- CHETTE, BAZILE; beaucoup de valets, PAYSANNES, PAYSANS vêtus en habits de fête.

FIGARO, tenant une toque de femme , garnie de plumes blanches et de rubans blancs^ par le à la comtesse.

Il n'y a que vous, madame , qui puissiez nous obtenir cette faveur.

LA COMTESSE

Vous les voyez, monsieur le comte, ils me supposent un cre'dit que je n'ai point; mais comme leur demande n'est pas déraisonnable...

LE COMTE, embarrassé.

Il faudroit qu'elle le fût beaucoup...

FIGARO, 6a5, h Susanne.

Soutiens bien mes efforts.

SUSANNE, bas, à Figaro.

Qui ne mèneront à rien.

FIGARO, bas.

Va toujours.

LE COMTE, à Figaro.

Que voulez-vous ?

FIGARO

Monseigneur, vos vassaux, touchés de l'abolition d'un certain droit fâcheux cjuc votre amour pour madame...

LE COMTE

Eh bien ! ce droit n'existe plus : que veux-tu dire ?

FIGARO, rnalicjncmeiit.

Qu'il est bien temps que la vertu d'un si bon maître éclate. Elle m'est d'un tel avantage aujourd'hui, que je désire être le premier à la célébrer à mes noces.

LE COMTE, plus embarrasse.

Tu te moques, ami! L'abolition d'un droit honteux n'est que l'acquit d'une dette envers l'honnêteté. Un Espagnol peut vouloir conquérir la beauté par des soins; mais en exiger le premier, le plus doux emploi, comme une servile redevance, ah! c'est la tyrannie d'un vandale, et non le droit avoué d'un noble Castillan.

FIGARO, tenant Susanne par la main.

Permettez donc que cette jeune créature, de qui votre sagesse a préservé l'honneur, reçoive de votre main publiquement la toque virginale, ornée de plumes et de rubans blancs , symbole de la pureté de vos intentions: adopte/-on la cérémonie pour tous les mariages, et qu'un quatrain

ACTE I, SCENE X

chanté en chœur rappelle à jamais le souvenir... LE COMTE, embarrassé.

Si je ne savais pas qu'amoureux, poète et musicien sont trois titres d'indulgence pour toutes les folies...

FIGARO

Joignez-vous à moi, mes amis.

TOUS ENSEMBLE

Monseigneur! monseigneur!

sus ANNE, au comte. Pourquoi fuir un éloge que vous méritez si bien ?

LE COMTE, CL part, La perfide !

FIGARO

Regardez-la donc, monseigneur: jamais plus jolie fiancée ne montrera mieux la grandeur de votre sacrifice.

sus ANNE.

Laisse là ma figure, et ne vantons que sa vertu .

LE COMTE, a part.

C'est un jeu que tout ceci.

LA COMTESSE

Je me joins à eux, monsieur le comte; et cette cérémonie me sera toujours chère, puisqu'elle doit son motif à l'amour chérissant que vous aviez pour moi.

LE COMTE

Que j'ai toujours, madame; et c'est à ce titre que je me rends.

TOUS ENSEMBLE

rivât!

LE COMTE, à part.

Je suis pris, (haut.) Pour que la cérémonie eût un peu plus d'éclat , je voudrais seulement qu'on la remît à tantôt, (à part.)
Faisons vite chercher Marceline.

FIGARO, à Chérubin . Eh bien, espiègle , vous n'applaudissez pas?

SUS.\>NE

Il est au désespoir : monseigneur le renvoie.

LA COMTESSE

Monsieur, je vous demande sa grâce.

LE COMTE

Il n'en a rien du tout.

LA COMTESSE

Vicius, il est si jeune !

LE COMTE

Il a l'air d'en être sûr.

eu ÉRi' ni .N , Ircnihlanl

PardoiUK'r {jc-néreuseiiienl n'est pas le droit du seigneur
au(pirl vous avez renoncé en épousant ni.xl.un)-.

ACTE I, SCENE X

LA COMTESSE

Il n'a renoncé qu'à celui qui vous affligoit tous.

sus ANNE.

Si monseigneur avoit cédé le droit de pardonner, ce seroit sûrement le premier qu'il voudroit racheter en secret.

LE COMTE, embarrasse.

Sans doute.

Et pourquoi le racheter ?

CHÉRUBIN, au comte.

Je fus léger dans ma conduite, il est vrai, monseigneur; mais jamais la moindre indiscretion dans mes paroles...

LE COMTE, embarrassé.

Eh bien! c'est assez...

FIGARO

Qu'entend-il?

LE COMTE, vivement.

C'est assez , c'est assez. Tout le monde exige son pardon , je l'accorde ; et j'irai plus loin, je lui donne une compagnie dans ma légion.

TOUS ENSEMBLE

Kivat!

LE COMTE

Mais c'est à condition qu'il partira sur-le-champ pour joindre en Catalogne..

FIGARO

Ah! monseigneur, demain.

LE COMTE insiste.

Je le veux.

CHÉRUBIN

J'obéis.

Saluez votre marraine, et demandez sa protection.

CHÉRUBIN met un genou en terre devant la comtesse, et ne peut parler.

LA COMTESSE, émue.

Puisqu'on ne peut vous garder seulement aujourd'hui, partez, jeune homme. Un nouvel état vous appelle ; allez le remplir dignement. Honorez votre bienfaiteur. Souvenez-vous de cette maison, où votre jeunesse a trouvé tant d'indulgence. Soyez soumis, honnête et brave; nous prendrons part à vos succès. {Chérubin se relève., et retourne à sa place.)

LE COMTE

Vous êtes bien émue, madame!

LA COMTESSE

Je ne m'en défends pas. Qui sait le sort d'un enfant jeté dans une carrière aussi dangereuse! Il est allié de mes parents; et de plus, il est mon lillcul.

ACTE I, SCÈNE X

LE COMTE, à part.

Je vois que Bazile avoit raison. [Iiaul.) Jeune homme, embrassez Susanne... pour la dernière fois.

FIGARO

Pourquoi cela, monseigneur? Il viendra passer ses hivers. Baise-moi donc aussi, capitaine! (/ / 'eju6ras5<' .) Adieu , mon petit Che'rubin. Tu vas mener un train de vie bien différent, mon enfant. Dame ! tu ne rôderas plus tout le jour au quartier des femmes : plus d'échaudés, de goûtés à la crème; plus de main chaude ou de colin-maillard. De bons soldats , morbleu! basanés, mal vêtus; un grand fusil, bien lourd : tourne à droite, tourne à gauche, en avant, marche à la gloire. Et ne va pas broncher en chemin , à moins qu'un bon coup de feu...

SUSANXE.

Fi donc ! l'horreur !

LA COMTESSE

Quel pronostic !

LE COMTÉ

Où donc est Marceline? Il est bien singulier qu'elle ne soit pas des vôtres?

FA>CHETTE

Monseigneur, elle a pris le chemin du bourg par le petit sentier de la ferme.

LE COMTE

Et elle en reviendra?

Quand il plaira à Dieu.

FIGARO

S'il lui plaisoit qu'il ne lui plût jamais...

FA >• GUETTE

Monsieur le docteur lui donnoit le bras.

LE COMTE, vivement.

Le docteur est ici?

BAZILE

Elle s'en est d'abord emparée...

LE COMTE, h part.

Il ne pouvoit venir plus à propos.

F ANCIHETTE.

Elle avoit l'air bien échauffé; elle parloit tout haut en marchant, puis elle s'arrétoit ,et faisoit comme ça de grands l)ras... ; n monsieur le docteur lui faisoit comme ça de la main en l'apaisant. Elle paroissoit si courroucée ! Elle nommoit mon cousin Figaro.

LE COMTE l\ii prend Ir menton.

Cousin... futur.

FANCHETTE, 7nontr<nit Citrrnhin.

Moiiseigii(iur,nous avez-vous paidonné d'hier". . LE COMTE interrompt.

r><Miji)in , l>(iiij(Hir, pclilf.

ACTE I, SCENK X

FIOARO.

C'est son chien d'amour qui la berce; elle auroit trouble notre fête.

LE COMTE, à part.

Elle la troublera , je t'en répons. (haut.) Allons, madame, entrons. Bazile, vous passerez chez moi.

s u s A N N E , « Figaro.

Tu me rejoindras, mon fils?

FIGARO, bas, h Susanne.

Est-il bien en fêd?

sus ANNE, bas.

Charmant garçon ! {Ils sortent fous. }

CHÉRUBIN, FIGARO, BAZILE

(Pendant qu'on sort, Figaro les arrête tous les deux, et les ramène.)

FIGARO.

Ah ça , vous autres ! la cérémonie adoptée , ma fête de ce soir en est la suite ; il faut bravement nous recorder : ne faisons point comme ces acteurs qui ne jouent jamais si mal que le jour où la critique est le plus éveillée. Nous n'avons p(»int

50 LE MARIAGE DE FIGARO.

Je le supplie qui nous excuse, nous. Sachons

bien nos rôles aujourd'hui.

BAZILE, mai(nement.

Le mien est plus difficile que tu ne crois. FIGARO, faisant, sans qu'il le vnie^ le qcsle de le rosser.

Tu es loin aussi de savoir tout le succès ((u'il le vaudra.

CHÉRUBIN >' .

Mon ami, tu oublies que je pars.

FIGARO

Et toi , tu voudrais bien rester !

CHÉRUBIN

h ! si je le voudrais !

Jl tant ruser. Point de murmure à ton départ. Le manteau de voyage à l'épaule ; arrange ouvertement ta trousse, et qu'on voie ton cheval à la grille; un temps de galop jusqu'à la ferme; reviens à pied par les derrières; monseigneur te croira parti. Tiens-toi seulement hors de sa vue; je me charge de l'apaiser après la fête.

CHÉRUBIN

Mais Fanchetle qui ne sait pas son rôle.

(^ue dial)le lui apprenez-vous donc depuis hiul jouis que v(His ne la «|uit(e/. pas?

ACTE I, SCENE XI ,i

FIGARO

Tu n'as rien à faire aujourd'hui, donne-lui par grâce une leçon.

BAZILE

Prenez garde, jeune homme, prenez garde ! Le père n'est pas satisfait ; la fille a été souffletée. Elle n'étudie pas avec vous : Chérubin ! Chérubin! vous lui causerez des chagrins. Tant va la cniche à l'eau...

FIGARO.

Ah! voilà notre imbécile avec ses vieux proverbes ! Eh bien j pédant, que dit la sagesse des nations ? Tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin...

BAZILE

Elle s'emplit.

FIGARO, en s'en allant. Pas si bête, pourtant, pas si bête.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND

Le théâtre représente une chambre à coucher superbe, un grand ht en alcôve, une estrade audevant. La porte pour entrer s'ouvre et se ferme à la troisième coulisse à droite; celle d'un cabinet, à la première coulisse à gauche. Une porte dans le fond va chez les femmes. Une fenêtre s'ouvre de l'autre côté.

SCÈNE I

SUSANNE; LA COMTESSE cuire par la porte à droite.

i>.\ COMTESSE se jette dans une bergère. Ferme la porte, Susant', et riMite-moi tout dans le plus grand dt-lail.

.SUS.VHNE.

Je n'ai rien cache à madame.

I, A COMTESSE

Quoi! Suson, il vouioit te séduire?

Oh cjuc non ! Monseijjncur n'y met pas tant (hfaçon avec sa servante ; il vouioit ni'arhcicr. LA comtes.se.

Ft ir prtil jiajjr rtoir j)n'srnl ^

LE MAUÎAGE DE FIGARO SH

s us ANNE.

C'est-à-dire caché derrière le grand fauteuil. Il venoit me prier de vous demander sa grâce.

L.V COMTESSE

Eh! pourquoi ne pas s'adresser à moi-même ? Est-ce que je l'aurois refusé , Suson?

sus ANNE.

C'est ce que j'ai dit. Mais ses regrets de partir, et sur-tout de quitter madame ! Jh! Suson , quelle est noble et belle! mais quelle est imposante!

LA COMTESSE

Est-ce que j'ai cet air-là , Suson? moi qui l'ai toujours protégé.

s us AN NE.

Puis il a vu votre ruban de nuit que je tenois, il s'est jeté dessus...

LA COMTESSE, souriaut.

Mon ruban ?... quelle enfance !

SUSANNE

J'ai voulu le lui ôter : madame , c'étoit un lion ; ses yeux-brilloient...Tu ne l'auras qu'avec ma vie, disoit-il en forçant sa petite voix douce et grêle. LA COMTESSE, rêvant.

Eh bien ! Suson ?

SUSANNE.

Eh bien! madame, est-ce f|u'on peut faire

finir ce petit deui-on-là? ma Mairaine par-ci; je voutlois bien par l'autre ; et , pareecju'il n'oseroit seulement baiser la robe de madame, il voudroif toujours m'embrasser, moi.

LA COMTESSE, levant.

Laissons.... laissons ces folies.... Enfin, ma pauvre Susanne,mon époux a fini par te dire...

SUR.VXNK.

Que, si je ne voulois pas l'entendre, il alloit protéger Marceline.

LE COMTESSE se lève et se promène, en se servant fortement de V éventail. ^,.'■ - .

Il ne m'aime plus du tout.

SUS.VXNE.

Pourquoi tant de jalousie ?

Là COMTESSE.

Comme tous les maris, ma chère , uniquement par orgueil. Aji, je l'ai trop aimé! Je l'ai lassé de mes tendresses et fatigué de mon amour ; voilà mon seul tort avec lui. Mais je n'entends pas que cet honnête aveu te nuise, et tu épouseras Figaro. Lui seul peut nous y aider : vien<lra-t-il ?

s IRAN SE.

r)ès qu'il verra partir la «-hasse.

I. A (() >ri r; s s e , sr scrvd n t de ii'vvn la il. (Ouvr<' un jieu I.» ri(>i-;»'r >in)«• prdfti FI f':ii(une clialeur iri '.

ACTE II, SCENE I

SUSA>>'E

C'est que madame parle et marche avec action. (Elle va ouvrir la croisée du fond.)

LA COMTESSE, rêvant loiHj-temps.

Sans cette constance à me fuir... Les hommes sont bien coupables !

s u s A >• X E cric de la fenêtre.

Ah ! voilà monseigneur qui traverse à cheval le grand potager, suivi de Pédrille, avec deux, trois, quatre lévriers.

LA COMTESSE

Nous avons du temps devant nous. {Elle s'assied. } On frappe , Suson.

s u s A N î N E cou rt ou vrir en cli a n t a n t. Ah ! c'est mon Figaro ! ah ! c'est mon Figaro !

SCÈNE IL

FIGARO, SUSANNE; LA COMTESSE, assise.

SUSASNE.

Mon cher ami, viens donc. Madame est dan^ une impatience !

F ICA no.

Et toi, ma petite Susanne? — Madame n'en doit prendre aucune. Au fait, de quoi s'agit-il? d'une misère. Monsieur le comte trouve notre

jeuno femme aimable; il voudroil en faire -a

maîtresse ; et c'est bien naturel.

sus AN SE.

iSaturel?

K m \ no.

Puis il ni a nonmie courrier de dépêches , et Suson conseiller d'ambassade : il n'y a pas là d'etourderie.

SUS.\N1SE

Tu finiras ?

FIGARO

Et, parceque Susanne, ma fiancée, n'accepte pas le diplôme, il va favoriser les vues de Marceline ; quoi de plus simple encore ? Se venjjer de ceux qui nuisent à nos projets en renversant les leurs; c'est ce que chacun fait, ce que nous allons faire nous-mêmes. Eh bien ! voilà tout pourtant.

I,A COMTESSE

Pouvez-vous, Figaro, traiter si le^jèremcnt un dessein qui nous coûte à tous le bonheur ?

ACTE II, SCÈNE H

pour agir aussi méthodiquement que lui, tcmpe'rons d'abord son ardeur de nos possessions, eu l'inquiétant sur les siennes.

C'est bien dit : mais comment?

FIGARO

C'est déjà fait, madame. Un faux avis donne sur vous...

LA COMTESSE

Sur moi ! La tête vous tourne.

Oh ! c'est à lui qu'elle doit tourner.

LA COMTESSE

Un homme aussi jaloux !...

FIGARO

Tant mieux : pour tirer parti des gens de ce caractère , il ne faut qu'un peu leur fouetter le sang ; c'est ce que les femmes entendent si bien ! Puis, les tient-on fâchés tout rouge, avec un brin d'intrigue on les mène où l'on veut par le nez, dans le Guadalquivir. Je vous ai fait rendre à Bazile un billet inconnu, lequel avertit monseigneur qu'un galant doit chercher à vous voir aujourd'hui pendant le bal.

LA COMTESSE

Et vous vous jouez ainsi de la vérité sur le * :omptc d'une femme d'honneur!...

SS LE MARIAGt DL FIGARO.

Fie A P.O.

Il y en a peu , madame , avec qui je l'eusse ose, crainte tle rencontrer juste.

11 faudra que je l'en remercie.

FIG A RO

Mais dites-moi s'il n'est pas charmant de lui avoir taille ses morceaux de la journée , de façon qu'il passe à rôder, à jurer après sa dame, le temps qu'il destinoit à se complaire avec la nôtre! il est déjà tout de'route' : {jalopera-t-il celle-ci? surveillera-t-il celle-là? Dans son trouble d'esprit, tenez, tenez, le voilà qui court la plaine et force un lièvre qui n'en peut mais. L'heure du mariage arrive en poste ; il n'aura pas pris de parti contre , et jamais il n'osera s'y opposer devant madame.

srsAN >E.

Non; mais Marceline le he\ esprit osera le faire, elle.

Fie. A r.o.

IJrrrr. Cela m'inquiète bien, ma foi! Tu feras dire à monseij^neur que tu te rendras sur la brune au jardin.

'Vu rompiez -Ml fcbii-là?

ACTE II, SGKNE II

FIGARO

Oh tlame ! écoutez donc: les gens qui ne veulent rien faire de rien n'avacent rien et ne sont bons à rien. Voilà mon mot.

SrS ANNE.

Il est joli !

Comme son idée. Vous consentiriez qu'elle s'y rendît ?

FIGARO

Point du tout. Je fais endosser un habit de Susanne à quelqu'un : surpris par nous au rendez-vous, le comte pourra-t-il s'en dédire ?

su SAN K E.

A qui mes habits ?

FIGARO

Chérubin.

LA COMTESSE

Il est parti.

FIGARO

Non pas pour moi. Veut-on me laisser faire ?

SUSANNE

On peut s'en fier à lui pour mener une intrigue.

FIGARO

Deux, trois, quatre à-la-fois; bien cmbrouil-

60 LF MARI AGI-: DE FIGARO

lées, qui se croisent. J'eloi> ne pour t(re cointisan.

On (lit que c'est un métier si difficile !

Recevoir, prendre et demander ; voilà le secret en trois mots.

LA COMTESSE, F.

Il a tant d'assurance, qu'il t'inspire.

Elle lui dit.

C'est mon dessein.

ACTE II, SCÈNE III. 6

Madame ne veut donc pas qu'il en réchappe ? LA COMTESSE
vient devant sa petite glace.

Moi !... Tu verras comme je vais le gronder.

dit ANNE.

Faisons-lui chanter sa romance. (Elle la met sur la comtesse.
)

LA COMTESSE

Mais c'est qu'en vérité mes cheveux sont dans un désordre...

sur ANNE, rien.

Je n'ai qu'à reprendre ces deux boucles... Madame le grondera
bien mieux.

LA COMTESSE, revenant à elle.

Qu'est-ce que vous dites donc, mademoiselle ?

SCÈNE IV

CHÉRUBIN, l'air honteux; SUSANNE; la COMTESSE, assise.

SUSANNE

Entrez , monsieur l'officier ; on est visible.

G H É R u 15 1 N avance en tremblant. Ah! que ce nom m'afflige, madame! Il m'ap-

prend qu'il faut (jitter <les lieux... une marraine

si.... bonne !...

Sr s ANN K.

El si belle !

c H V. li i" I! I > , avec un soupir. Ah ! oui.

.s r .s A is N E le contrefait.

Ah! oui. Le bon jeune homme ! avée ses longues paupières hypocrites. Allons, bel oiseau bleu, chantez la romance à madame.

LA COMTESSE /a dépie.

De qui... dit-on qu'elle est?

SXS AN NE.

Voyez la rouj^eur du coupable : en a-t-il un pied sur les joues?
?

CILÉnUBLN.

Est-ce qu'il est défendu... de chérir...

S u S A > N E lu i met le poin t sous le «c= . Je dirai tout , vau-
rien !

LA COMTESSE

La... cbnnte-t-il?

CHÉnii niN.

Oh! madame, je suis si trecmblanl !..

s V .s A N >• E , en rian t .

Va jjnian, gnian, (];nian, (;nian, j^nian, {^nian, ;;iinn. Dès
que madame le veut , modeste auteur'. Il' \ .lis r,icroinpa;^ner.

ACTE II, SCÈNE IV

LA COMTESSE

Prends ma guitare.

(La comtesse assise tient le papier pour suivre. Susanne est
derrière son fauteuil, et prélude en regardant la musique par-
dessus sa maîtresse. Le petit page est devant elle, les yeu.x; bais-
sés. Ce tableau est juste la belle estampe, d'après Vanloo, appelée
la Conversation espagnole.)

TROISIÈME COUPLET

Sentois mes pleurs couler; Prêt ù rue désoler.

Je {^ravois sur un frêne (Que mon cœur, mon cœur a île
peine!) 8a lettre sans la mienne.

Le roi vint à passer.

yUATRIÈ.ME COUPLET.

Le roi vint ù passer.

Ses barons, son clergier.

Beau page, dit la reine, (Que mon cœur, mon cœur a de peine!
) Oui vous met à la gêne?

Qui vous fait tant plorer?

HUITIÈME COUPLET

Un jour vous marierai. — Nenni, n'en faut parler:

Je veux, traînant ma chaîne, (Que mon cœur, mon cœur a de
peine!) Mourir de cette peine.

Mais non m'en consoler.

LA COMTESSE

Il y a de la naïveté... du sentiment même

s r s A > N E va poser la fûitare sur un fauteuil. Oh ! pour du
sentiment, c'est un jeune homme qui... Ah ça! monsieur l'officier
, vous a-t-on dit que, pour éfjayer la soirée, nous voulons savoir
d'avance si un de mes habits vous ira passablement?

LA COMTESSE

J'ai peur que non.

s USASSE se vicsure avec lui.

Il est de ma grandeur. Otons d'abord le manteau. (Elle le détache.)

LA COMTES. SE

Et si quelqu'un cntroit?

sus ANNE.

Est-ce que nous faisons du mal donc? Je vais fermer la porte. (£"//f courf.) Mais c'est la coiffure que je veux voir.

LA COMTESSE

Suriua toilciie, unebai(jncuse à moi. [Susaniu entre dans le cabinet doit la porte est au bord du théâtre.)

SCÈNE V

CHÉRUBIN; LA COMTESSE, assise.

LA COMTESSE

Jusqu'à l'instant du bal, le comte ignorera que vous soyez au château. Nous lui dirons après que le temps d'expédier votre brevet nous a fidt naitre l'idée...

chÉrtbin, le lui montrant.

Hélas! madame, le voici : Bizile me Ta remis de sa part.

Lk COMTESSE.

Déjà ! on a craint d'y perdre une minute. (Elle lit.) Ils se sont tant pressés , qu'ils ont oublié d'y mettre son cachet. {Elle le lui rend,)

SCÈNE VI

CHÉRUBIN, LA COMTESSE, sus AN NE.

sus A>->.-E entre avec iin cgrand bonnet. Le cacheta quoi?

LA COM TESSE

A son bicvct.

su SA>>E.

D.'ja?

LA COMTESSE

C'est ce que je disois. Est-ce là ma baigneuse ?

s u s A > N E s'assied près de la comtesse. Et la plusbelle de toutes. {Elle chante avec des épingles dans sa bouche.)

Tournez- vous doue envers ici, Jean de Lyra, mon bel ami.

(Chérubia se met à genoux : elle le coiffe.)

Madame , il est charmant !

Arrange son collet d'un air un peu plus féminin . s u s A N >• E
i arrange.

La... Mais voyez donc ce moi-veux, comme il est joli en fdle!
J'en suis jalouse, moi. (Elle lui prend le 7nenton.) Voulez-vous
bien n'être pas joli comme oa?

LA COMTESSE

Qu'elle est folle ! Il faut relever la manche, aHn que l'amadis
prenne mieux... (Elle le retrousse.) Qu'est-ce qu'il a donc au
bras? Un ruban?

SUSAKiNE.

Et un ruban à vous. Je suis bien aise que madame l'ait vu. Je
lui avois dit que je Icdirois, déjà ! Oh ! si monseigneur n'etoit pas
venu, j'aurois bien repris le ruban ; car je suis presque aussi fortr
que lui.

ACTE II, SCÈNE VI. G

LA COMTESSE

Il y a du sang ! (Elle détache le ruban.) CHÉRUBIN, liontciix.

Ce matin, comptant partir, j'arrangeois la gourmette de mon
cheval : il a donne de la tête , et la bossette m'a effleuré le bras.

LA COMTESSE

On n'a jamais mis un ruban...

SUSANÎNE.

Et sur-tout un ruban volé.Voyons donc ce que la bossette... la courbette... la cornette du cheval... Je n'entends rien à tous ces noms-là. Ah! qu'il a le bras blanc ! c'est comme une femme ! plus blanc que le mien ! Regardez donc, madame. (Elle les compare.)

LA COMTESSE, diui to7i glacé.

Occupez-vous plutôt de m' avoir du taffetas gommé dans ma toilette.

(Susaïuie lui pousse la tête en riant; il tombe sur les
deux: niaius. Elle entre dans le cabinet au bord
du théâtre.)

-o LE MARIAGE DE FIGARO.

SCÈNE VIII

G H É R u ni N , à (/ c « o M X ; L A c o Î S I T E S S E ,

ass/se; SUS ANNE.

s II s A ^• N E , J"eye« « 71 f .

Et la ligature à son bras? (/s7/c remet a la comtesse du taffetas gommé et des ciseaux.)

LA. COMTESSE

En allant lui chercher tes hardes, prends le ruban d'un autre bonnet.

(Susanne sort par la porte (ki fond , en emportant le manteau du pa^jc.)

SCÈNE IX

CHÉRUBIN, «genoux, LA COMTESSE,

CHÉRUBIN, les jeux baissés.

Celui qui m'est ôté m'auroit guéri en moins de rien.

LA COMTESSE

Par quelle vertu? [lui montrant le taffetas.] Ceci vaut mieux.

CHÉRUBIN,/» ésiian t.

Quand un ruban... a serré la tête... ou touché la peau d'une personne...

LA COMTESSE, coupant la phrase.' ... Etrangère, il devient bon pour les blessures? J'ignorois cette propriété. Pour l'éprouver, je garde celui-ci qui vous a serré le bras. A la première égratignure... de mes femmes, j'en ferai l'essai.

CHÉRUBIN, pénétré.

Vous le gardez , et moi je pars.

LA COMTESSE

Non pour toujours.

CHÉRUBIN

Je suis si malheureux !

LA COMTESSE ; , cm lie.

Il pleure à présent ! C'est ce vilain Fijjaro avec son pronostic !

CHÉRUBIN, exalté.

Al\ je voudrais toucher au terme qu'il m'a prédit. Sûr de mourir à l'instant, peut-être ma bouche oseroit...

LA COMTESSE V interrompt ., et lui essuie les yeux avec son mouchoir.

Taisez-vous, taisez-vous, enfant. Il n'y a pas un brin de raison dans tout ce que vous dites. (On frappe à la porte , elle élève la voix.) Qui frappe ainsi chez moi?

SCÈNE X

CHÉRUBIN, LA COMTESSE; LE COMTE, (?/? dehors.

LE COMTE, en dedans.

Pourquoi donc enfermée ?

LA COMTESSE, troublée ., se lève.

C'est mon époux ! Grand Dieu !... (à Chérubin , qui s'est levé aussi.) Vous sans manteau, le cou et les bras nus, seul avec moi,

cet air de désordre, nn billet reçu, sa jalousie...

LE COMTE, en dehors.

Vous n'ouvrez pas?

ACTK II, SCÈNE X. -/.i

LA COMTESSE

C'est que... je suis seule.

LE COMTE, e» dehors.

Seule ! Avec qui parlez-vous donc ?

LA COMTESSE, cherchant. Avec vous sans doute.

CHÉRUBIN, à part.

Après les scènes d'hier et de ce matin , il me lueroit sur la place. (// court vers le cabinet île toilette, y entre, et tire la porte sur lui.)

SCÈNE XIJ

LE COMTE, LA COxMTESSE.

LE COMTE, d'un ton un peu sévère.

Vous n'êtes pas dans l'usage de vous enfei^mer!

LA COMTESSE, trouhlée.

Je... je chiffonnois... oui, je chiffonnois avec Susanne ; elle est passe'e un moment chez elle. LE COMTE V examine.

Vous avez l'air et le ton bien altérés ! 2. 7

74 LE iNiAUIAGE DE FIGARO.

LA COMTESSE

Cela n'est pas étonnant... pas étonnant du tout... je vous assure... nous parlions de vous... elle est passée, comme je vous dis.

LE COMTE

Vous parliez de moi!... Je suis ramené par l'inquiétude: en montant à elicval, un billet qu'on m'a remi.-<, mais auquel je n'ajoute aucune foi, m'a... pourtant ajjité.

L.\ COMTESSE

Comment, monsieur?... quel billet?

LE COMTE

11 faut avouer, madame, que vous ou moi sommes entourés d'êtres... biens méchants. On me donne avis que, dans la journée, quelqu'un que je crois absent doit chercher vous entretenir.

LA COMTESSE

Quel que suit rot audacieux, il faudra qu'il pénètre ici; car mon projet est de ne pas quitter »na chambre de tout le jour.

LE COMTE

Ce soir pour la noce de Susanne ?

LA COMTESSE

J'ai rien au monde : je suis très incommodée.

LE COMTE

Le docteur est ici.

ACTE II, SCÈNE XII

(Le page fait tomber une chaise dans le cabinet.) Quel bruit entendez-vous ?

LA COMTESSE, étonnée .

Du bruit ?

LE COMTE

On a fait tomber un meuble.

LA COMTESSE

Je... je n'ai rien entendu , pour moi.

Il faut que vous soyez furieusement préoccupée,

LA COMTESSE

Préoccupez-vous ! de quoi ?

LE COMTE

Il y a quelqu'un dans ce cabinet, madame.

LA COMTESSE

Eh!... qui voulez-vous qu'il y ait, monsieur?

C'est moi qui vous le demande : j'arrive.

LA COMTESSE

Eh mais ! Susanne apparemment qui range.

LE COMTE

Vous avez dit qu'elle étoit passée chez elle.

LA COMTESSE

Passée... ou entrée là ; je ne sais lequel.

LE COMTE

Si c'est Susanne, d'où vient le trouble où je VOUS vois?

1. \ COMTESSE.

Du trouble pour ma camariste ?

Pour votre camariste, je ne sais; mais point du trouble, assurément.

LA COMTESSE

Assurément , monsieur, cette fille vous trouble , et vous occupe beaucoup plus que moi.

LE COMTE, en colère.

Elle m'occupe à tel point, madame, que je veux la voir à l'instant.

LA COMTESSE

Je crois en effet que vous le voulez souvent. Mais voilà bien le^ soupçons les moins fondés...

LI-: COMTE, LA COMTESSE; SUS ANNE

entre avec des liardes, et pousse la porte du fond.

LE COMTE

Ils en seront plus aisés à détruire. (// crie en regardant du côté du cabinet.) — Sortez , Suson , je vous l'ordonne.

(Susaniie s'arrête auprès de l'alcove dans le Ton I.)

L V COMTESSE

* Elle «'st pros(jue nu<' , nion-;i('ur : vi(nl-r)n trou-

ACTE II, SCENE XIII

bicr ainsi les femmes dans leur retraite ? Elle essayoit des hardes que je lui donne en la mariant ; elle s'est enfuie quand elle vous a entendu.

Si elle craint tant de se montrer, au moins elle peut parler. (// se tourne vers la porte du cabinet.) IXépondez-moi^ Susanne : êtes-vous dans ce cabinet ?

(vSasanne, restée au fond, se jette dans l'alcove et s'y cache.)

LA COMTESSE, vivement., tournée vers le cabinet.

Suson, je vous défends de répondre, (au com te.) On n'a jamais poussé si loin la tyrannie.

LE COMTE S avance vers le cabinet.

Oh bien! puisqu'elle ne parle pas, vêtue ou non, je la verrai.

L\ COMTESSE se met au-devant.

Par-tout ailleurs je ne puis l'enqiécher j mais j'espère aussi que chez moi...

LE COMTE

Et moi, j'espère savoir dans un moment quelle est cette Susanne mystérieuse. Vous demander la clef seroit, je le vois, inutile ; mais il est un moyen sûr de jeter en dedans celte légère porte. Holà , quelqu'un!

LA COMTESSE

Attirer vos gens , et faire un scandale pul)lic d'un soupçon qui nous rendroit la fable du château !

Fort bien, madame : en effet, j'y suffirai; je vais à l'instant prendre chez moi ce qu'il faut... (// marche pour sortir et revient.) Mais , pour que tout reste au même rtat, voudrez-vous bien m'accompagner sans scandale et sans bruit , puisqu'il vous déplaît tant ?... une chose aussi simple, apparemment, ne me sera pas refusée.

LA COMTESSE, troublée.

lîli ! monsieur, qui songe à vous contrarier ?

LE COMTE

Ah ! j'oublîois la porte qui va chez vos femmes : il faut que je la ferme aussi, pour que vous soyez pleinement justifiée. (// va fermer la porte du fond y et en ôte la clef.)

LA COMTESSE, rt part.

Oh ciel ! étourderic funeste !

LE COMTE., revenant a elle.

Maintenant que cette chambre est close , acceptez mon bras , je vous prie. (// élève la voix.) Et quant à la Susanne du cabinet, il faudra qu'elle ait la bonté de m'attendre ; et le moindre mal qui puisse lui arriver à mon retour...

SUSANNE, CHÉRUBIN

s u s A N N E So7t de l'alcove , accourt vers le cabinet^ et parle à travers la serrure.

Ouvrez , Chérubin , ouvrez vite ; c'est Susanne : ouvrez et sortez.

CHÉRUBIN sort.

Ah î Suson ! quelle horrible scène !

SUSAN^E

Sortez. Vous n'avez pas une minute.

CHÉRUBIN, effrayé.

Eh ! par où sortir ?

su s A NNE.

Je n'en sais rien, mais sortez.

CHÉRUBIN

S'il n'y a pas d'issue ?

SUSANNE

Après la rencontre de tantôt , il vous écraseroit, et nous serions perdues. — Courez conter à Fi(jaro...

So LE MARIAGE DE FIGARO

La fenêtre du jardin n'est peut-être pas bien haute. (// court y regarder.)

s u s A >■ X E , avec effroi.

Un grand étage ! impossible ! Ali ! ma pauvre maîtresse ! Et mon mariage ! O ciel ! CHÉiUDi>; revient.

Elle donne sur la melonnière. Quitte à gâter une couche ou deux.

s r s A ^ >■ E le retient et s'écrie : Il va se tuer,

ciiÉRUDiiN, exalté. Dans un gouffre allumé, Suson ! oui, je m'y jeltcrois plutôt que de lui nuire... Et ce baiser va me porter bonheur. (Tl ionbrasse et court sauter par la fenêtre.)

SCÈNE XV.

SUSAN N E, seule ^ jette u)i cri de frayeur.

Ah !... (Elle tombe assise un moment. Elle vu péniblement regarder à la fenêtre et revient.) Il est di'ja bien loin. Oh ! le petit garnement ! aussi lesté (lue joli ! Si eclui-là niaucjue de femmes... Prenons sa place an]»lus i6t. (en entrant dans le cuôinct.) X'hu-; jiuouv/ à présent, inuiLsiein le

SCÈNE XVI

LE COMTE, LA COMTESSE, rentrent dans la chambre.

LE COMTE, une pince à la main , qu'il jette sur le fauteuil.

Tout est bien comme je l'ai laissé. Madame,
en m'exposant à briser cette porte , réfléchissez
aux suites : encore une fois voulez-vous l'ouvrir?

LA COMTESSE

Eh ! monsieur, quelle horrible humeur peut altérer ainsi les égards entre deux époux ? Si l'amour vous dominoit au point de vous inspirer ces fureurs, malgré leur déraison, je les excuserois ; j'oublierois peut-être en faveur du motif ce qu'elles ont d'offensant pour moi. Mais la vanité peut-elle jeter dans cet excès un galant homme ?

LE COMTE

Amour ou vanité , vous ouvrirez la porte ; ou je vais à l'instant...

LA COMTESSE, au-clevant.

Arrêtez, monsieur, je vous prie. Me croyez-

vous capable de manquer à ce que je vous dois ?

LE COMTE

Tout ce qu'il vous plaira, madame; mais je verrai qui est dans ce cabinet.

LA COMTESSE, effrayée.

Eh bien! monsieur, vous le verrez. Ecoutezmoi... tranquillement.

LE COMTE

Ce n'est donc pas Susanne.

LA COMTESSE, t'indignant.

Au moins n'est-ce pas non plus une personne. . . dont vous deviez rien redouter... Nous disposons une plaisanterie... bien in-

nocente, en vérité, pour ce soir... Et je vous jure...

LE COMTE

Et vous me jui'cz...

Que nous n'avions pas plus de dessein de vous offenser l'un que l'autre.

LE COMTE, vite.

• L'un que l'autre ! C'est un homme ?

LA COMTESSE

Un enfant , monsieur.

LE COMTE

Eh ! <pii donc?

LA COMTKSSI.

A peine osè-je le nommer !

ACTE II, SCENE XVI

LE COMTE, furieux .

Je le tuerai.

LA COMTESSE

Grand Dieu !

LE COMTE

Parlez donc.

LA COMTESSE

Ce jeune... Chérubin...

LE COMTE

Chérubin ! L'insolent ! Voilà mes soupçons et le billet expliqués.

LA COMTESSE, joignant les mains.

Ah! monsieur, gardez de penser...

LE COMTE, frappant du pied.

(h part.) Je trouverai par-tout ce maudit page ! (/muf.) Allons, madame, bvivrez; je sais tout maintenant. Vous n'auriez pas été si émue en le congédiant ce matin; il seroit parti quand je l'ai ordonné; vous n'auiez pas mis tant de fausseté dans votre conte de Susanne ; il ne se seroit pas si soigneusement caché, s'il n'y avoit rien de criminel.

LA COMTESSE

Il a craint de vous iiteler en se montrant. LE COMTE, hors de lui, et criant tourné vers le cabinet.

Sors donc, petit malheureux !

LA c o M T E S S E /e prend a bras le corps , oi l éloignant.

Ah! monsieur, monsieur, votre colère lue l'ait trembler pour lui. N'en croyez pas un injuste soupçon, de {};race. Et que le de-

sordrc où vous l'allez trouver...

LE COMTE

Du désordre ?

LA COMTESSE

Hélas , oui ; prêt à s'habiller en femme, une coiffure à moi sur la tête , une veste et sans manteau , le cou ouvert, les bras nus: il alloit essayer...

LE COMTE

Et vous vouliez garder votre chambre ! Indigne épouse! ah! vous la garderez.... long -temps; mais il faut avant que j'en chasse un insolent, de manière à ne plus le rencontrer nulle part. LA COMTESSE se jette à genoux , les bras

élevés.

Monsieur le comte, épargnez un enfant : je ne me consolerois pas d'avoir causé...

LE COMTE

Vos frayeurs aggravent son crime.

J. A COMTESSE

Il nest pas coupable : il pnrtoit ; (<'St njoi qui l'ai fait appeler.

ACTE II, SCÈNE XVI

LE COMTE, furieux.

Levez-vous. Otez-vous... Tu es bien audacieuse d'oser me parler pour un autre !

LA COMTESSE

Eh bien ! je m'ôterai , monsieur, je me lèverai ; je vous remettrai même la clef du cabinet : mais , au nom de votre amour...

LE COMTE

De mon amour, perfide!

LA. COMTESSE se lève , et lui présente la clef. Promettez-moi que vous laisserez aller cet enfant sans lui faire aucun mal; et puisse, après, tout votre courroux tomber sur moi , si je ne vous convaincs pas?...

LE COMTE, prenant la clef.

Je n'écoute plus rien.

Là COMTESSE se jette sur une bergère et se mouchoir sur les yeux.

O ciel ! il va périr!

LE COMTE ouvre la porte et recule.

C'est Susanne !

SCÈNE XIX

LA COMTESSE, assise; SUSANNE, LE COMTE.

LE COMTE sort du Cabinet d'un air coyifus. (après un court silence.) Il n'y a personne, et pour le coup j'ai tort. — Madauie, vous jouez fort bien la comédie. s u s -i > >■ E , gaïement.

Et moi , monseigneur ?

(La comtesse, son mouchoir sur sa bouche pour se remettre , ne parle pas.) LE COMTE s'approche.

Quoi, madame, vous plaisantiez?

LA COMTESSE, se remettant UH pcu.

Et pourquoi non, monsieur?

LE COMTE

Quel affreux badinage ! Et par quel motif, je vous prie ?...

LA COMTESSE

Vos folies méritent-elles de la pitié?

LE COMTE

Nommer folies ce qui touche à l'honneur!

LA COMTESSE, assurant son ton par degrés.

Me suis-je unie à vous pour être éternellement dévouée à l'abandon et à la jalousie, que vous seul osez concilier?

LE COMTE

Ah , madame ! c'est sans ménagement.

Madame n avoit qu'à vous laisser appeler le» f;ens.

LE COMTE

Tuas raison, et c'est à moi de m'humilier... Pardon! Je suis d'une confusion!

Avouez, monseigneur, que vous la méritez un peu.

Pourquoi donc ne sortois-tu pas, lorsque je t'appelois, mauvaise?

SrS ANNE.

Je me rliabillois de mon mieux à grand renfort d'épingles ; et madame, qui me le défendoil, avoit bien ses raisons pour le faire.

LE COMTE

Au lieu de rappeler mes torts, aide-moi plutôt à l'apaiser.

LA COMTESSE

Non, monsieur: un pareil outrage ne se couvre point. Je vais me retirer aux^lJrsulines ; et je \.iis trop qu'il en est temps.

LE COMTE

I,e pourriez-vous sans quelques regrets?

ACTE II, SCENE XIX

su S AN N E.

Je suis sûre, moi, que le jour du départ seroit la veille des larmes.

LA COMTESSE

Eh ! quand cela seroit, Suson, j'aime mieux le regretter que d'avoir la bassesse de lui pardonner: il m'a trop offensée.

LE COMTE

Rosine !...

Je ne la suis plus cette Rosine que vous avez tant poursuivie. Je suis la pauvre comtesse Almaviva, la triste femme délaissée que vous n'aimez plus.

s us AN NE.

Madame !

LE COMTE, suppliant.

Par pitié !

LA COMTESSE

Vous n'en aviez aucune pour moi.

LE COMTE

Mais aussi ce billet... Il m'a tourné le sang.

LA COMTESSE

Je n'avois pas consenti qu'on l'écrivît,

LE COMTE

Vous le saviez?

LA COMTESSE

C'est cet étourdi de Figaro...

go LE MARTAGF DE FlGARa

LE COMTE

n en etoit ?

LA COMTESSE

...Qui l'a remis à Bazile.

Qui m'a dit le tenir d'un paysan. O perfidechanteur! lame à deux tranchants! c'est toi qui paieras pour tout le monde.

LA COMTESSE

Vous demandez pour vous un pardon que vous refusez aux autres : voilà bien les hommes. Ah! si jamais je consentois à pardonner en faveur de 1 erreur où vous a jeté ce billet, j'exigerois que r amnistie fût générale.

LE COMTE

Eh bien! de tout mon cœur, comtesse. Mais comment réparer une faute aussi humiliante? LA COMTESSE se lève.

Elle l'étoit pour tous deux.

LE COMTE

Ah! dites pour moi seul. — Mais je suis encore 3 concevoir comment les femmes prennent si vite et si juste l'air et le tondes circonstances. Vous rougissiez, vous pleuriez, votre visage étoit défait... D'honneur! il l'est encore.

LA COMTESSE, S efforçant de souvire .

Je rougissois... du ressentiment de vos soup-

ACTE II, SCENE XIX

çons. Mais les hommes sont-ils assez de'licats pour distinguer l'indignation d'une ame honnête outrage'e d'avec la confusion qui naît d'une accusation mérite'e ?

LE COMTE, souriant.

Et ce page en désordre, en veste, et presque nu...

LA COMTESSE, montrant Susanue. Vous le voyez devant vous. N'aimez-vous pas mieux l'avoir trouvé que l'autre? En général, vous ne haïssez pas de rencontrer celui-ci, LE COMTE, riant plus fort.

Et ces prières, ces larmes feintes...

L :V COMTESSE

Vousme faites rire, et j'en ai peu d'envie.

LE COMTE

Nous croyons valoir quelque chose en politique, et nous ne sommes que des enfants. C'est vous, c'est vous, madame, que le roi devrait envoyer en ambassade à Londres. Il faut que votre sexe ait fait une étude bien réfléchie de l'art de se composer pour réussir à ce point,

LA COMTESSE

C'est toujours vous qui nous y forcez.

sus ANKE.

Laissez-nf>us prisonniers sur parole , et vous verrez si nous sommes gens d'honneur.

LA COMTESSE

Elisons là, monsieur le comte. J'ai peut-être été trop loin ; mais mon indulgence en un cas aussi {pave doit au moins m'obtenir la vôtre..

LE COMTE

Mais vous répèlerez que vous me pardonnez.

LA COMTESSE

Est-ce que je l'ai dit, Suson?

su SAN NE.

Je ne l'ai pas entendu, madame.

LE COMTE

Eh bien ! que ce mot vous échappe.

LA COMTESSE

Le méritez-vous donc, ingrat?

LE COMTE

Oui, par mon repentir.

Soupçonner un homme dans le cabinet de madame !

LE COMTE

Elle m'en a si sévèrement puni !

StrSASSE.

Ne pas s'en fier à elle, quand elle dit que c'est sa camariste!

LE COMTE

Rosine, êtes-vous donc implarable?

**SUSANNE, FIGARO, LA COMTESSE, LE
COMTE**

FIGARO, arrivant tout essoufflé.

On disoit madame incommodée. Je suis vite accouru... Je vois avec joie qu'il n'en est rien. LE COMTE, sèchement.

Vous êtes fort attentif.

FIGARO

Et c'est mon devoir. Mais puisqu'il n'en est rien, monseijyenr, tous vos jeunes vassaux des deux sexes sont en bas avec les violons et les cornemuses, attendant, pour m'accompagner, l'instant où vous permettrez que je mène ma fiancée...

LE COMTE

Et qui surveillera la comtesse au château?

ri\ LE MARIAGE DE FIGARO.

FIGARO

La veiller! Elle n'est pas malade.

LE COMTE

Non. Mais cet hoinmme absent qui doit l'entretenir?

Quel homme absent ?

L'homme du billet que vous avez remis à Basile.

FIGARO

Qui dit cela ?

LE COMTE

Quand j'en le saurois pas d'ailleurs, fripon, ta physionomie qui t'accuse me prouveroit déjà que tu mens.

FIGARO

S'il est ainsi, ce n'est pas moi qui mens, c'est ma physionomie.

Sus ANNE.

Va, mon pauvre Figaro, n'use pas ton éloquence en détails; nous avons tout dit.

FIGARO

Et quoi dit ? Vous me traitez comme un Razole!

SrS ANNE.

Que tu avois écrit le billet de tantôt pour l'aire

ACTE [I, SCENE XX. y

accroire à monseigneur, quand il entreroit, que le petit page étoit dans ce cabinet où je me suis enfermée.

LE COMTE

Qu'as-tu à répondre?

Il n'y a plus rien à cacher, Figaro; le badinage est consommé.

FIGARO, cherchant à deviner.

Le badinage... est-il consommé?

LE CONTE

Oui, consommé. Que dis-tu là-dessus?

FIGARO

Moi! je dis... que je voudrais bien qu'on eu pût dire autant de mon mariage ; et si vous l'ordonnez...

LE COMTE

Tu conviens donc enfin du billet?

FIGARO

Puisque madame le veut , que Susanne le veut , que vous le voulez vous-même, il faut bien que je le veuille aussi : mais à votre place, en vérité, monseigneur, je ne croirois pas un mot de tout ce que nous vous disons.

LE COMTE

Toujours mentir contre l'évidence! A la fin, ct.la m'irrite.

^jS LE MARIAGE DE FIGARO

LA COMTESSE, en riant.

Eh! ce pau\Te garçon! pourquoi voulez-vous, monsieur, qu'il dise une fois la vérité ? FIGARO, bas, hSusanne.

Je l'avertis de son danger; c'est tout ce qu'un honnête homme peut faire.

s USANTE, bas. As-tu vu le petit page ?

FIGARO, bas.

Encore tout froissé.

s r s A >• >■ E , bas.

Ah ! pécaïre !

LA COMTESSE

Allons, monsieur le comte, ils brûlent de s'unir : leur impatience est naturelle. Entrons pour la cérémonie.

LE COMTE, à part.

Et Marceline, Marcehne... [haut.] Je voudrais être... au moins vêtu.

LA COMTESSE

Pour nos gens! Est-ce que je le suis?

FIGARO, SUSANNE, LA COMTESSE, LE COMTE, ANTONIO

A N T o K I o , demi-gris , tenant un pot de girojêées écrasées.

Monseigneur ! monseigneur !

LE COMTE

Que me veux-tu, Antonio?

ANTO'IO

Faites donc une fois griller les croise'es qui donnent sur mes
couches. On jette toutes sortes de choses par ces fenêtres ; et
tout-à-l'heure encore on vient d'en jeter un homme.

Par ces fenêtres?

ANTONIO

Regardez comme on arrange mes giroflées.

SUSANNE, 6as, à Figaro.

Alerte , Figaro ! alerte !

FIGARO

Monseigneur, il est gris dès le matin.

ANTONIO

Vous n'y êtes pas; c'est un petit reste d'hier. Voilà comme on
fait des jugements... ténébreux. 2. y

j^8 LE MARIAGE DE FIGARU

LE COMTE, avec f Cil.

Cet homme ! cet homme ! où est-il ?

A>TO>' IO.

Où il est Oui.

LE COMTE

ANTO>- IO.

C'est ce que je dis. Il faut me le trouver déjà. Je suis votre domestique; il n'y a que moi qui prends soin de votre jardin: il y tombe un homme, et vous sentez... que ma réputation en est effleurée. *suSAXXE*, 6^{tr}s, *h Figaro*.

Détourne , détourne.

FIGARO

Tu boiras donc toujours?

ANTONIO

Et si je ne buvais pas, je deviendrais enroué.

LA COMTESSE

Mais en prendre ainsi sans besoin...

ANTONIO.

Il faut sans cesse et faire l'amour en tout temps, madame, il n'y a que ça qui nous distingue des autres bêtes.

LE COMTE, vivement, Rends-moi donc, ou je vais te chasser.

ANTONIO

Kit-ce que je m'en irai ?

ACTE 11 ^ SCENE XXI

LE COMTE

Comment donc?

AîsTO:'; IO, se touchant le front.

Si vous n'avez pas assez de ça pour {tarder un bon domestique, je ne suis pas assez bête, moi , pour renvoyer un si bon maître.

LE COMTE le secoue avec colère.

On a , dis-tu , jeté un homme par cette fenêtre'

Oui , mon excellence ; tout-à-l'heure , en veste blanche, et qui s'est enfui, jarni! courant... LE COMTE , impatienté.

Après ?

ANTONIO

J'ai bien voulu courir après; mais je me suis donné contre la grille une si fière gourde à la main , que je ne peux plus remuer ni pied ni patte de ce doigt-là (^levant le doi(jt).

LE COMTE

Au moins tu reconnoîtrois l'homme?

ANTONIO

Ah! que oui-da !... si je l'avois vu pourtant.

svsk^inE.) bas., à Figaro.

Il ne l'a pas vu.

Voilà bien du train pour un pot de fleurs ! Combien te faut-il ,
pleurard, avec fa giroflée? Il est

loo LE MARIAGE DE FIGARO.

inutile de chercher, monseigneur, c'est moi qui
ai saute.

LE COMTE

Comment ! c'est vous !

ANT OMO

Combien te faut-il , pleurard? Votre corps a donc bien ffrandi de-
puis ce temps-là ! car je vous ai trouvé beaucoup plus moindre et
plus lluet.

FTGAnO.

Certainement; quand on saute, on se pelotonne...

ANXPMO.

M'est avis que c'étoit plutôt... qui diroit le gringalet de page.

LE COMTE

Chérubin , tu veux dire ?

FIGARO

Oui , revenu tout exprès avec son cheval de la porte de Séville ,
on peut-être il est déjà.

ANTONIO

Oh ! non , je ne dis pas ça , je ne dis pas ça ; je n'ai pas vu sauter de cheval ; car je le dirois de même.

LE COMTE

Quelle patience !

J'étois dans la chambre des femme? en veste

ACTE II, SCENE XXI. loi

blanche : il fait un chaud!... J'attendois là ina Susannette , quand j'ai ouï tout-à-coup la voix de monseigneur et le grand J)ruit qui se faisoit : je ne sais quelle crainte m'a saisi à l'occasion de ce billet; et, s'il faut avouer ma bêtise, j'ai saute sans réflexion sur les couches, où je me suis même un peu foule le pied droit. (// frotte so)i pied.)

AKTONIO.

Puisque c'est vous, il est juste de vous rendre ce brimborion de papier qui a coulé de votre veste en tombant.

LE COMTE se jette dessus.

Donne-le-moi. (// ouvre le papier et le referme.)

FIGARO, rt part.

Je suis pris.

LE COMTE, à Figaro.

La frayeur ne vous aura pas fait oublier ce que contient ce papier, ni comment il se trouvoit dans votre poche ?

FIGARO, éinbarrassé fouille dans ses poches et en tire des papiers.

Non sûrement... Mais c'est que j'en ai tant. Il faut répondre à tout. (// regarde un des papiers.) Ceci? ah ! c'est une lettre de Marceline , en quatre pages : elle est belle ! Ne seroit-ce pas la requête de ce pauvre braconnier en prison?... non, la

loa LR MARIAGE DE FIGARO,

voici... J'avois l'état des meubles du petit cliâteau dairs l'autre poche...

(Le comte rouvre le papier qu'il tient.)

LA COMTESSE, ^a\$, à 5'usanne.

Ah ! Dieu ! Suson , c'est le brevet d'officier.

su SAN >'E, bas^ a Figaro.

Tout est perdu , c'est le brevet.

LE COMTE replie le papier.

Eh bien , l'homme aux expédients , vous ne <levinez pas?

ANTONIO, s'approchant de Figaro.

Monseigneur dit si vous ne devinez pas?

FIGARO le repousse.

F'i donc ! vilain, qui me parles dans le nez!

LE COMTE

Vous ne vous rappelez pas ce que ce peut être?

FIGARO

Ah ah ah ah! povero! ce sera le brevet de ce malheureux enfant qu'il m'avoit remis, et que j'ai oublié de lui rendre. Oh oh oh oh! étourdi que je suis! que fera-t-il sans son brevet? li faut courir...

LE COMTE

Pourquoi vous l'auroit-il remis?

FIGARO , embarrasse'.

ACTE II, SCÈNE XXI io

LE COMTE regarde son papier.

Il n'y manque rien.

LA COMTESSE, bas , à Susaunc.

Le cachet.

si!SAK>E, baSj à Figaro.

Le cachet y manque.

LE COMTE, rt Figaro.

Vous ne répondez pas ?

FIGARO

C'est... qu'en effet il y manque peu de chose. Il dit que c'est l'usage.

LE COMTE.

L'usage! l'usage! l'usage de quoi?

D'y apposer le sceau de vos armes. Peut-être aussi que cela ne valait pas la peine. LE COMTE rouvre le papier et le chiffonne de colère.

Allons! il est écrit que je ne saurai rien, (à part.) C'est ce Figaro qui les mène, et je ne m'en vengerais pas ! (// veut sortir avec dépit.) FIGARO, l'arrête.

Vous sortez sans ordonner mon mariage ?

ANTONIO, VALETS DU COMTE, SES VASSAUX

MARCELINE, au comte.

Ne l'ordonnez pas, monsieur. Avant de lui faire face, vous nous devez justice. Il a des engagements avec moi.

LE COMTE, hésite.

Voilà ma vengeance arrivée.

FIG A RO

Des engagements! de quelle nature? expliquezvous.

MARCELINE

Oui , je m'expliquerai , malhonnête !

* (La comtesse s'assied sur une bergère; Susanne est derrière elle.)

De quoi s'agit-il, Marceline?

MARCELINE

D'une obligation de mariage.

ACTE II, SCKNË XXII io

MARCELINE, au cowte.

Sous condition de m'épouser. Vous êtes un (jrand seigneur, le premier juge de la pi'ovince...-

LE COMTE

Pre'sentez-vous au tribunal, j'y rendrai justice à tout le monde.

B à z I L E , montran t Marceline.

En ce cas, votre grandeur permet que je fasse aussi valoir mes droits sur Marceline?

LE COMTE, à part.

Ah! voilà mon fripon du billet.

FIG AEO.

Autre fou de la même espèce!

LE COMTE, en colère.) à Bazile.

Vos droits ! vos droits ! Il vous convient bien de parler devant moi ! maître sot !

A. IS TO y lO^frappatit dans sa main.

Il ne l'a, ma foi, pas manqué du premier coup : c'est son nom.

LE COMTE

Marceline, on suspendra tout jusqu'à l'examen de vos titres , qui se fera publiquement dans la grande salle d'audience. Honn,ête Bazile ! agent fidèle et sûr ! allez au bourg chercher les gens du siège.

BAZI LE.

Pour son affaire ?

io6 LE MARIAGE DE FIGARO.

LE COMTE

Et VOUS m'amènerez le paysan du billet.

BAZILE

Est-ce que je leconnois?

LE COMTE

Vous rt'sistez!

BAZI LE.

Je ne suis pas entré au château pour en faii c les commissions.

LE COMTE

Quoi Jonc?

BAZILE

Homme à talent sur l'orgue du viliafie. je montrf- le clavecin à madame, à chanter à ses femmes, la mandoline aux pages; et mon emploi sur-tout est d'amuser votre compagnie avec ma guitare, quand il vous plait me l'ordonner, f; p. 1 p fc-s o L E 1 L s'a vance.

J'irai bien, monsigneu, si cela vous plaira.

Quel est Ion nom, et ton emploi?

r. RI l'E-SOLEI L.

Je suisGrij>e-S<)leil , mon bon sij^nen ; le petit pastouriau <les chèvres, conmiandé poiui- le feu d'artifice. C'est fête aujourd-liui dans !(> Iroupiaii; et j«i sais ons-ce-quest totite rcm-agrr boutiqup à procès du piys.

ACTE II, SCÈNE XXII

LE COMTE

Ton zèle me plaît; va-s-y : mais vous (à Bazile.)^ accompagnez monsieur en jouant de la guitare, et chantant pour l'amuser en chemin. Il est de ma compagnie.

G R I P E-s o L E I L ^joyeux.

,f Oh ! moi , j e suis de la . . .

su SAN NE L'apaise de la main en lui montant
la comtesse.

BAZILE, surpris.

Que j'accompagne Gripe-Soleil en jouant?...

LE COMTE

C'est votre emploi : partez, ou je vous chasse. {Il sort.)

SCÈNE XXIII

LES ACTEURS précède>'ts, excepté LE COMTE.

BAZILE, a lui-même.

Ah! je n'irai pas lutter contre le pot de fer, moi qui ne suis...

Qu'une cruche.

BAZILE, a part.

Au lieu d'aider à leur mariage, je m'en vais assurer le mien avec Marceline, {h Figaro.) iSe

loS I.t MARIAGE DE FIGARO,

conclus rien, crois-moi, que je ne sois de retour, (/ va prendre la guitare sur le fauteuil du fond.) KIG Ar.o le suit.

Conclure! Oh! va, ne crains rien, quand même tu ne'revien-droisjamais... Tu n'as pas l'air en train de chanter; veux-tu que je commence?... Allons, gai! haut la-nii-la pour ma fiancée. (/ se met en marche n reculons^ danse en chantant la séguedille suivante; Bazile accompagne, et tout le monde le suit.)

SÉGUEDILLE.

Je préfère à richesse

La sajesse De ma Suson,

Zon, zon, zon .

Zon , zon , zon ,

Zon, zon, zon,

Zon , zon , zon ; Aussi sa gentillesse

Est maîtresse De ma raison,

Zon , zon , zon ,

Zon , zon , zon ,

Zon , zon , zon ,

Zon, 7on, zon.

Le bruit i'éloijjnc. on nonlend pas k ie\$t<; y

SUSANNE, LA COMTESSE

LA COMTESSE, datis Sa bergère.

Vous voyez, Susanne, la jolie scène que voire étourdi m'a value avec son billet.

s U s A îf N E.

Ah! iiiiiRlanie, quand je suis rentrre du rahinct, si vous aviez vu votre visa(ife ! il s'est terni tout à coup ; mais ce n'a éié qu'un nua(je ; et par de{yre's vous êtes devenue rouge, rouge, rouge!

LA COMTESSE

11 a donc saute' parla fenêtre?

SU3AN> E

Sans hésiter. Le charmant enfant ! Léger... comme une abeille.

LA COMTESSE

Ah ! ce fatal jardinier ! Tout cela m'a remuée au point... que je ne pouvois rassembler deux idées.

sus AN N E.

Ah! madame, au contraire! et c'est là que j'ai vu combien l'usage du grand monde don.ue d'ai-ance aux dames comme il faut . pour mentir sans qu'il y paroi-^se.

iiio LE MARIAGE DE FIGAKO

LA COMTESSE

Crois-tu que le comte en soit la dupe ? Et s'il trouvoit cet enfant au château !

Je vais recommander de le cacher si bien. ..

LA COMTESSE

Il faut qu'il parte. Après ce qui vient d'arriver, vous croyez bien que je ne suis pas tentée de l'envoyer au jardin à votre place.

sus ANNE.

Il est certain que je n'irai pas non plus. Voilà donc mon mariage encore une fois...

LA COMTESSE se lève.

Attends... Au lieu d'un autre ou de toi, si j'y allois moi-même !

SUSANNE.

Vous , madame ?

LA COMTESSE

Il n'y auroit personne d'exposé' : le comte aîné ne pourroit nier... Avoir puni sa jalousie, et lui prouver son infidélité! cela seroit... Allons: le bonheur d'un premier hasard m'enhardit à tenter le second. Fais - lui savoir promptement que tu te rendras au jardin. Mais sur-tout que personne...

SCÈNE XXV

LA COMTESSE

Il est assez effronté, mon petit projet! (^Elle se retourne.) Ah ! le ruban! mon joli ruban ! je t'oubliois ! [Elle le prend sur sa bergère et le roule.) Tu ne me quitteras plus... tu me rappelleras la scène où ce malheureux enfant... Ah! monsieur le comte! qu'avez-vous fait? Et moi! que fais-je en ce moment?

SCÈNE XXVI

LA COMTESSE, SUSANNE.' (La comtesse met furtivement le ruban dans son sein.;

SUSANNE

Voici la canne et votre loup.

LA COMTESSE

Souviens-toi que je t'ai défendu d'en dire un mot à Figaro.

S u S A >■ N E , avec joie.

^ladame , il est charmant votre projet ! Je viens d'y réfléchir.
11 rapproche tout, termine tout, embrasse tout ; et, quelque chose qui arrive , mon mariage est maintenant certain. (Elle haise la main de sa maîtresse. Elles sortent.)

FIN DU SECOND ACTE

Pendant l'entr'acte, des valets arrangent la salle d'audience. On apporte les deux bnn<juette\$ à dossier des avocats, que l'on

place aux deux côtés du théâtre, de façon que le passage soit libre par derrière. On pose une estrade à deux marches dans le milieu du théâtre, vers le fond , sur laquelle on place le fauteuil du comte. On met la table du greffier et son tabouret de côté sur le devant, et des sièges pour Brid'oison et d'autres juges, des deux côtés de l'estrade du comte.

>'V»vl/»/v^/W»/*'v-«/*/v-vi/».^/w»yv/x-vwx.'»/»v-v/*/^-v/x/^%.-V'»/v»/*/v

SCÈNE m

LE COMTE; VÈBRILhE revient.

PÉDRILLE

Excellence?

xo

!i4 LE MARIAGE DE FIGARO.

LE COMTE

On ne t'a pas vu ?

PÉDRILLE

Ame qui vive.

LE COMTE

Prenez le cheval barbe.

PÉDRILLE

Il est à la jTnle du potager, tout selle.

LE COMTE

Ferme, <l un trait, jusqu'à Se'ville. \

PÉORI LLE.

Il n'y a que trois lieues, elles sont bonnes.

LE COMTE

En (lescemlant, sachez si le page est arrive.

PÉDRILLE

Dans l'hôtel ?

Oui; sur-tout depuis quel temps?

PÉDRILLE

J'entends.

LE COMTE

Remets-lui son brevet, et reviens vite.

PÉDRILLE

Et s'il n'y ('toit pas ?

LE COMTE

Revenez plus vite, et in'en rendez compte: al!(v,.

SCÈNE IV

LE COMTE marche en rêvant.

J'ai fait une fjaucherie en éloignant Bazile !... la colère n'est bonne à rien. — Ce billet remis par lui, qui m'avertit d'une entreprise sur la comtesse ; la camariste enfermée quand j'arrive; la maîtresse affectée d'une terreur fausse ou vraie; un homme qui saute par la fenêtre, et l'autre après qui avoue... ou qui prétend que c'est lui... Le fd m'échappe. H y a là-dedans une obscurité... Des libertés chez mes vassaux, qu'importe à gens de cette étoffe ? Mais la comtesse ! si quelque insolent attentoit... Où m'égarè-je ? En vérité , quand la tête se monte , l'imagination la mieux réglée devient folle comme un rêve ! — Elle s'amusoit; ces ris étouffés, cette joie mal éteinte! — Elle se respecte; et mon honneur... où diable on l'a placé ! De l'autre part où suis-je? cette friponne de Susanne a-t-elle trahi mon secret ?... Comme il n'est pas encore le sien !... Qui donc m'enchaîne à cette fantaisie? J'ai voulu vingt fois y renoncer... Étrange effet de l'irrésolution ! si je la voulois sans débat , je la desirerois mille fois moins. — Ce Figaro se fait bien attendre! Il faut le sonder adroitement, (Figaro paraît

ii6 LE MARIAGE DE FIGARO.

dans le fond : il s'arrête.) et tâcher, dans la cori' versation que je vais avoir avec lui, de démêler d'une manière détournée s'il est instruit ou non de mon amour pour Susanne.

SCÈNE V

LE COMTE, FIGARO

FIGARO, n part.

Nous y voilà.

LE COMTE

S'il en sait par elle un seul mot...

FIGARO, à part.

Je m'en suis douté.

LE COMTE

Je lui fais épouser la vieille.

F I G A n o , à part.

Les amours de monsieur Bazile?

LE COMTE

Et voyons ce que nous ferons de la jeune.

FIGARO, à part.

Ah! ma femme , s'il vous plait.

LE c o M T E se retou m e .

Hein ? quoi ? qu'est-ce que c'est ?

fk; Ano s'avance.

Moi, qui me rends à vos ordres.

ACTE III, SCENE V

LE COMTE

Et pourquoi ces mots ?

FIGARO

Je i/ai rien dit.

lp: comte répète.

Ma femme , s il vous plaît?

FIGARO

C'est... la fin d'une réponse que je faisais : ^^//e: le dire a ma femme , s'il vous plaît.

LE COMTE se promène.

Sa femme!... Je voudrais bien savoir quelle affaire peut arrêter monsieur, quand je le fais appeler?»

FIGARO, feignant d'assurer son habillement. Je m'étois sali sur ces couches en tombant ; je me changeois.

LE COMTE

Faut-il une heure ?

FIGARO

Il fagit le temps.

LE COMTE

Les domestiques ici... sont plus longs à s'habiller que les maîtres.

FIGARO

C'est qu'ils n'ont point de valets pour les y aider.

Je n'ai pas trop compris ce qui vous avoit

.i8 LK MARIAGE DE FICARO.

force tantôt de courir un danger inutile, en vous
jetant...

FIGARO

Un danger! On diroit que je me suis engouffré tout vivant...

LE COMTE.

Essayez de me donner le change en feignant de le prendre, insidieux valet ! Vous entendez fort bien que ce n'est pas le danger qui m'inquiète , mais le motif.

FIGARO

Sur un faux avis , vous arrivez furieux, renversant tout, comme le torrent de la Moitua; vous cherchez un homme, il vous le faut, ou vous allez briser les portes, enfoncer les cloisons ! Je me trouve là par hasard : qui sait, dans votre emportement, si...

LE COMTE, interrompant

Vous pouviez fuir par l'escalier.

FIGARO

Et vous, me prendre au corridor.

LE COMTE, en colère.

Au corridor! (h part.) Je m'emporte, et nuis à ce que je veux savoir.

FIG A no, à part. Voyons-le venir, et jouons serré.

ACTE III, SCENE V. ii

LE COMTE, radouci.

Ce n'est pas ce que je voulois dire, laissons
cela. J'avois... oui, j'avois quelque envie de t'em-
mener à Londres courrier de dépêches...; mais,
toutes réflexions faites...

FIGARO

Monseigneur a changé d'avis ?

LE COMTE

Premièrement, tu ne sais pas l'anglois.

FIGARO

Je sais God-dam.

LE COMTE

Je n'entends pas.

F r O A I I o.

Je dis que je sais God-dam.

LE COMTE

Eh bien !

FIGARO

Diable î c'est une belle langue que l'anglois , il en faut peu pour aller loin. Avec God-dam en Angleterre on ne manque de rien nulle part. — Voulez- vous tâter d'un bon poulet gras, entre/, dans une taverne , et faites seulement ce geste au garçon (Il tourne la broche.) ., God-dam ! On vous apporte un pied de bœuf salé sans pain. C'est admirable ! Aimez-vous à boire un coup d'excel-

lent Bourgo{pie ou de claret , rien que celui -ci (/ / débouche une bouteille.)^ God-dam ! On vous sert un pot de bière, en bel ëtain , la mousse aux bords. Quelle satisfaction ! Rencontrez-vous une de ces jolies personnes qui vont trottant menu, les yeux baissés, coudes en arrière, et tortillant un peu des hanches ; mettez mignardement tous les doigts unis sur la bouche, ah ! God-dam ! Elle vous sangle un soufflet de crocheteur. Preuve qu'elle entend. Les Anglois, à la vérité , ajoutent , par-ci, par-là, quelques autres mots en conversant; mais il est bien aisé de voir

que God-dam est le fond de la langue ; et si monseigneur n'a pas d'autre motif de me laisser en

Espagne...

LE C o MTE, à part.

Il veut venir à Londres; elle n'a pas parlé.

FIGAKO, h part.

Il croit que je ne sais rien; travaillons-le un peu dans sou genre.

l.F. COMTE.

Quel niditif avuit la comtesse pour me jouei un pareil tour ?

FIGARO

Ma fui , inon>eigneur , vous le savez mieux que moi.

LE COMTE

.le la préviens sur tout, et la comble de présent?.

ACTE III, SCENE V

FIGARO

Vous lui donnez, mais vous êtes infidèle. Saiton gré du superflu à qui nous prive du nécessaire ?

LE COMTE

Autrefois tu me disois tout.

FIGARO

Et maintenant je ne vous cache rien.

LE COMTE

Combien la comtesse t'a-t-elle donné pour cette belle association?

FIGARO

Combien me donnâtes-vous pour la tirer des mains du docteur ? Tenez, monseigneur, n'humilions pas l'homme qui nous sert bien , crainte d'en faire un mauvais valet.

LE COMTE

Pourquoi faut-il qu'il y ait toujours du louche en ce que tu fais ?

FIGARO

C'est qu'on en voit par-tout quand on cherche des torts.

LE COMTE

Une réputation détestable !

Et si je vau mieux qu'elle ! y a-t-il beaucoup de seigneurs qui puissent en dire autant ?

LE COMTE

Cent fois je t'ai vu marcher à la fortune, et jamais aller droit.

FIGARO

Comment voulez-vous : la foule est là; chacun veut courir, on se presse , on pousse , on coudoie , on renverse, arrive qui peut; le reste est écrase. Aussi c'est fait; pour moi , j'y renonce.

LE COMTE

A la fortune ? (ù part.) Voici du neuf. F I G A R o.

(« part.) \ mon tour maintenant. (/m»f.) Votre excellence m'a gratifié de la conciergerie du château ; c'est un fort joli sort : à la v«rité je ne serai pas le courrier éternel des nouvelles intéressantes ; mais , en revanche , heureux avec ma femme au fond de l'Andalousie...

LE COMTE

Qui t'empêcherait de l'emmener à Londres ?

FIGARO

Il faudrait la quitter si souvent, que j'aurois bientôt du mariage j)ar-dessus la tête.

LE COMTE

Avec du caractère et de l'esprit , tu pourrais un jour l'avancer dans les bureaux.

De l'esprit ! j'ose s'avancer ! Monseigneur se rit

ACTE III, SCÈNE V. isS

<lvi inien. Médiocre et rampant , et l'on arrive à
tout.

LE COMTE

Il ne faudroit qu'e'tudier un peu sous moi la politique.

FIGARO

Je la sais.

LE COMTE

Comme l'anglois, le fond de la langue.

FIGARO

Oui, s'il y avoit ici de quoi se vanter. Mais, feindre d'ignorer ce qu'on sait, de savoir tout ce qu'on ignore ; d'entendi^e ce qu'on ne comprend pas , de ne point ouïr ce qu'on entend; sur-tout de pouvoir au-delà de ses forces ; avoir souvent pour grand secret de cacher qu'il n'y en a point; s'enfermer pour tailler des plumes, et paroître profond, quand on n'est, comme on dit, que vide et creux; jouer bien ou mal un personnage ; re'pandre des espions, et pensionner des traîtres; amollir des cachets ; intercepter des lettres ; et tâcher d'ennoblir la pauvreté des moyens par l'importance des objets : voilà toute la politique, ou je meure !

LE COMTE

Eh ! c'est l'intrigue que tu définis !

FIGARO

La politique, l'intrigue, volontiers; mais,
comme je les crois un peu germanes, en fasse <jui voudra.
J'aime 7niciix ma mie au gué, comme dit la chanson du bon roi.

LE COMTE, « part.

Il veut rester. J'entends... Susanne m'a trahi.

F I o A n o , h part.

Je l'enfile , et le paie en sa monnaie.

LE COMTE

Ainsi tu espères gagner ton procès contre Marceline ?

FIGARO

Me feriez-vous un crime de refuser une vieille fille , quand
votre excellence se permet de nous souffler toutes les jeunes ?

LE COMTE, raillant.

Au tribunal, le magistrat s'oublie et ne voit plus que
l'ordonnance.

FIGARO

Indulgente aux grands , dure aux petits...

LE COMTE

Crois-tu donc que je plaisante ?

FIGARO

Eh ! qui le sait , monseigneur ? Tempo è galant'uomo .^ dit l'italien ; il dit toujours la vrrite : c'est lui qui m'apprendra <pii me veut du mal ou du bien.

LE COMTE, rt part.

Je vois qu'on lui a tout dit. Il (ipousera la duègne.

FIGARO, h part.

Il a joué au fin avec moi ; qu'a-t-il appris?

SCÈNE VII

LE COMTE, FIGARO

FIGARO reste un moment a regjarder le comte , qui rêve.

Est-ce là ce que monseigneur vouloit ?

i?.6 LE MARIAGE DE FIGARO.

LE COMTE, revenant à lui.

Moi?... je disois d'aiTanjycr ce salon j)our l'audience publique.

Eh! qu'est-ce qu'il ynianque?L<'{'Trand fauteuil pour vous , de bonnes chaises aux prud'hommes , le tabouret du greffier, deux banquettes aux avocats, le plancher pour le beau monde, et la canaille derrière. Je vais renvoyer les frotteurs. (Il sort.)

ACTE III, SCÈNE IX

LE COMTE, avec humeur.

Qu'est-ce qu'il y a, mademoiselle?

SUSA>>E

Vous êtes en colère ?

LE COMTE

Vous voulez quelque chose apparemment ?

s c s A 5 N E , timidement.

C'est que ma maîtresse a ses vapeurs. J'accourois vous prier de nous prêter votre flacon d'cther. Je l'aurois rapporté dans l'instant. LE COMTE le lui donne.

Non, non: gardez-le pour vous-même; il ne tardera pas à vous être utile.

s CSA>NE.

Est-ce que les femmes de mon e'tat ont des vapeurs, donc? C'est un mal de condition qu'on ne prend que dans les boudoirs.

LE COMTE

Une fiancée bien éprise, et qui perd son futur...

SUSAKNE.

En payant Marceline avec la dot que vous m'avez promise...

LE COMTE

Que je vous ai promise , moi ?

s us ANNE, baissant les yeux.

Monsei^jneur, j'avois cru l'entendre.

LE COMTE

Oui, si VOUS consentiez à m'eutendie vousmême.

s u s A >• N E , les yeux baissés.

Et n'est-ce pas mon devoir d'e'couter son excellence ?

LE COMTE

Pourquoi donc , ciuelle fille , ne me l'avoir pas dit plus tôt ?

Est-il jamais trop tard pour dire la vérité ?

LE COMTE

Tu te rendrois sur la brune au jardin ?

SUSAN>E

Est-ce que je ne m'y promène pas tous les soirs ?

LE COMTE

Tu m'as traité ce matin si durement !

Ce matin? Et le page derrière le fauteuil !

LE COMTE

Elle a raison ; je l'oubliais. Mais pourquoi ce refus obstiné, quand liazole, de ma part...?

Quelle nécessité qu'un Bazile...?

LE COMTE

Elle a toujours raison, Cependant il y a un

ACTE m, SCÈNE IX

certain Figaro à qvù je crains bien que vous n'ayez tout dit.

sus ANÎJE.

Dame! oui, je lui dis tout... hors ce qu'il faut lui taire.

LE COMTE, en riant.

Ah! charmante! Et tu me le promets ? — Si tu manquois à ta parole! entendons-nous, mon cœur : point de rendez-vous, point de dot, point de mariage.

S u s A N >' E , ya isa n t la révérence.

Mais aussi , point de mariage , point de droit du seigneur, monseigneur.

LE COMTE

Où prend-elle ce qu'elle dit ? — D'honneur ! j'en raffollerai! Mais ta maîtresse attend le flacon... su s AN NE, liant, et rendant le Jlacon. Aurois-je pu vous parler sans un prétexte?

LE COMTE veut iembrasser.

Délicieuse créature !

s us AN NE s'échappe.

Voilà du monde.

LE COMTE, à part.

Elle est à moi. (// s'enfuit.)

su s AN NE.

. Allons vite rendre compte à madame.

i30 LE MARIAGE DE FIGARO.

SCÈNE XI

LE COMTE rentre seul.

Tu viens de gagner ton procès! Je donnois là dans un bon piège! O mes chers insolents! je vous punirai de façon... Un bon arrêt bien juste... Mais s'il alloit payer la duègne... Avec quoi?... S'il payoit* .. eh eh eh! n'ai-je pas le fier Antonio, dont le noble orgueil d('daigne en Figaro un inconnu pour sa nièce? En caressant cette manie... Pourquoi non ? Dans le vaste champ de l'intrigue, il faut savoir tout cultiver , jusqu'à la vanité d'un sot. (// appelle.) Anio... (// voit entrer Marceline ^ etc. ; il sort.)

MARGE LI >JE

Accompagnée d'un prêt d'argent.

BRI d'oison.

J'en-entends, et cœtera ; le reste.

MARCELINE

Non, monsieur, point d'et cœtera.

BRI d'oison.

J'en-entends : vous avez la somme ?

MARCELINE

Non, monsieur: c'est moi qui l'ai prêtée.

BRI d'oison.

J'en-entends bien,vou-ous redemandez l'argent?

MARCELINE

Non , monsieur: je demande qu'il m'épouse.

BRI d'oison.

Eh mais! j'en-entends fort bien, et lui veu-eut- ^pouser'

i32 LE MARIAGE DE FIGARO.

MA nCBLiKE.

Non , monsieur ; voilà tout le procès.

TRI d'oison.

Croyez- vous que je ne l'en-entende pas, le procès?

MARCELINE

Non, monsieur.(à^a?f/to/o.) Où sommes-nous? (h
Brid'oison.) Quoi ! c'est vous qui nous jugerez? brid'oison.

Est-ce que j'ai a-achete ma charge pour autre chose ?

MARCELINE, en soupiian t.

C'est un grand abus que de les vendre.

RRin'oiSON. Oui, l'on-on feroit mieux de nous les donner
pour rien. Contre qui plai-aidez-vous ?

ACTE III, SCENE XIII. i

brid'oisor-.

J'ai vu ce ga-arçon quelque part.

FIGARO

Chez madame votre femme , à Séville , pour la servir , mon-
sieur le conseiller.

Dan-ans quel temps ?

Un peu moins d'un an avant la naissance de monsieur votre
fils le cadet , qui est un bien joli enfant , je m'en vante.

brid'oison.

Oui, c'est le plus jo-oli de tous. On dit que tu-u fais ici des
tiennes ?

FIGARO

Monsieur est bien bon. Ce n'est là qu'une misère.

brid'oison.

Une promesse de mariage! A-ali! le pauvre benêt!

FIGARO

Monsieur...

brid'oison.

A-t-il vu mon-on secrétaire, ce bon garçon ?

FIGARO

N'est-ce pas Double-Main , le greffier?

i34 LE MARIAGE DE FIGARO.

BRI d'oison.

Oui, c'è-est qu'il mange à deux râteliers.

FIGARO

iMangerî Je suis garant qu'il dévore. Oh que oui! je l'ai vu pour l'extrait, et pour le supplément d'extrait; comme cela se pratique, au reste.

BRin'oiSON.

On-on doit remplir les formes.

FIGARO

Assurément, monsieur: si le fond des procès appartient aux* plaideurs , on sait bien que la forme est le patrimoine des

tribunaux.

brid'oiso>-.
-

Ce garçon-là n'è-est pas si niais que je l'avois cru d'abord. Eh bien! l'ami, puisque tu en sais tant, nou-ous aurons soin de ton affaire.

INonsieur, je m'en rapporte à votre équité, qxToique vous soyez de notre justice.

brid'oison.

Hein ?... Oui, je suis de la-a justice. Mais si tu dois, et que tu-u ne paies pas?...

FIGARO

Alors monsieur voit bien que c'est comme si je nedevoispas.

BRI d'oison.

San-nns doute. — Eh mais 1 (|u'est-ce donc qu'il dit?

SCÈNE XIV

MARCELINE , LE COMTE , BRID'OISON, FIGARO, un huissier.

l'h u I s s I E R , précédant le comte , crie : Monseigneur, messieurs.

LE COMTE

En robe ici , seigneur Brid'oison ! ce n'est qu'une affaire domestique. L'habit de ville étoit trop bon.

brid'oison.

C'est-est vous qui l'êtes, monsieur le comte. Mais je ne vais jamais sans elle ; parceque la forme, voyez-vous, la forme. Tel rit d'un juge en habit court, qui-i tremble au seul aspect d'un procureur en robe. La forme, la-a forme. LE COMTE, Cl l'huissier.

Faites entrer l'audience.

l'huissier va ouvrir eii glapissant.

L'audience.

13r. LE MARIAGE DE FIGARO.

SCÈNE XV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, ANTONIO, LES VALETS DU CHATEAU; LES PAYSANS

ET PAYSANNES, cti habits de fête; LE COMTE s assied sur le grand fauteuil; 13 R I- D'OISON, sur une chaise h côté; le greffier, sur le tabouret derrière sa table; les JUGES, les AVOCATS , sur les banquettes ; MARCELINE, à cdte Je BARTILOLO; FIGARO, sur r autre banquette; les paysans ET les valets, debcu t derrière.

E R I d'o I s o n , a Double - Main. Double-Main , a-appellez les causes.

D o u B l e-m AIN lit u u fapicr.

Noble, très noble, infiniment noble Don Pedro George, hidalgo , baron de los altos, y montes fieros , y otros montes ; contre Alonzo Caldéron, jeune auteur dramatique. — Il est question d'une comédie mort-née que chacun désavoue et rejette sur l'autre.

le comte.

Ils ont raison tous deux. Hors de cour. S'ils font ensemble un autre ouvrage, pour «ju'il marque un peu dans le (^rand nuiude, ordonné (juc le noble y mettra son nom, le poète son talent.

ACTE 111, SCENE XV. i3-j

DOvaL E-M A I > , lit un autre papier. André Pétrutchio , laboureur, contre le receveur de la province. — Il s'agit d'un forçement arbitraire.

L'affaire n'est pas de mon ressort. Je servirai mieux mes vasaux en les protégeant près du roi. Passez.

D o u K L E-M A I >' en prend un troisième. (Bartholo et Figaro se lèvent.)

Barbe -Agar -Raah -Madelaine-Nicole-Marceline de VeHe- Al lure .^ fille majeure (^Marceline se lève et salue.); contre Figaro... nom de baptême en blanc.

FIGARO

Anonyme- BRI d'oison.

A-anonjme! Què-el patron est-ce là?

FIGARO

C'est le mien.

D O u B L E-M A I N écrit.

Contre anonyme Figaro. — Qualite's?

FIGARO

Gentilhomme.

LE COMTE

Vous êtes gentilhomme?

(Le greffier écrit.)

i38 LE MARIAGE DE FIGARO.

FIGARO

Si le ciel l'eût voulu, je serois le fils »Vun prince.

LE COMTE, au g refjier.

Allez.

l'ii u I s s I e r , glapissan t.

Silence! messieurs.

DOUBLE-MAIN Ut.

Pour cause d'opposition faite au mariage Judit Figaro par la-dite de Verte-Allure, Le docteur Bartholo plaidant pour la demanderesse, et ledit jF/V/aro pour lui-même, si la cour le permet, contre le vœu de l'usa-^e et la juiisprudencce du siège.

FIGARO

L'usage, maître Double-Main, est souvent un abus. Le clicn-tunpcu instruit sait toujours mieux sa cause que certains avocats qui, suant à iroid, criant à tue-tête, et connoissant tout, hors le fait, s'embarrassent aussi peu de ruiner le plaideur que d'ennuyer l'auditoire et d'endormir messieurs : plusboursoufflés après, que s'ils eussent compose V Oratio pro Murenn. Moi je dirai le fait en peu de mots. — Messieurs...

nOUHLE-M A I N.

En voilà beaucoup d'inutiles, <-ar vous n'êl»--. pas deman-deur, el n'avez <jue la défense. Avancez, dorieur, et lisez la pr»)messe.

ACTE III, SCÈNE XV. 1^f

FIGARO

Oui, promesse.

HARTHOLO, inettaïit ses lunelles.

Elle est précise.

BRI d'oison. I-il faut la voir.

IJOUBLE-MAIN.

Silence donc! messieurs.

l'huissier, glapissant.

Silence î

BARTHOLO lit.

Je , soussigné j reconnais avoir reçu de damaiselle, etc.. Marceline de Vtrle - Allure , dans le château d' Aguas-Frescas, la somme de deux mille piastres fortes cordonnées; laquelle somme je lui rendrai à sa réquisition dans ce château; et je l'épouserai par forme de reconnaissance , etc. Signé Figaro^ tout court. Mes conclusions sont au paiement du billet et à l'exécution de la promesse, avec dépens. (/ / plaide.^ Messieurs... jamais cause plus intéressante ne fut soumise au jugement de la cour ; et depuis Alexandre-le-Grand , cjui promit mariage à la belle Thalestris... LE COMTE, inteirompant.

Avant d'aller plus loin, avocat, convient-on de îa validité du titre ?

i4o LE MARIAGE DE FIGARO.

BRii/oisoN, à Figaro.

Qu'oppo... qu'oppo - osez vous à celte lecture?

FIGARO

Qu'il y a, messieurs, malice, erreur ou distraction dans la manière dont on a lu la pièce ; car il n'est pas dit dans l'écrit, la-

quelle somme je lui rendrai , ET je l'épouserai; mais, laquelle somme je lui rendrai^ OU je l'épouserai; ce qui est bien différent.

Y a-t-il ET dans l'acte, ou Lien OU ?

BAR rnoLO.

Il y a ET.

FIGARO

Il y a OU.

BRin'oiSON.

Dou-ouLle-Main, lisez vous-même.

1) o u B L E-M A I >• , prenant le papier.

Et c'est le plus sûr; car souvent les parties déguisent en lisant.
(// Ut.) E. e. e. e. Damoiselle e. e. e. de Verte-Allure e. e. e. lia!
lae/uellc so7)ivie je lui rendrai h sa réquisition dans ce cliàlcau...
ET... OU... ET... OU. ..Le mot est si mal écrit... Il y a un pâté.

brid'oison.

Un pâ-âté? Je sais ci' que c'est.

ACTE III, SCÈNE XV. i4i

BARTHOLO, plaidant.

Je soutiens , moi , que c'est la conjonction copulative ET qui lie les membres corrélatifs Je la phrase : je paierai la demoiselle ,

ET je l'épouserai.

FIGARO, plaidant.

Je soutiens, moi, que c'est la conjonction alternative OU qui sépare lesdits membi'cs : je paierai ladonzelle, OU je l'épouserai. A pédant, pédant et demi: qu'il s'avise de parler latin, j'y suis grec ; je l'extermine.

Comment juger paieille question ?

BARTHOLO

Pour la trancher, messieurs, et ne plus chicaner sur un mot, nous passons qu'il y ait OU.

FIGARO

J'en demande acte.

BARTHOLO

Et nous y adhérons. Un si mauvais refuge ne sauvera pas le coupable : examinons le titre en ce sens. (/ / lit.) Laquelle somme je lui rendrai dans ce cliâteau où je iépou\$erai. C'est ainsi qu'on diroit, messieurs: vous vous ferez saigner dans ce lit où vous resterez chaudement , c'est dans lequel ; il prendra deux gros de rhubarbe où vous mêlerez un peu de tamarin , dans lesquels vous

i.U LE MARIAGE DE FIGARO,

mêlerez. Ainsi château où je l épouserai , messieurs, c'est cJia-teaïi dans lequel...

FIGARO

Point (lu tout. La phrase est clans le sens de celle-ci : ou la maladie vous tuera, ou ce sera le médecin, ou bien le médecin ; c'est incontestable. Autre exemple : ou vous j'i écrirez rien qui plaise , ou les sots vous dénigreront, ou bien les sots ; le sens est clair, car, audit cas , sots ou méchants sont le substantif qui gouverne. Maître Bartholo croitil donc que j'aie oublié ma syntaxe? Ainsi, je la paierai dans ce château, ytr^u/e, OU je l'épouserai...

BARTHOLO, vite.

Sans virgule.

FIGARO, vite. Elle y est. C'est virgule, messieurs, ou bien je l'épouserai.

BARTHOLO, regardant le papier^ vite.

Sans virgule, messieurs.

FIGARO, vite.

Elle y étoit, messieurs. D'ailleurs, l'homme (|ui épouse est-il tenu de rembourser ?

BARTHOLO, vite.

Oui : nous nous marions séparés de biens.

KiG A RO, vile.

Et nous «le corps , dès i\y\r mariage n'est pas quillancr.

DOC BLE-MAIN

Silence ! messieurs.

l'huissier, glapissant.

Silence !

BARTHOLO

Un pareil fripon appelle cela payer ses dettes.

FIGARO

Est-ce votre cause, avocat, que vous plaidez?

BARTHOLO

Je détends cette demoiselle.

FIGARO

Continuez à déraisonner; mais cessez d'injurier. Lorsque , craignant remportement des plaideurs, les tribunaux ont toléré qu'on appelât des tiers, ils n'ont pas entendu que ces défenseurs modérés deviendroient impunément des insolents privilégiés : c'est dégrader le plus noble institut. (Les juges continuent d'opiner bas.)

ANTONIO, « Marceline , montrant les juges.

Qu'ont-ils tant à balbucitier?

MARCELINE

On a corrompu le grand juge, il corrompt l'autre, et je perds mon procès.

i44 LE MARIAGE DE FIGARO.

B A n T I I o I. o, 6rtJ, (l'ttn ton sombre.

J'on ni peiir.

F I c. ARO , fjairement.

Cournfie, Marceline !

D O u « L E - M A I N se lève , à Marceline.

Ah ! c'est trop fort ! Je vous dénonce ; et , pour l'honneur du tribunal , je demande qu'avant faire droit sur l'autre affaire, il soit prononcé sur celle-ci.

LE COMTE s'assied.

Non , greffier, je ne prononcerai point sur mon injure personnelle ; un juge espagnol n'aurapoint à rougir d'un excès digne au plus des tribunaux asiatiques : c'est assez des autres abus. J'en vais corriger un second en vous motivant mon arrêt : tout juge qui s'y refuse est un grand ennemi des lois. Que peut requérir la demanderesse ? Mariage à défaut de paiement : les deux ensemble impliqueroient.

ACTE III, SCÈNE XV. i

FI G A no, avec joie.

J'ai gagné.

LE COMTE

Mais comme le texte dit. Laquelle somme je paierai h sa première réciuisition , ou bien j'épouserai, etc. j la cour condamne le défendeur à payer deux mille piastres fortes à la demanderesse, oubien à l'épouser dans le jour, (^Ilse lève.) FIGARO, stupéfait.

J'ai perdu.

ANTONIO, avec joie.

Superbe arrêt.

FIGARO

En quoi superbe ?

ANTONIO

En ce que tu n'es plus mon neveu. Grand merci, monseigneur.

l' H u I s s I E R , glapissant.

Passez , messieurs.

(Le peuple sort.)

ANTONIO

Je m'en vas tout conter à ma nièce. (// sort.)

i46 LE MARIAGE DE FIGARO.

SCÈNE XVI

LE COMTE, allant de côté et d'autre; MARCE- LI^E, BARTHO- LO, FIGARO, BRID'oISO:N\

MARCELINE s'aSsid.

Ah ! je respire.

Fio Ano.

Et moi, j'e'touffe.

LE COMTE, à part.

Au moins je suis vengé, cela soulage.

FIGARO, h part.

Et ce Bazile qui devoit s'opposer au mariage tle Marceline, voyez comme il revient ! (« » rowte qui sort.) Monseigneur, vous nous quittez?

LE COMTE

Tout est juge.

r I G A R o , a Brid'oison .

C'est ce gros enflé <le conseiller...

erid'oison.

Moi , gro-os enflé !

Sans doute. Et je ne l'c-pouserai pa'î; je suis gentillioinnir une fois.

(Le comte s'arrête)

It A lil IIOL.O.

Voi-; r«'pousercz.

ACTE m, SCENE XVI

F I (i A II O.

Sans l'aveu do mes nobles parents ?

BAR I HOLO.

Nommez-les, montrez-les.

FIGARO

Qu'on me donne un peu de temps : je suis bien près de les revoir; il y a quinze ans que je les cherche.

BAhïHOLO.

Le fat ! C'est quelque enfant trouvé !

FIGARO

Enfant perdu, docteur; ou plutôt enfant volé.

LE COMTE revient.

Volé, perdu, la preuve? Il crierait qu'on lui fait injure.

FIGARO

Monseigneur, quand les langes à dentelles, tapis brodés, et bijoux d'or, trouvés sur moi par les brigands, n'indiqueroient pas ma haute naissance, la précaution qu'on avoit prise de me faire des marques distinctives témoigneroit assez combien j'étois un fils précieux : et cet hiéroglyphe à mon bras... (// veut se dépouiller le bras droit.) M A R G E L I N E , 5e levant vivemen t.

Une spatule à ton bras droit ?

FIGARO

D'où savez-vous que je dois l'avoir ?

i4\$ LK MAILLAGE DE FIGARO.

M A RCEI. 1 >' h.

Dieu ! c'est lui !

FIGARO

Oui, c'est moi.

B A n T H o L o , h Ma rceline.

Et qui, lui?

M aT\ CELINE, vivement.

C'est Emmanuel.

BARTHOLO, rt FigaVO.

Tu fus enlevé' par les Bohémiens ?

FIGARO, exalté.

Tout près d'un château. Bon docteur, si vous me rendez à ma noble famille , mettez un prix à ce service ; des monceaux d'or n'arrêteront pas mes illustres parents.

BARTHOLO, montrant Marceline.

Voilà ta mère.

FIGARO

Nourrice?

U A RT HOLO.

Ta propre mère.

LE COMTE

Sa mère !

FIGARO

Expliquez-vous.

M A RC ELINE, mo/j(/a/<t Bartholo.

Voilà ton père.

ACTE ni, SCENE XVI

FIGARO, désolé.

Oh oh oh ! aïe de moi.

MARCELINE

Est-ce (|ue la nature ne te l'a pas dit mille fois?

FIGARO

Jamais.

LE COMTE, à part.

Sa mère !

BRin'oiso».

C'est clair : i-il ne l'épousera pas.

* BARTHOLO

Ni moi non plus.

MARCELINE

Ni vous ! Et votre fils ! Vous m'aviez juré....

UARTHOLO.

J'ctoï fou. Si pareils souvenirs engageoient , on seroit tenu d'épouser tout le monde. brid'oison.

Et-et si l'on y regardoit de si près , pè-ersonne n'épouserait personne.

Des fautes si connues! une jeunesse déplorable !

Ce qui suit , renfermé entre le présent astérisque et celui de la paf;e iSa , a été retranché par les comédiens Français aux représentations de Paris.

i5o LE Mariage de figaro.

MARCELINE, scchauffan t par degrés.

Oui, déplorable, et plus qu'on ne croit! Je n'entends pas nier mes fautes ; ce jour les a trop bien prouvées ! Mais qu'il est dur de les expier après trente ans d'une vie modeste ! J'étois née , moi , pour être sage, et je le suis devenue sitôt qu'on m'a permis d'user de ma raison. Mais dans l'âge des illusions, de l'inexpérience et des besoins, où les séducteurs nous assiègent, pendant que la misère nous poignarde , que peut opposer une enfant à tant d'ennemis rassemblés ? Tel nou,> juge ici sévèrement, qui peut-être en sa vie a perdu dix infortunées.

FIGARO

Les plus coupables sont les moins généreux, c'est la régie

MARCELINE, vivemcn t.

Hommes plus qu'ingrats, qui flétrissez par le mépris les jouets de vos passions, vos victimes ! c'est vous qu'il faut punir des erreurs de notre jeunesse : vous, et vos magistrats si vains du droit de nous juger, et qui nous laissent enlever, par leur coupable négligence, tout honnête moyen de subsister! Est-il un seul état pour les malheureuses filles ? Elles avoient un droit naturel à toute la parure des femmes ; on y laisse former mille ouvriers de l'autre sexe.

ACTE III, SCENE XVI. i5i

F I G A B o , en colère.

Ils font broder jusqu'aux soldats !

M A R C E L I N E , exaltée.

Dans les rangs même plus élevés , les femmes n'obtiennent de vous qu'une considération dérisoire. Leurrées de respects apparents, dans une servitude réelle ; traitées en mineures pour nos biens, punies en majeures pour nos fautes; ah ! sous tous les aspects , votre conduite avec nous fait horreur ou pitié.

FIGARO

Elle a raison.

LE G O M T E , à part.

Que trop raison.

B R I d'oison.

Elle a , mon-on Dieu ! raison.

MARCELINE

Mais que nous font, mon fds, les refus d'un homme injuste? Ne regarde pas d'où tu viens, vois où tu vas ; cela seul importe à chacun. Dans quelques mois ta fiancée ne dépendra plus que d'elle-même; elle t'acceptera, j'en réponds. Vis entre vme épouse , une mère tendre , qui te chériront à qui mieux mieux. Sois indulgent pour elles, heureux pour toi, mon fds; gai, libre et bon pour tout Le monde ; il ne manquera rien à ta mère.

112 LE MAUJAGE J)\i FIGARO.

KIGAKO.

Tu parles d'or, maman, et je me tiens à ton avis. Qu'on est sot , en effet ! Il y a des mille et mille ans que le monde roule, et dans cet océan de durée, où j'ai par hasard attrapé quelques chétifs trente ans qui ne reviendront plus, j'irois me tourmenter pour savoir à qui je les dois ! Tant pis pour qui s'en inquiète. Passer ainsi la vie à chamailler, c'est peser sur le collier sans relâche, comme les malheureux chevaux de la remonte des fleuves , qui ne reposent pas même quand ils s'arrêtent, et qui tirent toujours quoi- qu'ils cessent de marcher. Nous attendrons.

LE COMTE

Sot événement qui me dérange !

B n I n' o I s O > , n Figaro.

lu la noblesse et le château ? Vous impo-oscz à la justice?

FIGARO

Elle alloit me faire faire une belle sottise, la justice ! après que j'ai manqué , pour ces maudits cent écus , d'assommervingtfois-monsieur , qui se trouve aujourd'hui mon père ! Mais puisque le ciel .1 sauvé ma vertu de ces dangers , mon père, agréez mes excuses... Et vous, ma mère, cmhrassezinoi... \o plus matrnnellr-ment que vous pourrez, (Mairi'linc lui saute au cou.)

**BARTHOLO, ANTONIO, SUSANNE,
FIGARO, MARCELINE, BRID'OISON**

ANTONIO, voyant Figaro embrasser sa mère y dit à Susanne :

Ah ! oui, payer ! Tiens, tiens.

SUSANNE se retourne.

J'en vois assez: sortons, mon oncle.

FIGARO, l'arrêta t.

Non, s'il vous plaît. Que vois-tu donc ?

SUSANNE.

Ma bêtise et ta lâcheté.

i:4 LE MARIAGE DE FIGARO

FIGARO.

Pas plus de l'une que de l'autre.

SUSANNE, en colère.

Et que tu l'épouses à gré puisque tu la caresses.

FIGARO, (jairement.

Je la caresse, mais je ne l'épouse pas. (Susanne veut sortir, Figaro la retient.) SUSANNE>>"E lui donne un soufflet.

Vous êtes bien insolent d'oser me retenir !

FIGARO, à la compagne.

C'est-il ça de l'amour? Avant de nous quitter, je t'en supplie, envisage bien cette chère femme-là.

SUSANNE>-NE.

Je la regarde.

FIGARO

Et tu la trouves ?

SLSA>>E.

Affreuse.

Etvivelajaluusio! ellenevous marchande pas.

MARCELINE, Ics bras ou verts.

Embrasse ta mère, ma jolie Susannette. Le ni(-(hnnt qui te tourmente est mon fds. s i" s A > N E court à elle.

Vous sa mère ! (Elles restent dans les bras l'une (le l autre.)

ACTE m, SCENE XVIII. i5r

ANTONIO

C'ost donc de tout-à-I'heure ?

Que je le sais.

MARCELINE, exaltée.

Non , mon cœur entraîné vers lui ne se trompoit que de motif: c'étoit le sang qui me parloit.

FIGARO

Et moi , le bon sens, ma mère , qui me servoit d'instinct quand je vous refusois ; car j'ctoïis loin de vous haïr, témoin l'argent...

MARCELINE lui remet un papier.

Il est à toi : reprends ton billet, c'est ta dot.

s u s A N N E lui jette la bourse.

Prends encore celle-ci ?

FIGARO

Grand merci.

MARCELINE, exaltée.

Fille assez malheureuse, j'allois devenir la plus misérable des femmes, et je suis la plus fortunée des mères ! Embrassez-moi , mes deux enfants ; j'unis en vous toutes mes tendresses. Heureuse autant que je puis l'être, ah ! mes enfants, combien je vais aimer !

FIGARO, attendri^ avec vivacité.

Arrête donc , chère mère ! arrête donc ! Voudrais-tu voir se fondre en eau mes yeux noyés

i56 LE MARIAGE DE FIGARO,

des premières larmes que je coinioisse ! Elles sont de joie, au moins. Mais quelle stupidité! j'ai manqué d'en être honteux : je les sentois couler entre mes doigts ; regarde (// montre ses doigts écartés.) ; et je les retenois bêtement ! Va te promener, la honte ! je veux rire et pleurer en même temps ; on ne sent pas deux fois ce que j'éprouve. (// embrasse sa mère d'un coté ^ et Susanne de i antre.)

MARCEMNE.

O mon ami !

Mon cher ami !

nnin'oisoN, sessuyant les yeux d\in mouchoir.

Eh bien ! moi ! je suis donc bê-ête aussi ! FIGARO, exalté.

Chagrin, c'est maintenant que je puis te défier: atteins-moi, si tu l'oses, cntrf ces deux femmes chéries.

ANTONIO, à Figaro.

Pas tant de cajoleries, s'il vous plaît. En fait de mariage dans les familles, celui dos parents va devant, savez. Les vôtres se baillent-ils la main ?

BA nriiOLO.

Ma main! Puisse-t-elle se dessécher et tomber, si jamais je la-donu(> à la mère d'un tel drôle !

ACTE II

A N T o N I o , rt Barlholo.

Vous n'êtes donc qu'un père marâtre ? (à Figaro.) En ce cas, not' galant, plus d' parole.

SUSANNE

Ah! mon oncle...

AKTONIO.

Irai-je donner l'enfant d' not' sœur à sti qui n'est l'enfant d' personne ?

BRin'oiSON.

Est-ce que cela-a se peut, imbécile? On-on est toujours l'enfant de quelqit'un.

ANTONIO

Tarare !... il ne l'aura jamais. (// sort.)

BARTHOLO, SUSANNE, FIGARO, MARCELINE, BRID'OISON

BARTHOLO, à Ficjaro.

Et cherche à présent qui t'adopte. (// veut sortir.)

MARCELINE, courant pren tire Bartholo a bras le corps y le ramène.

Arrêtez, docteur, ne sortez pas.

• FIGARO, rt part.

Non, tous les sots d'Andalousie sont, je crois, déchaînés contre mon pauvre mariage.

S U S A K K E , à Bu rth olo.

lion petit papa, c'est votre Hl».

MARCELINE, à Bartholo.

De l'esprit , des talents , de la figure.

FiGAno, h Bartholo.

Et qui ne vous a pas coûté une obole.

BAUTHOLO.

Et les cent écus qu'il m'a j

m a pris

IM A n c E L I iN E , le ca ressa iit. JNous aurons tant de soin
de vous , papa !

s u s A K K E , le caressan t.

Nous vous aimerons tant, petit papa !

D A RTH OLO, attendri.

Papa ! bon papa ! petit papa ! Voilà que je suis plus bête en-
core que monsieur, moi {^montrant Brid'oison.}. Je me laisse al-
ler comme un enfant. (^Marceline et Susanue ieinbrasaeiit.) Oh!
non, je n'ai pas dit oui. (// se retourne.) Qu'est donc devenu
monseij^iieur ?

Kir. ARO.

Courons le joindre ; arrachons-lui son dcijirr mot. S'il marhi-
noitquelqueautre intri'jnc, il K;uidroit tout recommencer.

TOUS ENSEMRLE.

Courons, courons. {Ils entraînent Inirlholn dehors)

SCENE I

FIGAKO, SUSANNE.

FIGARO, la tenant à bras le corps.

Eh bien! amour, es-tu contente? Elle a converti son docteur, cette fine lanj^{ue} dorée de ma mère! Malgré sa répugnance, il l'épouse, et ton bourru d'oncle est bridé. Il n'y a que monseigneur qui fait rage ; car enfin notre hymen va devenir le prix du leur. Ris donc un peu de ce bon résultat.

SUSANNE

As-tu rien vu de plus étrange?

Ou plutôt d'aussi gai. Nous ne voulions qu'une dot arrachée à rexcellence; en V(jilà deux dans

LE MARIAGE DE FIGARO. i6i nos mains, qtii ne sortent pas des siennes. Une rivale acharnée te poiirsuivoit , j'étois tourmenté par une furie ; tout cela s'est changé pour nous dans la plus bontie des mères. Hier j'étois comme seul au monde , et voilà que j'ai tous mes parents , pas si magnifiques, il est vrai, que je me les étois galonnés , mais assez bien pour nous , qui n'avons pas la vanité des riches.

s tJ s AN NE.

Aucune des choses que tu avois disposées, que nous attendions, mon ami, n'est pourtant arrivée.

FIGARO

Le hasard a mieux fait que nous tous , ma petite : ainsi va le monde ; on travaille , on projette , on arrange d'un côté, la fortune accomplit de l'autre; et depuis l'affamé conquérant qui voudrait avaler la terre, jusqu'au paisible aveugle qui se laisse mener par son chien, tous sont le jouet de ses caprices: encore l'aveugle au chien est-il souvent mieux conduit , moins trompé dans ses vues, que l'autre aveugle avec son entourage. — Pour cet aimable aveugle qu'on nomme amour... (// la reprend tendrement à bras le corps.)

s USA K NE.

Ah ! c'est le seul qui m'intéresse !

i62 LE M ART ACE DE FIGARO.

FiGvno.

Permetts donc que, prenant l'emploi de la folie, je sois le bon chien qui le mène à ta jolie mignonne porte ; et nous voilà loges pour la vie. ST'SANNE, riant.

L'amour et toi?

FiGARO.

Moi et l'amour.

SUSA>>E

Et vous ne chercherez pas d'autre gîte.^

FIGARO

Si tu m'y prends, je veux l)ien que mille millions de galants...

Tu vas exagérer : dis ta bonne vérité.

FIGARO

Ma vérité la plus vraie,

Fi donc, vilain ! en a-t-on plusieurs ?

Oh! qu'oui. Depuis qu'on a remarqué qu'avec le temps vieilles folies deviennent sagesse, et qu'anciens petits mensonges assez mal plantés ont produit de grosses, grosses vérités, on en a de mille espèces. Et celles qu'on sait sans oser les divulguer, car toute vérité n'est pas boinic à dire; et celles qu'on vante sans y ajouter Ixii,

ACTE IV, SCENE I. i

car toute vérité n'est pas bonne à croire ; et les serments passionnés , les menaces des mères, les protestations des buveurs, les promesses des gens en place, le dernier mot de nos marchands ; cela ne finit pas. Il n'y a que mon amour pour Suson qui soit une vérité de bon aloi.

su S ANNE.

J'aime ta joie , parcequ'elle est folle : elle annonce que tu es heureux. Parlons du rendez-vous du comte.

FIGARO

Ou plutôt n'en parlons jamais; il a failli me coûter Susanne.

su S AN NE.

Tu ne veux donc plus qu'il ait lieu ?

FIGARO

Si vous m'aimez, Suson, votre parole d'honneur sur ce point : qu'il s'y morfonde ; et c'est sa punition.

SUSANNE

Il m'en a plus coûté de l'accorder, que je n'ai de peine à le rompre : il n'en sera plus question.

FIGARO

Ta bonne vérité ?

SUSANNE

Je ne suis pas comme vous autres savants ; moi je n'en ai qu'une.

i64 LE MARIAGE DE FIGARO.

Et tu m'aimeras un peu?

SUSA>>'E

Beaucoup.

FIGARO

Ce n'est guère.

SUSANN E.

Et comment?

FIGARO

En fait d'amour, vois-tu, trop n'est pas même assez.

s us ANNE.

Je n'entends pas toutes ces finesses; mais je n'aimerai que mon mari.

FIGARO

Tiens parole, et tu feras une belle exception à l'usage. (// veut
ievibrasser.)

SUSANNE, LA COMTESSE

LA COMTESSE

As-tu ce qu'il nous faut pour troquer de vêlement?

SUSANNE

Il ne faut rien, madame; le rendez-vous ne tiendra pas.

LA COMTESSE

Ah! vous changez d'avis?

SUSANNE

C'est Figaro.

Vous me trompez.

SUSANNE

Bonté divine !

LA COMTESSE

Figaro n'est pas homme à laisser échapper une dot.

IG6 LE MARIAGE DE FIGARO

SUS.VKNE.

Madame ! eh que croyez-vous donc ?

LA COMTESSE

Qu'enfin d'accord avec le comte il vous fâclie à présent de m'avoir confié "ses projets. Je vous sais par cœur. Laissez-moi. (^Elle veut sortir.) s u s A >" >■ E 5e jette à genoux.

Au nom du ciel, espoir de tous! vous ne savez pas , madame , le mal que vous faites à Susaune. Après vos bontés continuelles et la dot que vous me donnez....

LA COMTESSE la relève.

Eh mais!... je ne sais ce que je dis! En me cédant ta place au jardin, tu n'y vas pas, mon cœur; tu tiens parole à ton mari; tu in'aides à ramener le mien.

SIS AXNE.

Comme vous m'avez afUij^ée!

LA COMTESSE

C'est que je ne suis qu'une étourdie. i^Elle lu baise au front.)
Où est ton rendez-vous? si' s AN NE lui baise la vxniti.

Le mot de jardin m'a seul frappée.

1. A coM 1 f:ss 1, , nioilnint lu la/'lr. Prends ccnc plume , et fixons un endioi»

s rs A > > K.

Lui écrire !

ACTE IV, SCENE 111. 1C

LA COMTESSE

Il le faut.

SUSANN E.

Madame, au moins c'est vous...

LA COMTESSE

Je mets tout sur mon compte.

(Susanne s'assied , la comtesse dicte.) Chanson nouvelle, sur l'air .-...Qu'il fera beau ce soir sous les grands marronniers !... Qu'il fera beau ce soir...

SUSANNE écrit.

Sous les grands marronniers... Après?

LA COMTESSE

Crains-tu qu'il ne t'entende pas ?

S u s A N K E relit.

C'est juste. {Elle plie le billet.) Avec quoi cacheter?

LA COMTESSE

Une épingle ; dépêche : elle servira de réponse. Ecris sur le revers : Renvoyez-moi le cachet. S u s A js N E écrit en riant.

Ah! le cachet!... Celui-ci, madame, est plus gai que celui du brevet.

LA COMTESSE, av€C un souvenir douloureux. Ah!

s u s A N N E cherche sur elle.

Je n'ai pas d'épingle à présent !

iGS LE MAUIAGE DE FIGARO.

LA COMTESSE clétacJi e sa lévite.

Prends celle-ci. (Le niban du pcujv tombe de son sein h terre.)
Ah ! mon ruban !

s u s A »" N E le ramasse.

C'est celui du petit voleur! Vous avez eu la cruauté... ?

LA COMTESSE

Falloit-il le laisser à son bras? C'eût été joli 1 Donnez donc.

Madame ne le portera plus , tach(' du sanjj de ce jeune homme.

LA COMTESSE le reprend.

Excellent pour Fanchette... le premier bouquet qu'elle m'apportera.

SCÈNE IV

rs E .1 E u > ■ E B E n o È n E ; C H É R U B I N, e» Jille; F A N C I I E T T E, et beaucoup de jeunes filles habillées comme elle, et tenant des bouquets; LA COMTESSE, SUSANNE.

I A > CIETTE.

Madame, ce sont les filles du bourgeois qui viennent vous présenter des fleurs.

LA COMTESSE, Serrant vite son ruban. Elles sont charmantes. Je me reproche, me*

ACTE IV, SCENE IV

]elles petites, de ne pas vous connaître toutes. (^montrant Chénubin.^ Quelle est cette aimable enfant qui a l'air si modeste ?

CNE BERGÈRE.

C'est une cousine à moi, madame, qui n'est ici que pour la noce.

LA COMTESSE

Elle est jolie. Ne pouvant porter vingt bouquets, faisons honneur à l'étrangère. (Elle prend le bouquet de Chérubin , et le baise au front,) TL\\e en rougit! (« Susanne.) Ne trouves -tu pas, Suson... qu'elle ressemble à quelqu'un?

A s'y méprendre , en vérité.

c H É R u B I >" , /i part , les mains sur son cœur.

Ah. ! ce baiser-là m'a été bien loin !

SCÈNE V

LES JEUNES FILLES ; CHÉRUBIN au milieu d'elles; F ANCHETTE , ANTON 10 , LE COMTE. LA COMTESSE, SUSANNE,

ANTONIO

Moi, je vous dis, monseigneur, qu'il y est ^ elles l'ont habillé chez ma fille; toutes ses bardes y sont encore, et voilà son chapeau d'ordonnance 2. i5

i-o LE MARIAGE DE FIGARO,

que j'ai retiré du paquet. (// ^avance, et regardait toutes les femmes, il reconnoît Cléopâtre,) i, lui enlève son bonnet de femme , ce qui fait retomber ses longues tresses en cadence. Il lui met sur la tête le chapeau d'ordonnance, et dit :) Eh \ yt^v- (juienne, v'là notre officier.

LA COMTESSE recule.

Ah ! ciel !

sus ANNE.

Ce friponneau !

ANTONIO

Quand je disois là-haut que c'etoit lui !...

LE COMTE, eu colère.

Eh bien! madame?

LA COMTESSE

Eh bien! monsieur! vous me voyez plus surprise que vous, et pour le moins aussi Fâchée.

LE COMTE

Oui : mais tantôt , ce matin ?

LA COMTESSE

Je serois coupable en effet si je dissimulois encore. Il ctoit descendu chez moi. Nous entamions le badinage que ces enfants viennent d'achever ; vous nous avez surprises l'habillant : votre preniîr m(nivemen! est si vif! il s'est sauvé, je me suis froubh'ei l'erfroi i<^,C|i('inl a fait le r(\>^(o.

ACTE IY, SCENE V

LE COMTE, a vec dépit , h Ch éni bin .

Pourquoi n'êtes-vous pas parti? CHÉRUBIN', ôtayit son chapeau brusquement. Monseigneur...

LE COMTE

Je punirai ta désobéissance.

F A s c H E T T E , éto urdim en t.

Ah! monseigneur, entendez-moi. Toutes les fois que vous venez m'embrasser, vous savez bien que vous dites toujours : si tu veux m aimer, petite Fanchette, je te donnerai ce que tu voudras.

LE COMTE, rougissant.

Moi! j'ai dit cela?

Oui, monseigneur. Au lieu de punir Chérubin, donnez-le-moi en mariage, et je vous aimerai à la folie.

LE COMTE, h part.

Etre ensorcelé par un page !

LA COMTESSE

Eh bien ! monsieur, à votre tour : l'aveu do cette enfant, aussi naïf que le mien, atteste enfin deux vérités; que c'est toujours sans le vouloir, si je vous cause des inquiétudes; pendant que vous épuisez tout pour augmenter et justifier les miennes.

ANTOMO.

Vous aussi, monseigneur? Dame! je vous la redresserai comme feu sa mère, qui est morte... Ce n'est pas pour la conséquence; mais c'est que madame sait bien que les petites fdies , (l)uand elles sont grandes...

LE COMTE, r/eco» cerf e, h part.

Il y a un mauvais génie qui tourne tout ici contre moi.

TON 10, FIGARO, LE COMTE, LA COMTESSE, SUSANNE

FIGARO

Monseigneur, si vous retenez nos lilles, on ne pourra commencer ni la fête ni la danse.

LE COMTE

Vous, danser! Vous n'y pensez pas. Après votre chute de ce matin, cjui vous a four le pied droit!

Fin A no, remuant la jambe.

Je souffre encore un peu ; ce n'est rien, (aux jeunes filles.) Allons, mes belles, allons. LE COMTE le retourne.

Vnus avez «'te- fort lienreux <|U(' ces couches ne fii>>('iil f|iic (lu IcinMii l>i(Il «htiix.

ACTE IV, SCÈNE VI. lyS

FIGAnO.

Très heureux, sans doute; autrement...

A N T o >" 1 o le retourne.

Puis il s'est j^elotonné en tombant jusqu'en bas.

Un plus adroit, n'est-ce pas, seroit resté en l'air! (^aux jeunes filles.) Venez-vous, mesdemoiselles ?

A K T o K I o le retour me.

Et pendant ce temps, le petit page galopait sur son cheval à Sdville?

FIGARO

Galopait, ou marchait au pas....

LE COMTE le retourne.

Et vous aviez son brevet dans la poche? FIGARO, un peu étonné. , Assurément. Mais quelle enquête! (^aux jeunes filles.) Al-lons donc , jeunes filles !

ANTONIO, attirant Chérubin par le bras.

En voici une qui prétend que mon neveu futur n'est qu'un menteur.

FIGARO, surpris.

Chérubin !... (« part.) Peste du petit lai !

ANTONIO

Y es-tu maintenant?

F I G A n o , cherchant.

J'y suis... j'y suis... Eh! qii'est-ce qu'il rhantc?

LE COMTE, sèc/lC77»e»f.

Il ne chante pas , il dit que c'est lui qui a saute sur les giroflc'es.

FIGARO, rêvant.

Ah! s'il le dit... cela se peut. Je ne dispute pas de ce que j'i(jnore.

LE COMTE

2\insi, vous et lui !

FIGARO

Pourquoi non ? La rage de sauter peut f»agner; voyez les moutons de Panur^e: et quand vous êtes en colère, il n'y a personne qui n'aime mieux risquer...

Comment ! deux à-la-fois !

FIGARO

On auroit sauté deux douzaines: et qu'est-ce que cela fait, inonseiffueur , dès qu'il n"y a personne de blessé? (aux jeunes filles.) Ah <;à! voulez-vous venir ou non ?

LE COMTE, outre.

Jouons-nous une conu-die ? (On enclnd un prélude de fanfare
.)

FK, A RO.

Voilà le sij;nal de la marche. A v<)>))()~;tc~; Ic^

CHÉRUBIN, LE COMTE, LA COMTESSE

LE COMTE, regardant aller Figaro.

En voit-on de plus audacieux ? (ait page.) Pour vous, monsieur le sournois, qui faites le honteux, allez -vous rhabiller bien vite, et que je ne vous rencontre nulle part de la soirée.

LA COMTESSE

Il va bien s'ennuyer !

CHÉRUBIN, étourdimement.

M'ennuyer ! J'emporte à mon front du bonheur pour plus de cent années de prison. (// met son chapeau et s'enfuit.)

LE COMTE, LA COMTESSE

(La comtesse s'évente fortement sans parler.)

LE COMTE

Qu'a-t-il au front de si heureux ?

LA COMTESSE, avec embarras.

Son.... premier chapeau d'officier sans doute:

176 LE MARIAGI- DK FIGARO.

aux enfants tout sert Je hochet. (E/Zé veill<iorlir.)

LE COMTE

Vous ne restez pas , comtesse?

LA COMTESSE

Vous savez que je ne me porte pas bien.

LE COMTE

Un instant pour votre protégée, ou je vous croirois en colère.

LA COMTESSE

Voici les deux noces : asseyons-nous donc pour les recevoir.

LE COMTE, h part.

La noce 1 II faut souffrir ce qu'on ne peut empêcher.

(Le comte et la comtesse s'asseyent vers un des côtés de la galerie.)

ACTE IV, SCENE IX

Dedx autres, le voile blanc ;

Deux autres, les gants et le bouquet de côté.

Antoxio donne la main à Susaxne, comme étant celui qui la marie à Figaro.

D'autres jeunes Filles portent une autre toque, un autre voile, un autre bouquet blanc, semblables aux premiers, pour Marceline.

Figaro donne la main à Marceline, comme celui qui doit la remettre au Docteur , lequel ferme la marche, un gros bouquet au côté. Les jeunes filles, en passant devant le Comte, remettent à ses valets tous les ajustements destinés à Susanne et à Marceline.

Les Paysans et Paysannes s'étant rangés sur deux colonnes à chaque côté du salon , on danse une reprise du fandango avec des castagnetties : puis on joue la ritournelle du duo, pendant laquelle Antonio conduit Susanne au Comte ; elle se met à genoux devant lui.

Pendant que le Comte lui pose la toque , le voile , et lui donne le bouquet, deux jeunes filles chantent le duo suivant:

Jeune épouse, chantez les bienfaits et la gloire

D'un maître qui renonce aux droits qu'il eut sur vous:

Préférant au plaisir la plus noble victoire,

Il vous rend chaste et pure aux mains de votre époux.

Susanne est à genoux, et, pendant les deux derniers vers du duo, elle tire le Coaite par son manteau, et lui montre le billet qu'elle tient: puis elle porte

la main quelle a du côté des spectateurs, à sa tête, où le Comte a l'air d'ajuster sa toque; elle lui donne le billet.

Le Comte le met furtivement dans son sein ; on achève de chanter le duo; la fiancée se relève, et lui fait une grande révérence.

FIGARO vient la recevoir des mains du Comte, et se retire avec elle, à l'autre côté du salon, près de Marcelle. On danse une autre reprise du fandango, pendant ce temps.

Le Comte, pressé de lire ce qu'il a reçu, s'avance au bord du théâtre, et tire le papier de son sein ; mais en le sortant il fait le geste d'un homme qui s'est cruellement piqué le doigt; il le secoue, le presse, le suce, et, regardant le papier cacheté d'une épingle, il dit:

LE COMTE.

Diantre soit des femmes , qui fourrent des (-[jin]les par-tout! (// la jette h terre, puis il lit le billet et le baise.) (Pendant (qu'il paille, ainsi que Figaro, l'orchestre

joue pianissimo.)

FIGARO, qui a tout vu , dit à sa mère et à Su-

sanne :

C'est un billet doux qu'une fille aura écrit dans sa main en passant. Il (l'écrit d'une éponge, qui l'a écrit avec un pinceau). (La danse reprend : !<•< nml<'. «iiii ,1 bi le hillt, le

ACTE IV, SCENE IX

retourne; il y voit l'invitation et le renvoyer le cachet pour réponse. Il cherche à terre, et retrouve enfin l'épingle, qu'il attache à sa manche.)

FIGARO, à Susanne et à Marceline.

D'un objet aimé tout est cher. Le voilà qui ramasse l'épingle. Ah ! c'est une drôle de tête ! (Pendant ce temps, Susanne a des signes d'intelligence avec la comtesse. La danse finit, la ritournelle du duo recommence.) (Figaro conduit Marceline au comte, ainsi qu'on a conduit Susanne; à l'instant où le comte prend la toque, Et où l'on va chanter le duo, on est interrompu par les cris suivants:)

l' HUISSIER, crieait t à la porte.

Arrêtez donc , messieurs , vous ne pouvez entrer tous... Ici les gardes ! les gardes ! (Les gardes vont vite à la porte.)

LE COMTE, se levant.

Qu'est-ce qu'il y a ?

l'huissier.

Monseigneur, c'est monsieur Bazile entouré d'un village entier, parcequ'il chante en marchant.

LE COMTE

Qu'il entre seul.

LA COMTESSE

Ordonnez-moi de me retirer.

LE COMTE

Je n'oublie pas votre complaisance.

i8o LE MARIAGE UE FIGARO.

LA COMTESSE

Susannc !..., Elle reviendra, (à part, à Siisnune.) Allons changer d'habits. (^Elle sort avec Susanne.y

MARCELINE

Il n'arrive jamais que pour nuire.

FIGARO

Ah ! je m'en vais vous le faire déchanter.

SCÈNE X

TOUS LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, CXCEPT la

comtesse et Susanne; RAZILE, tenant sa guitare; GRIPE-
SOLEIL.

n A z I LE entre en chantant sur l'air du vaudeville delà fin.

« Cœurs sensibles, cœurs fidèles, «. Qui blâmez l'amour léger,
« Cessez vos plaintes cruelles; « Est-ce un crime de changer?

« Si l'amour porte des ailes, « N'est-ce pas pour voltiger?

« N'est-ce pas pour voltiger?

« N'est-ce pas pour voltiger?»

FIGARO s avance a lui.

Oui, c'est pour cela justement qu'il a des ailes au dos. Notre
ami, (|ii'cnlfide/.-vous par cel(<-mnsi(Mi(> ;*

GRIPE-SOLEIL

Bah ! monsigneu ! il ne m'a pas amusé du tout, avec leux gue-
nilles d'ariettes...

LE COMTE

Enfin que demandez-vous, Bazile ?

BAZILE

Ce qui m'appartient, monseigneur, la main de Marceline ; et je viens m' opposer...

FIGARO S approche.

Y a-t-il long-temps que monsieur n'a vu la figure d'tin fou ?

BAZILE

Monsieur, en ce moment même.

FIGARO

Puisque mes yeux vous .servent si bien de miroir, étudiez-y l'effet de ma prédiction. Si vous faites mine seulement d'approxi-mer madame... BARTHOLO, €11 liant.

Et pourquoi ? Laisse-le parler.

BRib'oiSON s'avance entre deux.

Fau-aut-il que deux amis?. .

Nous amis ?

i82 LE MAIIIAGE DE FIGARO.

BAZILE

Quelle erreur !

F u; A n o , vite.

Parccqu'ii fait de plats airs de chapelle ?

BAZILE, vite.

Et lui , des vers comme un journal ?

FIGARO, vite.

Un musicien de guinguette !

BAZILE, vite.

Un postillon de gazette !

F I o A n o , vite.

Cuistre d'oratorio !

BAZILE, vite.

Jockey diplomatique !

LE COMTE, assis.

Insolents tous les deux.

BAZILE

Il me manque en toute occasion.

FIGARO

C'est bien dit; si cela se pouvoit.

BAZILE

Disant par-tout que je ne suis qu'un sot.

FIGARO

Vous me prenez donc pour un e'clio ?

Tandis qu'il n'est pas nn cli.inlenr que nu talent n'ait fait
l>riller.

ACTE IV, SCENE X. i

FIGARO

Brailler.

BAZILE

Il le répète !

FIGARO

Et pourquoi non , si cela est vrai ? Es-tu un prince pour qu'on te flagorne ? Souffre la vérité, coquin , puisque tu n'as pas de quoi gratifier un menteur : ou si tu la crains de notre part, pourquoi viens-tu troubler nos noces ?

BAZILE, à Marceline.

M' avez -vous promis, oui ou non, si dans quatre ans vous n'étiez pas pourvue , de me donner la préférence ?

MARCELINE

A quelle condition l'ai-je promis ?

BAZILE

Que , si vous retrouviez un certain fils perdu , je l'adopterois par complaisance.

TOUS ENSEMBLE

Il est trouvé.

BAZILE

Qu'à cela ne tienne.

TOUS ENSEMBLE, montrant Firjaro.

Et le voici.

BAZILE, reculant de frayeur.

J'ai vu le diable !

i84 LE MARIAGE DE FIGARO.

n n 1 1)' O I s () :< , à Bazile.

Et vou-oua renoncez à sa chère mère?

BAZILE

Qu'y auroit-il de plus fâcheux tjue d'être cru le père d'un
(garnement?

D'en être cru le fils ? Tu te moques de moi !

BAZILE, montrant Figaro.

Dès que monsieur est de quehjue chose ici, je déclare, moi,
que je n'y suis plus de rien. (Il sort.)

SCÈNE XL

LES ACTEURS pîîÉcÉnENTs, cxcepté BAZILE.

BAKtilOLD, ria)it.

Ah ah ah ah !

F I O A n o , sautant de Joie.

Donc à la fin j'aurai ma fenunc !

LE COMTE, à part.

Moi, ma maîtresse. (// se lève.)

B R 1 1)' o I so N , à Marceline.

Et tou-out le monde est satisfait.

LE COMTE

Qu'on dresse les deux ccmlrnts ; j'y si{>ncrai.

TOI- s ENSEMBLE.

Vivat '. {Ils sortent.)

GRIPE-SOLEIL, FIGARO, MARCELINE, LE COMTE

GRlPE-SOLEIL, à FlcjaVO.

Et moi je vais aider à ranger le feu d'artilice sous les grands marronniers, comme on l'a dit. LE COMTE revient en courant.

Quel sot a donné un tel ordre ?

FIGARO

Où est le mal ?

LE COMTE, vivement.

Et la comtesse, qui est incommodée, d'où le verra-t-elle l'artifice ? C'est sur la terrasse qu'il le faut, vis-à-vis son appartement.

FIGARO

Tu l'entends, Gripe-Soleil ? la terrasse.

LE COMTE

Sous les grands marronniers ! Belle idée ! (/s /i s'en allant j à pari.) Ils alloient incendier mon rendez-vous.

i86 LK MARIAGE DE FIGARO.

FIGARO, MARCELINE

fk; a no.

Quel excès d'attention pour sa femme! (Il veut sortir.)

MARC E n > t l arrête.

Deux mots, mon fils. Je veux m'acquitter avec toi : un sentiment mal dirigé m'avoit rendue injuste envers ta charmante femme ; je la supposois d'accord avec le comte, quoique j'eusse appris de Bazile qu'elle l'avoit toujours rebute. F 1 c A R o.

Vous connoissez mal votre fils, de le croire ébranlé par ces impulsions féminines. Je puis défier la plus rusée de m'en faire accroire.

M AHCEL1> E.

Il est toujours heureux de le penser, mon fils. La jalousie...

v\ç, A no.

K'est qu'un sot enfant de l'ijij^ueil, ou c'est la maladie d'un fou. Ohî j'ai là-dessus, ma mère, tine philosophie... iruperfurable ; et si Susanne doit me tromper un jour, je le lui pardonne d'avance : rlle aura bturj-temps travailh'... { Il se

FIGARO, FANCHETTE, MARCELINE

FIGARO

Eh eh eh ehl... Ma petite cousine qui nous écoute.

FANCHETTE

Oh ! pour ça, non : on dit que c'efet malhonnête.

FIGARO

Il est vrai : mais comme cela est utile , on fait aller souvent l'un pour l'autre.

Je regardois si quelqu'un étoit là.

Déjà dissimulée, friponne! Vous savez bien qu'il n'y peut êtie.

FANCHETTE

Et qui donc ?

FIGARO

Chérubin.

FANCHETTE

Ce n'est pas lui que je cherche, car je sais fort bien où il est ; c'est ma cousine Susanne.

Fir. .vno.

Et que lui veut ma petite cousine ?

I- ANCHETTE

A VOUS, petit cousin , je le dirai. — C'est... ce n'est qu'une épingle que je veux lui remettre. FioAHO, vivement.

Une épinjle ! une épingle !... Et de quelle part, coquine? A votre âge vous foites déjà un met... (/ se reprend , et dit d'un ton doux :) Vous faites déjà très bien tout ce que vous entreprenez, Fanchette; et ma jolie cousine est si obligeante...

FANCHETTE

A qui donc en a-t-il de se fâcher ? Je m'en vais. FIGARO, l'arrétant.

Non, non, je badine. Tiens, ta]petite t-pingh^ est celle que monseigneur t'a dit de reinelire à Susanne, et qui servoit à cacher un jietit papier qu'il tenoit : tu vois que je suis au fait.

FANCHETTE

Pourquoi donc le demander, quand vous le savez si bien ?

fk; Ano, cherchant.

C'est (ju'il est assez gai de savoiï coiniïu ni monseigneur s'y est
jnïis)jourl'(n fioinici l.i coniniïssioïi.

F A N (; Il K T r V. , nuiveuicnl.

l'as autrcinenl «pie vous le dites : Tiens , pçtile

FIGARO, MARCELINE

Eh bien, ma mère ?

MARCELINE

Eh bien , mon fils ?

FIGARO, comme étouffé.

Pour celui-ci!... Il y a réellement des choses!...

M A R C E L I N E

Il y a des choses ! Eh ! qu'est-ce qu'il y a ?

FIGARO, les mains sur sa poitrine.

Ce que je viens d'entendre, ma mère, je l'ai là comme un
plomb.

MARCELINE, riant.

Ce ca?ur plein d'assurance n'etoit donc qu'un ballon gonflé ?
Une épingle a tout fait partir ! FiOARO,/«ne».v.

Mais cette épingle, ma mère, est celle qu'il a ramassée....

MARCELINE, rappelant ce qu'il a dit,

La jalousie ! oh ! j'ai là-dessus, ma mère, une philosophie... imperturbable ; et si Susanne m'attrape un jour, je le lui pardonne...

FIGARO, vivement.

Oh ! ma mère ! on parle comme on sent. Mettez le plus glacé des juges à plaider dans sa propre cause, et voyez-le expliquer la loi ! — Je ne m'étonne plus s'il avoit tant d'humeur sur ce feu. Pour la mignonne aux fines épingles, elle n'en est pas oii elle le croit, ma mère , avec SCS marronniers ! Si mon mariage est assez fait pour légitimer ma colère, en revanche il ne l'est pas assez pour que je n'en puisse ('pouser une autre, et l'abandonner...

MARCELINE.

rien ('(juc lu ! Al)ynjt)ns loil sur un snuproii. Qui i\i |Mouv(", dis-moi, (pic c est tui (|u'<Ile

ACTE IV, SCÈNE XV

joue, et non le comte ? L'as-tu étudiée de nouveau, pour la condamner sans appel ? Sais-tu si elle se rendra sous les arbres , à quelle intention elle y va , ce qu'elle y dira , ce qu'elle y fera ? Je te croyois plus fort en jugement !

FIGARO, lui baisant la main avec transport.

Elle a raison, ma mère; elle a raison, raison, toujours raison ! Mais accordons, maman, quelque chose à la nature; on en vaut

mieux après. Examinons en effet avant d'accuser et d'agir. Je sais où est le rendez-vous. Adieu, ma mère. (// sort.)

SCÈNE XVI

MARCELINE

Adieu : et moi aussi, je le sais. Après l'avoir arrêté, veillons sur les voies de Susanne, ou plutôt avertissons-la. Elle est si jolie créature! Ah! quand l'intérêt personnel ne nous arme pas les unes contre les autres, nous sommes toutes portées à soutenir notre pauvre sexe opprimé, contre ce fier, ce terrible... (eu riant) et pourtant un peu nigaud de sexe masculin. (Elle sort.)

SCENE I

FANCHETTE, seule^ tenant d'une main deux biscuits et uneo-raïKje^ et de l'autre une lanterne de papier allumée.

Dans le pavillon à .jjanche, a-t-il dit. C'est celui-ci.— S'il alloit ne pas venir à présent! mon petit drôle... Ces vilaines gens de l'office qui ne Vouloient pas seulement me donner une oranj^p et deux biscuits! — Pour qui, mademoiselle? — Eh bien! monsieur, c'est pour quelqu'un. — Oh! nous .savons. — Et quand ça seroit : parceque monseifñneur ne veut pas le voir, faut-il qu'il meure de faim? — Tout ça pourtant m'a conté un Her baiser sur la joue!... Que sait-on? il me le rendra peut-être. (/i/Zr voit Figaro rpii

vient l'examiner; elle fait un cri.) Ah!... {Elle s'enfuit j et elle entre
diin<. Ir painllnn a ui r/ourlie.^

LE MARIAGE DE FIGARO. ly^

SCÈNE II

FIGARO, un grand manteau sur les épaules, uu lar(je chapeau rabattu; P» A Z I L E , AIN- TON IO, BARTHOLO, BRID'OISON, 'GRIPE-SOLEIL, ïrou/?e de valets et de travailleurs.

■'■■■■ -FiGAno ., d'abord-seul.

Cedt Fanc^etté! (Il parcourt des yeux les autres h mesure qu'ils arrivent^ et dit d'un ton farouche :) Bonjour, messieurs: bonsoir: êtes-vous tous ici?

BAZIL'Ë.' ■'•"

Ceux que tu as pressés d^ vei^ii'* •: " ""FIO-A'rO;"" ' " '•' ' "

Quelle heure est-il bien à peu près?

A >• T o M o regarde en l'air.

La lune devrait être levée; -^

BARTHOLO

Eh ! quels noirs apprêts fais-tu donc ? Il a Fair d'un conspirateur !

FIGARO, s'ag 'tant.

N'est-ce pas pour Une liaoe , je vous prie , que vous êtes ras-
semblés au château?.

B R I T)'o ISO.

Cè-ertaineraenî.

igi LE MARIAGE DE FIGARO.

ANTON I O

Nous allons là-bas, dans le parc, attendre ua signal pour ta
fête.

FIGARO

Vous n'irez pas plus loin, messieurs : c'est ici, sous ces mar-
ronniers , que nous devons tous célébrer l'honnête fiancée que
j'épouse, et le loyal seigneur qui se l'est destinée.

B A z I L E , 5e rappelant la journée.

Ah! vraiment! je sais ce que c'est. Retironsnous, si vous m'en
croyez : il est question d'un rendez-vous; je vous conterai cela
près d'ici. B n I d'o I so N , à Figaro.

Nou-ous reviendrons.

FIGARO

Quand vous m'entendrez appeler, ne manque/ pas d'accourir
tous ; et dites du mal de Figaro, s'il ne vous tait voir une belle
<;hose.

HAU THOLO.

Souviens-toi qu'un homme sage ne se fait point d'affaire avec les grands.

I-il l'a

-RKZil.v.^a part.

Le comte et sa Susanne se sont arrangés sans moi. Je ne suis pas fâché de l'algarade. FIGARO, aux valets.

Pour vous autres, coquins, à qui j'ai donné l'ordre, illuminez-moi ces entours; ou, par la mort que je voudrais tenir aux dents, si j'en saisis un par le bras... (// secoue le bras de Gripe- Soleil.)

G R I p E-S o L E I L s'en va en criant et pleurant.

Ah ah ! oh oh î Damné brutal !

lyG LE MARIAGE DE FIGARO.

B A z 1 1. K , tn s en a lia nt.

Le ciel vous tienne en joie, monsieur du marié!

(Ils sortent.)

SCÈNE III

FIGARO, %cul , se promenant dans l'obscurité , dit du iun le plus sojyibre :

O femme 1 femme! femme ! créature foible et décevante î...
 ^ul animal créé ne j)eut manquera son instinct; le lien est-il donc
 de tromper?... Après m' avoir obstinément refu,<;é quand je l'en
 pressai devant sa maîtresse, à Tinstant qu'elle me donne sa pa-
 role, au milieu même de la cérémonie!...
 Ilrioitenlisant,leperHde!Et moi conmie un henêtl... JNon , mon-
 sieur le comte, vous ne l'aurez pas... vous ne l'aurez pas. Parceque
 vous êtes un grand seigneur , vous vous croyez un grand génie!...
 Noblesse, fortune, un rang, des places; tout cela rend si lier !
 Qu'avez-vous fait pour tant de bien ? Vous vous êtes donné la
 peine de naître, et rien de plus : du reste lionn)»e assez ordi-
 naire! Tandis rjue moi, morbleu ! pcidu dans la foule obscure, il
 ni'a fallu di'ployer plus de science et de calculs pour subsi^lcr
 sculenief , qu'on n'en a mis dpjnu« cent ans a gouverner

ACTE V, SCENE III

toutes les Espagnes. Et vous voulez jouter!... On vient... c'est
 elle... Ge u'est personne. La nuit est noire en diable, et me voilà
 faisant le sot métier de mari, quoique je ne le sois qu'à moitié! {Il
 s'assied sur un banc.) Est-il rien déplus bizarre que ma destinée !
 Fils de je ne sais pas qui; volé par des bandits, élevé dans leurs
 mœurs, je m'en dégoûte et veux courir une carrière honnête ; et
 partout je suis repoussé ! J'apprends la chimie, la pharmacie , la
 chirurgie; et tout le crédit d'un grand seigneur peut à peine me
 mettre à la main une lancette vétérinaire. — Las d'attrister des
 bêtes malades , et pour faire un métier contraire, je me jette à
 corps perdu dans le théâtre; me fussè-je mis une pierre au cou !
 Je broche une comédie dans les mœurs du sérail : auteur espa-

gnol , je crois pouvoir y fronder Mahomet sans scrupule. A l'instant un envoyé... de je ne sais où se plaint que j'offense dans mes vers la sublime Porte , la Perse, une partie de la presqu'île de l'Inde , toute l'Egypte , les royaumes de Barca, de Tripoli, de Tunis, d'Alger et de Maroc : et voilà ma comédie flambée, pour plaire aux princes mahométans , dont pas un , je crois , ne sait lire, et qui nous meurtrissent l'omoplate, en novxs disant : chiens de chrétiens! — Ne pouvant avilir l'esprit, on se venge en le maltraitant. —

Mes joues creusoient ; mon terme étoit échu ; je voyois de loin arriver I affreux recors, la plume fichée dans sa perruque : en frémissant je m'évertue. Il s'élève une question sur la nature des richesses ; et comme il n'est pas nécessaire de tenir les choses pour en raisonner, n'ayant pas un sou, j'écris sur la valeur de l'argent et sur son produil net ; aussitôt je vois, du fond d'un fiacre, baisser pour moi le pont d'un château fort, à l'entrée duquel je laissai l'espérance et la liberté. (Il se lève.) Queje voudroisbien tenir un de ces puissants de quatre jours , si légers sur le mal qu'ils ordoient, quand une bonne disgrâce a cuvé son orgueil ! Je lui dirois... que les sottises imprimées n'ont d'importance cju aux heux où l'on en gêne le cours; que,sansla hberlé de blâmer,il n'est point d'éloge flatteur; et qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits. {Il ^e russied.) Las de nourrir un ob:>cuir pensionnaie , on me met un jour dans la rue ; et, qomme ilfaut dîner, quoiqu'on ne soit plus en prison , je taille encore ma plume, et demande à chacun de quoi il est question : on me dit que pendant ma retraite économique il s'est établi dans Madrid un système de liberté sur la vente des productions, <»ni s'étend même à celles de la presse; et que, pourvu queje ne parle en mf! écrits, ri de l'autorité, ni du culte-

ACTE V, SCENE

Ml de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'Ope'ra, m des autres spectacles, ni de personne qui tienne à quelque chose, je puis tout imprimer librement sous l'inspection de deux ou trois censeurs. Pour profiter de cette douce liberté, j'annonce vin écrit périodique; et, croyant n'aller sur les brisées d'aucun autre, je le nomme journal inutile. Pouou ! je vois s'élever contre moi mille pauvres diables à la feuille : on me supprime ; et me voilà derechef sans emploi! — Le désespoir m'alloit saisir. On pense à moi pour une place; mais par malheur j'y étois propre : il falloit un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint. Il ne me restoit plus qu'à voler ; je me fais banquier de pharaon : alors , bonnes gens ! je soupe en ville , et les personnes dites comme il faut m'ouvrent poliment leur maison, en retenant pour elles les trois quarts du profit. J'aurois bien pu me remonter; je commençois même à comprendre que pour {gagner du bien , le savoir faire vaut mieux que le savoir. Mais comme chacun pilloît autour de moi en exigeant que je fusse honnête, il fallut bien périr encore. Pour le coup je quittois le monde; et vingt brasses d'eau m'en alloient séparer, lorsqu'un Dieu bienfaisant m'appelle à mon premier état. Je reprends ma trousse et mon cuir anglais^

puis laissant la fumée aux sots qui s'en nourrissent, et la honte au milieu du chemin, comme trop lourde à un piéton, je vais rasant de ville en ville, et je vis enfin sans souci. Un grand seigneur passe à Séville ; il me reconnoit, je le marie; et pour prix d'avoir eu par mes soins son e'pouse, il veut intercepter la mienne ! Intrigue , orage à ce sujet. Prêt à tomber dans un abyme, au moment d'épouser ma mère, mes parents m' arrivent à la file. (// 5e

lève en s' échauffant.^ On se débat : c'est vous , c'est lui , c'est moi , c'est toi ; non , ce n'est pas nous; eh mais! qui donc? (// retombe assis.) C) bizarre suite d'événements ! Comment cela m'est-il arrivé ! Pourquoi ces choses et non pas d'autres? Qui les a fixées sur ma tête?Forcc de parcourir la route où je suis entré sans le savoir, comme j'en sortirai sans le vouloir, je l'ai jonchée d'autant de fleurs que ma gaieté me l'a permis. Encore je dis ma gaieté, sans savoir si elle est à moi plus que le reste, ni même quel est ce moi dont je m'occupe : un assemblage informe de parties inconnues; puis un chétiFêtre imbécile; un petit animal folâtre; un jeune homme ardent au plaisir; ayant touslesgoûts pour jouir; faisant tous les métiers pour vivre; maître ici, valet là, selon qu'il plait à la fortune; aud>iteux par vanité, laborieux par nécesĩ^ité, njais pares--

ACTE V, SCENE III

senx... avec délices! orateur selon le dan{^er; poète par délassement; musicien par occasion: amoureux par folles bouffées ; j'ai tout vu, tout fait , tout usé. Puis l'illusion s'est détruite ; et trop désabusé... Désabusé!... Suson,Suson, Suson , que tu me donnes de tourments!... J'entends marcher... On vient. Voici l'instant de la crise. (// 5e retire près de la prem ière coulis'ie à sa droite.)

SCÈNE IV

FIGARO; LA COMTESSE, avec les habits de Suson ; SUSANNE, avec ceux de la comtesse, MARCELINE.

SUSANNE, bas à la comtesse. Oui, Marceline m'a dit que Figaro y serait.

MARCELINE.

Il y est aussi : baisse la voix.

SUSANNE.

Ainsi l'un nous écoute, et l'autre va venir me chercher : commençons.

MARCELINE

Pour n'en pas perdre un mot, je vais me cacher dans le pavillon. (Elle entre dans le pavillon où est entrée Fanchette.)

FIGARO, LA COMTESSE, SUSANNE

SUSANNE, haut.

Madame tremble ! Est-ce qu'elle avait froid ?

LA COMTESSE, haut.

La soirée est humide, je vais me retirer.

SUSANNE, haut. Si madame n'avait pas besoin de moi, je prendrais l'air un moment sous ces arbres.

LA COMTESSE, haut.

C'est le serein que tu prendras.

SUSANNE, haut.

J'y suis toute faite.

FIGARO, à part.

Ah! oui, le serein!

■ f Susanne se retire près de la coulisse, du coté opposé à Figaro.)

FIGARO, CHÉRUBIN, LE COMTE, LA COMTESSE, STTSANNE

(Figaro et Susanne retirés de chaque côté sur U devant.)

CHÉRUBIN, en habit (CofRcier , arrive en charvtant gaiement la repnse de l'air de la romance. La la la, etc.

J'avois une marraine, Que toujours adorai.

LA COMTESSE, h part.

Le petit page!

CHÉRUBIN s'arrête.

On se promène ici; gagnons vite mon asile , où la petite Fanchette... C'est une femme !

LA COMTESSE écOUte.

Ah! grand Dieu!

CHÉRUBIN se baisse en regardant de loin.

Me trompè-je ? A cette coiffure en plumes qui se dessine au loin dans le crépuscule, il me semble que c'est Suson.

LA COMTESSE, rt part.

Si le comte arrivoit !...

(Le comte paroît dans le fond.)

ciÉRUBiK s'approche et prend la main de la comtesse, <jui se défend.

Oui, c'est la charmante fille qu'on nomme Susanne. Eh ! pour-
rois-je m'y méprendre à la douceur de cette main , à ce petit
tremblement qui l'a saisie, sur-tout au battement de son cœur !
(// veut y appuyer le dos de la main de la comtesse: elle la retire)

LA. COMTESSE, baS.

Allez-vous-en.

CHÉRUBIN

Si la compassion t'avoit conduite exprès dans cet endroit du
parc, où je suis caché depuis tantôt !

LA COMTESSE

Fjf^aro va venir.

LE coyiit:, s' avançant, dit h part:

N'est-ce pas Susanne que j'aperçois ?

CHÉRUBIN, h la comtesse.

Je ne crains point du tout Figaro , car ce n'est pas lui que tu attends.>.

Qui donc?

LE COMTE, à part.

Elle est avec quelqu'un.

CHÉRI. UBI

C'est monsieur Figaro, qui l'a deviné

ce rendez-vous ce matin, quand j'étais derrière le fauteuil.

LE COMTE, à part, avec fureur .

C'est encore le page infernal !

FIGARO, à part.

On dit qu'il ne faut pas écouter !

Figaro, à part.

Petit bavard!

LA COMTESSE, au père.

Obligez-moi de vous retirer.

CHÉRUBIN

Ce ne sera pas au moins sans avoir reçu le piix de mon obéissance.

LA COMTESSE, e£/7-ajee.

Vous prétendez?....

CHÉRCBiN, avec feu.

D'abord vingt baisers pour ton compte, et puis cent pour ta belle maîtresse.

LA COMTESSE

Vous oseriez?

CHÉBUEIN.

Ôh que oui! j'oserai. Tu prends sa place auprès de monseigneur, moi celle du comte auprès de toi : le plus attrapé, c'est Figaro.

FIGARO , a part.

Ce briojandeau !

io6 LE MARIAGE DE FIGARO.

susa:»>«e, à part.

Hardi comme un page.

.Chérubin veut embrasser la comtesse. Le comte se met entre deux, et reçoit le baiser.) L. \ COMTESSE, Se retirant.

Ah ! ciel !

FIGARO, à part, entendant le baiser.

J'ëpousois une jolie mignonne! (// écoute.)

CHÉRUBIN, tâtant les habits du comte.

(à part.) C'est monseigneur. (// s'enfuit dans le pavillon où sont entrées Fanciette et Matveline.)

ACTE V, SCÈNE VU

FIGARO, à part, s'éloigne en se frottant la
joue.

Tout n'est pas gain non plus en écoutant.

s u S A IN" N E , rian t tout haut de l autre côté. Ah ah ah ah !

LE COMTE, à la comtesse , qu'il prend pour Su~ sanne.

Entend- on quelque chose à ce pagel II reçoit le plus rude soufflet, et s'enfuit en éclatant de rire ! FIG ARO, rt part.

S'il s'affligeoit de celui-ci !...

LE COMTE

Comment! je ne pourrai faire un pas... {h la comtesse.) Mais laissons cette bizarrerie ; elle empoisonneroit le plaisir que j'ai de te trouver dans cette salle.

LA COMTESSE, imitant le parler de Susanne.

L'espériez-vous ?

LE COMTE

Après ton ingénieux billet! (// lui prend la main.) Tu trembles?

LA COMTESSE

J'ai eu peur.

LE COMTE

Ce n'est pas pour le priver du baiser que je l'ai pris. (// la baise au front.)

208 LE MARIAGE DE FIGARO.

LA COMTESSE

Dos libertés!

FIGARO, h paît.

Coquine!

s USANTE, a part.

Charmante 1

LE COMTE prend la main (!<f sa fewwc.

INĭai.s quelle peau fine et douce, et qu'il s'en faut que la comtesse ail la main aussi belle ! LA COMTESSE, à part.

Oh! la prévtnfion!

LE COMTE

A-t-elle te bras ferme et rondelet? ces jolis <loi^>ts pleins de grâce et d'espiè.j;lerie ?

LA COMTESSE, de la voix (Ic Susanne.

Ainsi l'amour...

LE COMTE

L'amour... n'est que le roman du co ur : c'est le plaisir qui en est l'histoire; il m'amène à tes genoux.

LA COMTESSE

Vous ne l'aimez plus?

LE COMTE

.ie l'aiuie l>aucoup; mais trois ans d'union rendent riivinen si respectable !

LA COMTESSE

(^ue voulie7-vous en elle?

ACTE V, SCÈNE VII

LE COMTE, la caressant.

Ce que je trouve en toi, ma beauté...

LA COMTESSE

Mais dites donc.

LE COMTE

Je ne sais : moins d'uniformité peut-être, plus de piquant dans les manières, un je ne sais quoi qui fait le charme : quelquefois un refus ; que sais -je? Nos femmes croient tout accomplir en nous aimant : cela dit une fois, elles nous aiment, nous aiment (quand elles nous aiment) ! et sont si complaisantes et si constamment obligeantes, et toujours, et sans relâche, qu'on est tout surpris un beau soir de trouver la satiété où Ton recherchoit le bonheur.

LA COMTESSE, rt fart.

Ah! quelle leçon!

LE COMTE

En vérité, Suson, j'ai pensé mille fois que si nous poursuivons ailleurs ce plaisir qui nous fuit chez elles, c'est qu'elles n'étudient pas assez l'art de soutenir notre goût, de se renouveler à l'amour, de ranimer, pour ainsi dire, le charme de leur possession par celui de la variété. LA COMTESSE, piquée.

Ponc elles doivent tout?...

a.o LE MARIAGE DE FIGARO.

LE COMTE, liant.

Et Ihoimne rien. Changerons-nous la marche de la naliire?
jNotre tâche à nous fut de les obtenir; la leur...

I A COMTESSE

La leur ^

LE COMTE

Est de nous retenir: on l'oublie trop.

LA COMTES. SE

Ce ne sera pas moi.

LE COMTE

I\i lîioi.

INi moi.

fi<;aro, à part.

S ES A>" SE, à part.

Si moi.

L E c. o M TE prend la main de sa femme.

Il y a de l'e'cho ici; parlons plus bas. Tu n'as nul besoin d'y songer, toi, que Tamour a faite et si vive et si jolie ! Avec un grain de caprice, tu seras la plus agaçante maîtresse! (// la baise au front.) Ma Susaïuie , un Castillan n'a que sa parole. Voici tout l'or promis pour le rachat du droitquejc n'ai plussuile drliiicux moment que tu m'accordes. Mais comme la grâce que tu daigne.*; y mettre est sans prix, j'y joindrai ce brillant que tu porter.T-; potir l'amour de moi.

ACTE V, SCÈNE VII

L\ COMTESSE ya/f une révérence.

Susanne accepte tout.

F I o A R o , à part. On n'est pas plus coquine que cela.

s u s A N N E , rt part.

Voilà du bon bien qui nous arrive.

LE COMTE, à part.

Elle est intéressée ; tant mieux.

LA COMTESSE regarde à l fond.

Je vois des flambeaux.

LE COMTE

Ce sont les apprêts de ta noce. Entrons -nous un moment dans l'un de ces pavillons, pour les laisser passer?

LA COMTESSE

Sans lumière?

LE COMTE Ventraîne doucement.

A quoi bon? Nous n'avons rien à lire.

FIGARO, a part.

Elle y va, ma foi! Je m'endoutois. (il s'avance.) LE COMTE (/rassit sa voix en se retournant. Qui passe ici?

FIGARO, en colère.

Passer! On vient exprès.

LE COMTE, has. ^ h la comtesse.

C'est Figaro !... (/ s enfuit.)

LA COMTESSE

Je VOUS suis. (Elle entre dans le pavillon à sa droite, pendant que le comte se perd dans le bois au fond.

SCÈNE VIII

FIGARO, SUSANNE, dans l'obscurité.

FIGARO cherche à voir où vont le comte et la comtesse qu'il prend pour Susanne.

Je n'entends plus rien ; ils sont entrés : m'y voilà, (d'un ton altéré.) Vous autres, époux maladroits, qui tenez des espions à f;afTes , et tournez des mois entiers autour d'un soupçon sans l'asseoir, que ne m'imitiez-vous? Dès le premier jour, je suis ma femme et je l'écoute; en un tour de main on est au fait:c'est charmant;plus de doutes; on sait à quoi s'en tenir, (^marchant vivement.) Heureusement que je ne m'en soucie guère, et que sa trahison ne me fait plus rien du tout. Je les tiens donc enfin.

SUSANNE, qui s'est avancée doucement dans l'obscurité.

(à p(irt.)Tu vas payer tes beaux soupçons (du ton de voix de la comtesse.) Qui va là ? FIGARO, extrava(juant.

Qui va là? Celui qui voudrait de bon crui que la peste eût étouffé en naissant,.

ACTE V, SCÈNE VIII. 2i

S u S A N N E , </u ton de la comtesse.

Eh ! mais, c'est Figaro !

FIGARO regarde , et dit vivement.

Madame la comtesse !

SUSAÎNNF.

Parlez bas.

FIGARO, vite.

Ah ! madame, que le ciel vous amène à propos I OÙ croyez-vous qu'est monseigneur?

s us ANNE.

Que m'importe un ingrat ? Dis-moi...

FIGARO, plus vite.

Et Susanne, mon épousee, où croyez- vous qu'elle soit ?

SVSA>N E.

Mais parlez bas !

FIGARO, très vite.

Cette Suson qu'on croyoit si vertueuse , qui faisoit la réservée 1
Ils sont enfermés là- dedans. Je vais appeler.

SUSANSE, lui fermant la bouche avec samain., oublie de déc-
juiser sa voix.

N'appellez pas.

FIGARO, rt part.

Eh ! c'est Suson ! Goddam !

sus A >• NE, du ton de la comtesse.

Vous paraissez inquiet.

2i4 LE MARIAGE DE FIGARO.

F I o xV R o , à part.

Traîtresse ! qui veut me surprendre î

SCSANKE.

Il faut nous venger, Figaro.

FIGARO

En sentez-vous le vif désir ?

SUSA^NE

Je ne serois donc pas de mon sexe! Mais les hommes en ont cent moyens.

FIGARO, conjidemment.

Madame, il n'y a personne ici de trop. Celui des femmes... les vaut tous.

srSAN^E, À part.

Comme je le soufflèteroï !

FIGARO, h paît.

Il seroit bien gai qu'avant la nocel...

Sr s ANN F.

Mais qu'est-ce qu'une telle vengeance qu'un pou d'amour n'assaisonne pas ?

FIGARO

Par-tout où vous n'en voyez point , croyez que le respect dissimule.

s u s A r« N E , pi() uée.

Je ne sais si vous le pensez de bonne foi, mais vous ne le dites pas de bonne grâce.

FIGARO, avec une chaleur comique, à fœuou.x. Ah 1 madame, je vous adore. Examinez le tcmp>.

ACTE V, SCEJNE VIII. 2i

le lieu , les circonstances ; et que le dœpit supplée en vous aux grâces qui manquent à ma prière, sus ANK E, à part.

La main me brûle !

FIGARO, a part.

Le cœur me bat.

Mais, monsieur, avez-vous songé ?...

Oui , madame , oui , j'ai songé.

sus AN NE.

Que, pour la colère et l'amour...

FIGARO

Tout ce qui se diffère est perdu. Votre main, madame?

s u s AN N E , c/e sa voix naturelle , et lui donnant
un soufflet.

La voilà.

FIGARO

Ah! demonioï quel soufflet!

susANN E lui en donne un second.

Quel soufflet ! Et celui-ci ?

FIGARO

Et ques-à-([uo ! De par le diable ! est-ce ici la journée des
tapes ?

s u s A N N E le bat à chaque phrase. Ah! ques-h-quo'} Su-
sanne : e.t voilà pour tes

^i6 l.F. MARIAGE DE FIGARO,

soupçons ; voilà pour tes vengeances et pour te? trahisons, tes
expédients, tes injures et tes projets. C'est-il ça de l'amour? Dis
donc comme ce matin ?

FIGARO rit en se levan t.

Santa Barbara ! oui , c'est de l'amour. Oh ! bonheur! oh ! délices ! oh! cent foi? heureux Figaro ! Frappe, ma bien-aimée, sans te lasser. Mais quand tu m'auras diapré tout le corps de meurtrissures, regarde avec bonté, Suson, l'homme le plus fortuné qui fut jamais battu par une femme.

Le plus fortuné ! Bon fripon , vous n'en sédui- • siez pas moins la comtesse avec un si trompeur babil, que, m'oubliant moi-même, en vérité, r'étoit pour elle que je cédois.

Fin AUO.

Ai-je pu me méprendre au son de ta jolie voi.\?

s u s A N N F, , en ria nt.

Tu m'as reconnue? Ah ! comme je m'en vengerai !

FI o A no.

Bien rosser et garder rancune est aussi par trop ft-minin! Mais dis-moi donc par quel bonheur je le volslà, «|uaiiitl je te croyois avec lui:

ACTE V, SCÈNE VIII

et comment cet habit, qui m'abusoit, te montre enfin innocente.

SUSANNE

Eh! c'est toi qui es un innocent de venir te prendre au piège apprêté pour un autre ! Est-ce notre faute, à nous, si voulant museler un renard nous en attrapons deux?

FIGARO

Qui donc prend l'autre?

SUSANKE.

Sa femme. Sa femme ?

Sa femme.

FIGARO

âUSANDiE.

FIGARO, follement.

Ah! Figaro! pends- toi; tu n'as pas deviné celui-là. — Sa femme ! Oh ! douze ou quinze mille fois spirituelles femelles ! — Ainsi les baisers de cette salle ?

SUSANNE

Ont été donnés à madame.

FIGARO

Et celui du page ?

SUSANNE, riant.

A monsieur.

2i8 LE MARIAGE DE FIGAIÎO

FIGARO

Et tantôt , derrière le fauteuil ?

sus ANNE.

A personne.

FIGARO

En êtes-vous si'ire ?

SUSANNE, riant. Il pleut des soufflets, Figaro.

FIGARO lui baise la main .

Ce sont des bijoux que les tiens. Mais celui du comte étoit de bonne guerre.

SUSAN>E

Allons, superbe , humilie-toi.

FIGARO fait tout ce qu'il annonce.

Cela est juste : à genoux , bien courbe', prosterne , ventre à terre.

s u s A N X E , en rian t.

Ah ! ce pauvre comte ! quelle peine il s'est donnée !...

F I G A R o se relève sur ses genoux. Pour faire la conquête de sa femme !

SCÈNE IX

LE COMTE entre par le fond du théâtre, et va droit au pavillon à sa droite; FIGARO, SUSANNE.

Je la cherche en vain dans le bois : elle est peut-être entrée ici.

SUSANNE, à Figaro f parlant bas.

C'est lui,

LE COMTE, ouvrant le pavillon.

Suson, es-tu là-dedans?

FIGARO, bas.

Il la cherche, et moi je croyais...

S u s A N > " E , bas.

Il ne l'a pas reconnue.

Achevons-le : veux-tu ? (// lui baise la main.) LE c o M T E 5e
vetoume.

Un homme aux pieds de la comtesse !... Ah ! je suis sans
armes ! (// s'avance.) FIGARO se relève tout-à-fait en déguisant
sa voix.

Pardon, madame, si je n'ai pas réfléchi que ce rendez-vous or-
dinaire étoit destiné pour la noce.

ão LE MARIAGE DE FIGARO.

LE COMTE, h part.

C'est l'homme du cabinet de ce matin. (Il se frappe le front.)

FIGARO continue.

Mais il ne sera pas dit qu'un obstacle aussi sot aura retarde
nos plaisirs.

LE COMTE, <T! part.

Massacre ! mort ! enfer !

F I G A R o, /a conduisant ait cabinet, (bas.) Il jure, (haut.)
Pressons-nous donc, madame, et réparons le tort qu'on nous a
fait tantôt, quand j'ai sauté par la fenêtre. LE COMTE, à part.

Ah ! tout se découvre enfin.

S es ANNE, près du pavillon h sa gauche.

Avant d'entrer, voyez si personne n'a suivi.

(Il la baise au front.)

LE COMTE s'écrie.

Venfjeance !

(Susanne s'enfuit dans le pavillon où sont entrés

Fanchette, Marceline, et Chérubin.)

SCÈNE XL PÉDRILLE, LE COMTE, FIGARO

PÉDRILLE, botté.

Monsei^eur, je vous trouve enfin.

LE COMTE

Bon ! c'est Pédrille. Es-tu tout seul ?

PÉDRILLE

Arrivant de Séville à étripé-cheval.

LE COMTE

Approche-toi de moi, et crie bien fort !

PÉDRILLE, criant à tue-tête.

Pas plus de page que sur la main. Voilà le paquet.

LE COMTE /e repousse.

Eh ! l'animal !

LE MARIAGE DE FIGARO.

PÉDRILLE.

Monseigneur me dit de crier.

LE COMTE, tenant toujours Figaro.

Pour aller. — Holà ! quelqu'un ! Si l'on ra'entend, accourez tous !

PÉDRILLE

Figaro et moi, nous voilà deux: que peut-il donc vous arriver?

**BARTHOLO, BAZILE, ANTONIO, GRIPE-
SOLEIL**

(Toute la noce accourt avec des flambeaux.)

BARTHOLO, h FigaTO.

Tu vois qu'à ton premier signal...

LE COMTE, montrant le pavillon h gauche. Pëdrille, empare-toi de cette porte.

(Pëdrille y va.) BAZILE, bas, h Figaro.

Tu l'as surpris avec Susanne ?

LE COMTE ^montrant Figaro.

Et vous tous , mes vassaux , entourez - moi rct Lomme, et m'en répondez sur la vie.

BAZILE

.\h ah!

ACTE V, SCÈNE XII aaS

LE c o M T E , /u vieux.

ïaisez-vous donc, (à Figaro^ d'un ton glacé.) Mon cavalier, répondrez-vous à mes questions?

FIGARO, froidement.

Eh! qui pourroit m'en exempter, monseigneur? Vous commandez à tout ici , hors à vous-même. LE COMTE, 5e contenant.

Hors à moi-même !

ANTONIO

C'est ça parler.

LE COMTE reprend sa colère.

Non, si quelque chose pouvoit augmenter ma fureur, ce seroit l'air calme qu'il affecte.

FIGARO

Sommes-nous des soldats qui tuent et se font tuer pour des intérêts qu'ils ignorent ? Je veux savoir, moi, pourquoi je me fâche.

LE COMTE, hors de lui.

O rage ! (se contenant.) Homme de bien qui feignez d'ignorer, nous ferez-vous au moins la faveur de nous dire quelle est la dame actuellement par vous amenée dans ce pavillon ? FIGARO, montrant Vautre avec malice.

Dans celui-là ?

LE COMTE, vite.

Dans celui-ci.

FIGARO, froidement.

C'est différent. Une jeune personne qui m'honore de ses bon-tés particulières.

BAZi LE , étonné. Ah ah !

LE COMTE, vite.

Vous 1 entendez, messieurs.

BARTHOLO, étonné.

Nous l'entendons ?

LE COMTE ^ à Figaro.

Et cette jeune personne a-t-elle un autre enga- {ycraent que vous sachiez ?

FIGARO, froidement.

Je sais qu'un grand seigneur s'en est occupe quelque teuqis : mais, soit qu'il l'ait négligée, ou que je lui plaise mieux qu'un plus aimable, elle me donne aujourd'hui la préférence.

LE COAITE, vivement.

La préf... (^seconte)iant.^ Au moins il est naïf! car ce qu'il avoue, messieurs, je l'ai oui, je vous jure, de la bouche même de sa complice. B R I d' o I s o > , stupéfait.

Sa-a complice !

L E C O M T K , rt VCC fu 7CU r.

Or, quand le déshonneur est piiblic, il faut «jue la vengeance le soit aussi. (// entre dans le pavillon.)

LES ACTEURS PRECEDENTS, LE COMTE

CHÉRUBIN

LE COUTE ^ parlant dans le pavillon, et attirant quelqu'un quon ne voit pas encore.

Tous VOS efforts sont inutiles ; vous êtes perdue, madame , et votre heure est bien arrivée. (// sort sans regarder.) Quel bon-

heur qu'aucun gage d'une union aussi détestée. ..

FiGAROs'ecrie.

Chérubin !

LE COMTE

Mon page ?

Ha ha!

126 LE MALILAGE DE FIGARO.

LE C o M T E , //or5 de lu i.

[h part.)'Et toujours le page endiablé ? (à Chérubin.) Que faisciez-vous dans ce salon ? c II É n u B I >• , tiin idem en t. Je me cachois, comme vous me l'avez ordoinn-.

PÉn l'.I LLE.

ïïien la peine de crever un cheval.

LE COMTE

Enlre-s-y, loi, Ant(jnio ; conduis devant son Juge l'infauie cjui m'a d«, 'shonoré.

C'est madame que vous y-y cherchez?

ANTON IO.

L'y a, parguienne, une bonne providence; vous en avez tant fait dans le pays... LE COMTE, furieux.

Entre donc.

(Antonio entre.)

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, ANTONIO

FANCHIETTE.

ASTO'io, attirant par le bras quelqu'un qu'on ne voit pas encore.

Allons , madame , il ne faut pas vous faire prier pour en sortir, puisqu'on sait que vous y êtes entrée.

FIGARO s'écrie.

La petite cousine !

BAZILE

Oh oh!

Fanchette !

A >' T o X I o se retourne et s'écrie. Ah! palsembleu! monsieur, il est gaillard de ne choisir pour montrer à la compagnie que c'est ma fille qui cause tout ce train-là. LE COMTE, outré.

Qui la savoit là-dedans? (// veut rentrer.)

BARTHOLO, àu-devant.

Permettez , monsieur le comte ; ceci n'est 'pas

plus clair. Je suis désolé, moi. (// entre.)

brid'oison.

Voilà une affaire au-aussi trop eir.brnniilee.

SCÈNE XVII

r,ES ACTEURS PRÉCÉDENTS, MARCELINE.

BARTHOLO, parlant 611 dedans ^ et sortant. Ne craignez rien , madame, il ne vous sera fait iucun mal. J'en répons. {lise retourne et s'écrie.')} Marceline!...

BAZILE

Ah ah!

FIGARO, riant.

Eh! quelle folie ! ma mère en est?

ANTONIO

A qui pis fera.

LE COMTE outré.

Que m'importe à moi! La comtesse...

TOUS LE.S ACTEURS PRÉCÉDENTS; LA

COMTESSE sort de l'autre pavillon.

LA COMTESSE Se jette à genoux.

Au moins je ferai nombre.

LE COMTE, regardant la comtesse et Susanne. Ah ! qu'est-ce que je vois !

brid'oison, riant.

Eh pardi! cè-est madame.

LE COMTE veut relever la comtesse.

Quoi! c'étoit vous, comtesse? (d'un ton suppliant.) Il n'y a qu'un pardon généreux... LA COMTESSE, en nVmf.

Vous diriez, nouy non^ à ma place; et moi, 2. 20

230 LE MARIAGE DE FIGARO.

pour la troisième fois d'aujourd'hui , je l'accorde sans condition. (Elle se relève.)

sus A>KE se relève.

Moi aussi.

MARCELINE 5e relève.

Moi aussi.

FIGARO se relève.

Moi aussi. Il y a de l'e'cho ici !

(Tous se relèvent.)

LE COMTE

De l'écho! — J'ai voulu ruser avec eux; ils m'ont traité comme un enfant.

LA COMTESSE, en riant.

Ne le regrettez pas, monsieur le comte. FIGARO, S essuyant les genoux avec, son chapeau. Une petite journée comme celle-ci forme bien un ambassadeur.

LE COMTE, à Susanne.

Ce billet fermé d'une épingle?...

Susanne.

C'est madame qui l'a dicté.

LE COMTE

La réponse lui en est bien due. (// baise la main de la comtesse.)

LA COMTESSE

Chacun aura ce qui lui appartient. {Elle donne la bague à Figaro, et le diamant à Susanne.}

GRIPE-SOLEIL

Et la jarretière de la mariée, l'aurons-je? LA COMTESSE arrache le ruban qu'elle a tant gardé dans son sein et le jette à terre. La jarretière? Elle étoit avec ses habits; voilà. (Les garçons de la

noce veulent la ramasser.) CHÉRUBIN, plus alerte , court la prendre ,

et dit:

Que celui qui la veut vienne me la disputer.

LE c o M T E , e7i riant , au page.

Pour un monsieur si chatouilleux , qu'avez - TOUS trouvé de gai à certain soufflet de tantôt? CHÉRUBIN recule en tirant a moitié son

épée.

A moi, mon colonel?

FIGARO, avec une colère comique.

C'est sur ma joue qu'il l'a reçu : voilà comme les grands font justice.

LE COMTE, riant.

C'est sur sa joue? Ah ah ah! qu'en dites -vous donc, ma chère comtesse?

333 LF, MAIUAGE DE FIGAIIO.

LA COMT ESSE, «fesorfeet?, revient à elle ^ et dit

avec sensibilité'.

Ah ! oui , cher comte , et pour la vie , sans distraction, je vous le jure.

LE COMTE , frappant sur l'épaule du juge. Et vous, don
Brid'oison, votre avis maintenant?

CRI d'oison.

Sur-ur toutcequeje vois, monsieur le comte?... Ma-a foi, pour
moi, je-e ne sais que vous dire : voilà ma-a façon de penser.

TOUS E^' SEMBLE

Bien jugé.

FIGARO

J'étois pau\Te, on me me'prisoit. J'ai montré quelque esprit,
la haine est accourue. Une jolie femme et de la fortune...

BARTHOLO, Cil riant.

Les cœurs vont te revenir en foule.

Est-il possible?

B ART IIOLO.

Je les connois.

FKJARO, saluant les spectateurs.

Ma femme et mon bien mis à part, tous me feront honneur et
plaisir.

(On joue la rilourneile du vaudeville.)

QUATRIÈME COUPLET

Telle est fière et répond d'elle,

Qui n'aime plus son mari ;

Telle autre , presque infidèle,

Jure de n'aimer que lui.

La moins folle, hélas, est celle

Qui se veille en son lien ,

Sans oser jurer de rien. {bis.}

LE COMTE

CINQUIÈME COUPLET.

D'une femme de province,

A qui ses devoirs sont chers,

Le succès est assez mince ;

Vive la femme aux bons airs !

Semblable à l'écu du prince,

Sous le coin d'un seul époux,

Elle sert au bien de tous. (bis.)

DRAME EN CINQ ACTES ET EN PROSE

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre du Marais, le 6 juin 1792. — Remis au théâtre de la rue Feydeau, avec des changements, et joué le 16 floréal an 5 (5 mai 1797) par les anciens acteurs du Théâtre Français.

On gague assez dans les familles , quand on en expulse un méchant.

Dernière phrase de la pibce.

PERSONNAGES

Le comte ALMAVIVA , grand seigneur espagnol, d'une fierté noble et sans orgueil.

La comtesse ALMAVIVA, très malheureuse , et d'une angélique pie'té.

Le chevalier LÉON, leur fils, jeune homme épris de la liberté, comme toutes les âmes ardente* et neuves.

FLORESTINE, pupille et filleule du comte Almaziva, jeune personne d'une grande sensibilité.

M. BÉGEARSS, Irlandais, major d'infanterie espagnole, ancien secrétaire des ambassades du comte, homme très profond, et grand machinateur d'intrigues , fomentant le trouble avec art.

FIGARO , valet - de - chambre , chirurgien et homme de confiance du comte, homme formé par l'expérience du monde et

des événements.

SUSANNE, première camariste delà comtesse, épouse de Figaro , excellente femme , attachée à sa maîtresse, et revenue des illusions du jeune âge.

r>40 PERSONNAGES.

M. FAL, notaire du comte, homme exact et très honnête.

GUILLAUME, valet allemand de M. Be'gearss, homme trop simple pour un tel maître.

La scène est à Paris, dans l'hôtel occupé par la famille du comte, et se passe à la lin de 1790.

SCÈNE

SUS ANNE, seule, tenant desJJeurs obscures^ dont elle fait un bouquet.

Que madame s'éveille et sonne, mon triste ouvrage est achevé. (Elle s assied avec abandon.) A peine il est neuf heures, et je me sens déjà d'une fatigue... Son dernier ordre, en la couchant, m'a gâté ma nuit tout entière... Demain, Susanne, au point du jour, fais apporter beaucoup de fleurs, et garnis-en mes cabinets. — Au portier: Que de la journée il n'entre personne

2^2 LA MKRE r.OUPABLK.

pour moi. — Tu me formeras un bouquet de fleurs noii'es et rouge foncé , un seul œillet blanc au milieu... he voilà. — Pauvre maîtresse! elle pleuroit !... Pour qui ce mélange d'apprêts?... Eh eh! si nous étions en Espagne, ce seroit aujourd'hui la fête de son fils Léon... (avec mystèi'e.) et d'un autre homme qui n'est plus. (Elle regarde lesfleurs.)hes couleurs du sang et du deuil! (Elle soupire.) Ce cœur blessé ne guérira jamais! — Attachons-le d'un crêpe noir , puisque c'est là sa triste fantaisie. (Elle attache le bouquet.)

ACTE 1, SCÈNE II

sus AN NE.

C'est que l'homme dont il s'agit peut entrer d'un moment à l'autre.

FIGARO, l'appuyant.

Honoré Tartufe? — Be'gearss?

su s ANNE.

Et c'est un rendez-vous donné. — Ne t'accoutume donc pas à charger son nom d'cpithètes : cela peut se redire, et nuire à tes projets.

FIGARO

Il s'appelle Honoré.

su s AN NE.

Mais non pas Tartufe.

FIGARO

Morbleu !

Tu as le ton bien soucieux?

FIGARO

Furieux. (Elle se lève.) Est-ce là notre convention? M'aidez - vous franchement, Susanne, à prévenir un grand désordre ? Serrois-tu dupe encore de ce très méchant homme?

SUSANNE

Non : mais je crois qu'il se méfie de moi ; il ne me dit plus rien. J'ai peur en vérité qu'il ne nous croie raccommodés.

FIGARO

Feignons toujours d'être brouilles.

SUSANNE

Mais qu'as-tu donc appris qui le donne une telle humeur?

Recordons - nous d'abord sur les principes. Depuis que nous sommes à Paris, et que M. Alm aviva (il faut bien lui donner son nom, puisqu'il ne souffre plus qu'on l'appelle monseigneur),..

sur sa > ^ E , avec humeur.

C'est beau ! Et madame sort sans livrée ! Nous avons l'air de tout le monde !

FIGARO

Depuis, dis-je, qu'il a perdu, pour une querelle du jeu, son libertin de fils aîné, tu sais comment tout a changé pour nous; comme l'huineur du comte est devenue sombre et terrible.

SUSANKE.

Tu n'es pas mal bourru non plus.

FIGARO

Comme son autre fils paroît lui devenir odieux.

SI'SAKK E.

(Iu' Irop.

ACTE I, SCENE II

FIGARO

Comme madame est malheureuse.

s us AN NE.

C'est un grand crime qu'il commet.

Comme il redouble de tendresse pour sa pupille Florestine; comme il fait sur-tout des efforts pour dénaturer sa fortune,

Sais-tu, mon pauvre Figaro, que tu commences à radoter? Si je sais tout cela, qu'est-il besoin de me le dire ?

FIGARO

Encore faut -il bien s'expliquer pour s'assurer que l'on s'entend. N'est-il pas avéré pour nous que cet astucieux Irlandais, le fléau de cette famille, après avoir chiffré, comme secrétaire, quelques ambassades auprès du comte , s'est emparé de leurs secrets à tous? que ce profond machinateur a su les entraîner de l'indolente Espagne en ce pays, remué de fond en comble, espérant y mieux profiter de la désunion où ils vivent, pour séparer le mari de la femme, épouser la pupille, et envahir les biens d'une maison qui se délabre ?

Enfin, moi, que puis-je à cela?

246 LA IMERE C()LI»ABLE,

FIGARO

Ne jamais le perdre de vue; me metiro au cours de ses démarches...

SL'SA A >' E

Mais je te rends tout ce qu'il dit.

FIGAUO.

Oh! ce qu'il dit... n'est que ce qu'il veut dire. Mais saisir, en parlant, les mots qui lui échappent, le moindre geste, un mouvement, c'est là qu'est le secret de l'ame. Il se trame ici quelque horreur : il faut qu'il s'en croie assuré, car je lui trouve un air... plus faux, plus perfide et plus fat ; cet air des sots de ce pays, triomphant avant le succès ! Ke peux-tu être aussi perfide que lui?

l'amadouer, le bercer d'espoir? quoi qu'il demande, ne pas le refuser?...

SUSAN>'E

C'est beaucoup.

FIGARO

Tout est bien, et tout marche au Ijut, si j'en suis promptement instruit.

Sus ANNE.

Et si j'en instruis ma maîtresse ?

FIGARO

11 n'est pas temps encore. Ils sont tous subjugués par lui; on ne te croiroii pas : lu nous pur-

ACTE 1, SCÈNE II

drois sans les sauver. Suis-le par-tout, comuie son ombre... et moi, je l'épie au-dchors... s u s A N X E.

Mon ami, je t'ai dit qu'il se défie de moi ; et s'il nous surprenoit ensemble... Le voilà qui descend... Ferme!... Ayons l'air de quereller bien? fort. (Elle pose le bouquet sur la table.) FIGARO, élevant la voix.

Moi, je ne le veux pas! Que je t'y prenne une autre fois!...

SUSANXE, élevant la voix.

Certes!... oui, je te crains beaucoup ! FIGARO, feignant de lui donner un soufflet. Ali! tu me crains!... Tiens, insolente.

S i: s A N N E , feignant de l'avoir reçu. Des coups à moi... chez ma maîtresse !

SCÈNE III

BÉGEARSS, FIGARO, SUSANINE.

BÉGEARSS, en uniforme , un crêpe noir au bras.

Eh mais! quel bruit! Depuis une heure j'entends disputer de chez moi...

FIGARO, a pan.

Depuis une heure î

BÉGEARSS

Je sors, je trouve une femine éplorée...

s u s A > ■ >" E , feignant de pleurer. Le malheureux lève la main sur moi !

BÉGEARSS

Ah! l'horreur ! monsieur Figaro! Un galant homme a-t-il jamais frappé' une personne de l'autre sexe?

FIGARO, hrusqueinent.

Eh! morbleu! monsieur, laissez-nous! Je ne suis point un galant homme, et cette femme n'est point une personne de Vautre sexe : elle est ma femme ; une insolente , qui se mêle dans des intrigues, et qui croit pouvoir me braver, parcequ'elle a ici des gens qui la soutiennent! Ah! j'entends la morigéner...

BÉGEARSS

Est-on brutal à cet excès !

FIGARO

Monsieur, si je prends un arbitre de mes procédés envers elle, ce sera moins vous que tout autre ; et vous savez trop bien pourquoi.

BÉGEARSS

Vous me manquez, monsieur; je vais m'en plaindre à votre maître.

FIGARO, raillant.

Vous manquer, moi? c est impo3Cible.(//50;f.)

BÉGEARSS, SUSANNE

BÉGEARSS

Mon enfant, je n'en reviens point. Quel est donc le sujet de son emportement?

SUSAXKE.

Il m'est venu chercher querelle ; il m'a dit cent horreurs de vous. Il me défendoit de vous voir, de jamais oser vous parler. J'ai pris votre parti; Ja dispute s'est e'chauffée ; elle a fini par un soufflet... Voilà le premier de sa vie; mais moi, je veux me séparer. Vous l'avez vu...

BÉGEAÏSS.

Laissons cela. — Quelque léger nuage altéroit ma confiance en toi, mais ce débat l'a dissipé.

SrSA^NE.

Sont-ce là vos consolations?

BÉGEARSS

Va, c'est moi qui t'en vengei'ai. Il est bien temps que je m'acquitte envers toi, ma pauvre Susanne. Pour commencer, apprends un grand secret... Mais sommes-nous bien sûrs que la porte est fermée? (^Susanne y va voir. Il dit a pari :) Ah! si je puis avoir seulement trois minutes lé-

jSo la MERIi COUPABLE.

Clin au double fond que j'ai fait faire à la rointesse , où sont ces importantes lettres... s us A >• NE revient.

Eh l)ien, ce grand secret?

BÉGEAUSS.

Sers ton ami; ton sort devient superbe. — J'epouse Florestine; c'est un point arrêté: son père le veut absolument.

SUSAÎJ>-E.

Qui, son père?

BÉOE ARSS, en riant.

Et d'où sors-tu donc ? Règle certaine, mon enfant, lorsque telle orpheline arrive chez quelqu'un comme pupille, ou bien comme filleule, elle est toujours la fille du mari, (^run ton sérieux.) Bref, je puis lèpouscr... si tu me la rends favorable.

Oh! mais Léon en est très amoureux.

BÉO EARSS.

Leur fils? (froidement.) Je l'en détacherai.

s u s A N N E , éton née.

Ha !... Klle aussi , elle est forte éprise.

BÉOEABSS.

De lui?...

Oui.

ACTE I, SCENE IV. i:,t

BÉGEABSS, froidement.

Je l'en guérirai.

sus AN NE, plus suiyrise.

Ha ha!... Madame, qui le sait, donne les mains à leur union.

bÉgearss, froidement.

Nous la ferons changer d'avis.

S u s A N N E , stupéfa ite.

Aussi?... Mais Figaro, si je vois bien, est le confident du jeune homme.

BÉGEARSS

C'est le moindre de mes soucis. Ne serois-tu pas aise d'en être délivrée?

SUSANJSE.

S'il ne lui arrive aucun mal...

BÉGEARSS

Fi donc ! la seule idée flétrit l'austère probité. Mieux instruits sur leurs intérêts, ce sont euxmêmes qui changeront d'avis.

s u s A N N E , incrédule.

Si vous faites cela, monsieur...

BÉGEARSS, appuyant.

.Te le ferai. — Tu sens que l'amour n'est pour rien dans un pareil arrangement, (l'air caresant.) Je n'ai jamais vraiment aimé que toi.

s u s A N N E , incrédule.

Ah ! si madame avoit voulu...

î.";^ LA MERE COUPABLE.

Je l'aurois consolée sans doute; mais elle a dédaigné mes vœux... Suivant le plan que le comte a formé, la comtesse va au couvent.

SCSA>SE, vivement.

Je ne me prête à rien contre elle.

BÉGEARSS

Que diable î il la sert dans ses goûts. Je t'entends toujours dire : Ah! cest un ange sur la terre. susA^•^'E, en colère.

Eh bien ! faut-il la tourmenter?

BÉGEARSS, liant.

Non; mais du moins la rapprocher de ce ciel , la patrie des anges , dont elle est un moment tombée... Et puisque dans ces nouvelles et merveilleuses lois le divorce s'est établi... s u s A N N E , V ivemen t.

Le comte veut s'en séparer?

BÉGEARSS

S'il peut.

srSAN>E, en colère.

Ah! les scélérats d'hommes ! Quand on les étrangleroit tous!...

J'aime à croire que tu m'en exceptes,

ST s A>'NE.

Ma foi!.,, pas trop.

ACTE I, SCÈNE IV

EÉGEARSS, ria7lt.

J'adore ta franche colère : elle met à jour ton bon cœur. Quant à l'amoureux chevalier, il le destine à voyager... long-temps. — Le Figaro, homme expérimenté , sera scm discret conducteur. (// lui prend la main.) Et voici ce qui nous concerne : Le comte, Florestine et moi habiterons le même hôtel; et la chère Susanne à nous, chargée de toute la confiance, sera notre surintendant, commandera la domesticité, aura la grande main sur tout. Plus de maii, plus de soufflets, plus de brutal contradicteur; dçs jours filés d'or et de soie, et la vie la plus fortunée !...

A vos cajoleries, je vois que vous voulez que je vous serve auprès de Florestine?

EÉGEARSSs, caressant.

A dire vrai, j'ai compté sur tes soins. Tu fus toujours une excellente femme ! J'ai tout le reste dans ma main ; ce point seul est entre les tiennes. {vivement.) Par exemple, aujourd'hui lu peux nous rendre un signalé... [Susanne l examine ; Bégearss se reprend.) Je dis un signalé., par l'importance qu'il y met, [froide-ment.) car, ma foi, c'est bien peu de chosct. Le comte auroit la fantaisie... de donner à sa fille, en signant le contrat, I une parure absolument semblable aux diamants

254 LA MKRE COUPABLE.

fie la comtesse. Il ne voudroit pourtant pas qu'on

le sût.

s u S A X >• E , surprise.

Ha ha !

BÉGEARSS

Ce n'est pas trop mal vu : de beaux diamants terminent bien des choses. Peut-être il va te demander d'apporter l'écritoire de sa femme pour en confronter les dessins avec ceux de son joaillier...

sus ANNE.

Pourquoi comme ceux de madame? C'est une idée assez bizarre.

BÉGEARSS

Il prétend qu'ils soient aussi beaux... Tu sens pour moi combien c'étoit égal. Tiens, vois-tu? le voici qui vient.

ACTE 1, SCÈNE V

s U S A I N S E.

Au moins , monseigneur, vous sentez...

LE COMTE

Eh! laisse là ton monseigneur! IN'ai-je pa^ ordonné en passant dans ce pays-ci?...

sus ANNE.

Je trouve, monseigneur, que cela nous amoindrit.

LE COMTE

C'est que tu t'entends mieux en vanité qu'en vraie fierté. Quand on veut vivre dans un pays, il n'en faut point heurter les préjugés.

su s AN NE.

Eh bien, monsieur, du moins vous me donnez votre parole...

LE couTY.^ fièrement.

Depuis quand suis-je méconnu?

s us ANNE.

Je vais donc vous l'aller chercher, (à part.) Dame ! Figaro m'a dit de ne rien refuser...

SCÈNE VI

LE COMTE, BÉGEARSS

LE COMTE

J'ai tranché sur le point qui paroissoit l'inquiéter.

DÉGEAnSS.

Il en est un, monsieur, qui m'inquiète beaucoup plus. Je vous trouve un air accable.

LE COMTE

Te le dirai-je, ami! la perte de mon fds me sembloit le plus grand malheur : un chagrin plus poignant fait saigner ma bles-sure, et rend ma vie insupportable.

BÉGE.VRSS.

Si vous ne m'aviez pas interdit de vous contrarier là-dessus, je vous dirois que votre second fils...

LE COMTE, vivement.

Mon second fils! je n'en ai point,

BÉOE AP.SS.

Calmez-vous, monsieur; raisonnons. La perte d'un enfant ché-ri peut vous rendre injuste envers l'autre, envers votre épouse, envers vous. Est-ce donc sur des conjectures qu'il faut juger de pareils faits?

LE COMTE

Des conjectures? Ah! j'en suis trop certain. Mon grand chagrin est de manquer de preuves. Tant que mon pauvre fils vécut , j'y mettois fort peu d'importance. Héritier de mon nom, de mes places, de ma fortune... , que me faisoit cet autre

ACTE 1, SCÈNE VI. aSy

individu? Mon froid dédain, un nom de terre, une croix de Malte , une pension , m'auroient vengé de sa mère et de lui. Mais conçois-tu mon désespoir, en perdant un Hls adoré, de voir un

étranger succéder à ce rang, à ces titres, et, pour irriter ma douleur, venir tous les jours me donner le nom odieux de son père?

BÉGEAIISS.

Monsieur, je crains de vous aigrir en cherchant à vous apaiser; mais la vertu de votre épouse...

LE co-MTE^ avec colère.

Ah! ce n'est qu'un crime de plus. Couvrir d'une vie exemplaire un affront tel que celui-là ! Commander vingt ans, par ses mœurs et la piété la plus sévère , l'estime et le respect du monde; et verser sur moi seul, par cette conduite affectée, tous les torts qu'entraîne api^ès soi ma prétendue bizarrerie !... Ma haine pour eux s'en augmente.

BÉGEARSS

Que vouliez-vous donc qu'elle fit ? Même en la supposant coupable, est -il au monde quelque faute qu'un repentir de vingt années ne doive effacer à la fin? Fûtes- vous sans reproche vous-même? Et cette jeune Florestine , que vous nommez votre pupille, et qui vous touche de plus près...

LE COMTE

Qu'elle assure donc ma vengeance ! Je dénaturerai mes biens, et les lui ferai tous passer. Déjà trois millions d'or, arrivés de la Vera-Cruz, vont lui servir de dot; et c'est à loi que je les donne. Aide-moi seulement à jeter sur ce don un voile impénétrable. En acceptant mon porte-feuille , et te présentant comme époux, suppose un héritn^je, un Ic.jjs de quelque parent éloij^io.

D Ê G E A R s s , montraï} t le crêpe de son bras.

Voyez que pour vous obéir je me suis déjà mis en deuil.

LE COMTE

Quand j'aurai l'agrément du roi pour l'échange entamé de toutes mes terres d'Espagne contre des biens dans ce pays, je trouverai moyen de vous en assurer la possession à tous deux. B Ê r, E A n s s , vivemen t.

Et moi, je n'en veux point. Croyez-vous que, sur des soupçons... peut-être encore très peu fondés, j'irai me rendre le complice de la spoliation entière de l'héritier de votre nom , d'un jeune homme plein de mérite? car il faut avouer qu'il en a...

LE c o M T F. , r m ^rt tien té.

Phis fjur mon Hls, voulr/.-vous dire ? Ciiarun le pense comme vous; cela nj'irrilc contre lui...

ACTE I, SCEiNE VI

BÉGEARSS

Si votre pupille m'accepte ; et si sur vos grands biens vous prélevez , pour la doter , ces trois millions d'or du Mexique, je ne supporte point l'idée d'en devenir propriétaire, et ne les recevrai qu'autant que le contrat en contiendra la donation que mon amour sera censé lui faire. LE COMTE le -serre dans ses bras.

Loyal et frs ne ami 1 Quel époux je donne à ma fille!....

SCÈNE VII

SUSANNE, LE COMTE, BÉGEARSS

su SAN NE.

Monsieur, voilà le coffre aux diamants; ne le gardez pas trop long-temps : que je puisse le remettre en place avant qu'il soit jour chez madame.

LE COMTE

Susanne, en t'en allant, défends qu'on entre, à moins que je ne sonne.

sus ANNE, à part.

Avertissons Figaro de ceci. (Elle sort.)

aGo LA MÈKE COLPAP.LE

SCÈNE VIII

LE COMTE, RÉGEARSS.

CÉGEVRSS.

Quel est votre projet sur l'examen de cet écrin ?

LE COMTE tii'e lie sa poche un bracelet enloaré de brillants.

Je ne veux plus te déguiser tous les détails de mon affront; écoute. Uu certain L'on d'Astorga, t|ui fut jadis mon pa^je, et que l'on nommoit Chérubin....

DEOEARSS.

Je l'ai connu: nous servions dans h; régiment ilontje vous dois d'être major. Mais il y a vingt ans qu'il n'est plus.

LE COMTE

C'est ce qui fonde mon soupçon. Il eut l'audace de l'aimer. Je la crus éprise de lui ; je l'éloignai d'Andalousie, par un emploi dans ma légion.— Un an après la naissance du fils... qu'un combat délesté m'enlève (/ met la main à ses jcyj/.Y.), lorsque je m'embarquai vire-rf)i «lu Mexif|ne-, au lieu de rester à Madrid, ou dans un>n palais à Séville, ou d'iiabilir Aguas rrscas, qui

ACTE !, SCÈNE VIIT

est un superbe séjour, quelle retraite, ami , croistu que ma femme choisit? Le vilain château d'Astorga , chef-lieu d'une méchante terre que j'avois achetée des parents de ce page. C'est là qu'elle a voulu passer les trois années de mon absence; qu'elle y a mis au monde... (après neuf ou dix mois, que sais-je ?) ce misérable enfant qui porte les traits d'un perfide. Jadis, lorsqu'on ra'avoit peint pour le bracelet de la comtesse, le peintre, ayant trouvé ce page fort joli, désira d'en faire une étude : c'est un des beaux tableaux de mon cabinet.

BÉGEARSS

Oui... (/ baisse les yeux.) à telles enseignes que votre épouse...

LE COMTE, vivement.

Ne veut jamais le regarder. Eh bien! sur ce portrait, j'ai fait faire celui-ci, dans ce bracelet, pareil en tout au sien, fait par le même joaillier qui monta tous ses diamants. Je vais le substituer à la place du mien. Si elle en garde le silence, vous sentez que ma preuve est faite. Sous quelque forme qu'elle en parle, une explication sévère éclaircit ma honte à l'instant.

BÉGEARSS

Si vous demandez mon avis, monsieur, je blâme un tel projet.

262 LA MERE COLPALILE

Pourquoi?

EÉGEARSS.

L'honneur répugne à de pareils moyens. Si quelque hasard, heureux ou malheureux, vous eût pre'senté certains faits, je vous excuserois de les approfondir. Mais tendre un pièfjc ! des surprises ! Eh ! quel homme un peu délicat voudroit prendre un tel avantage sur son plus mortel ennemi ?

LE COMTE

Il est trop tard pour reculer; le hracelel est fait , le portrait du page est dedans... DÉGEAP.ss prend lécrin.

Monsieur, au nom du véritable honneur... LE cOMTEa enlevé le bracelet (le Vécrin. Ah ! mon cher portrait , je te tiens ! J'aurai du moins la joie d'en orner le bras de ma fille , cent fois plus digne de le porter... (// y snhslilue l'autre.)

BÉGEARSS feint de s'y opposer. Ils tirent chacun l'écrin de leur coté ; Bégearss fait ouvrir adroitement le double fond ., et dit avec colère : Ah ! voilà la boîte brisée !

LE COMTE regarde .

Non; ce n'est qu'un secret que le débat a fait ouvrir. Ce double fond renferme des papiers !

ACTE I, SCÈNE VIII. ?.G

BÉOEAUSS, Aj opposant.

Je me flatte, monsieur, (que vous n'abuserez point...

LE COMTE, impatient.

« Si quelque heureux hasard vous eût présenté ' < certains faits, me disois-tu dans le moment, je K vous excuserois de les approfondir... » Le hasard me les offre, et je vais suivre ton conseil. (// arrache les papiers.)

B É G E A n s s , avec chaleur.

Pour l'espoir de ma vie entière, je ne voudrois pas devenir complice d'un tel attentat. Remettez ces papiers, monsieur, ou souffrez que je me retire. (// s éloigne.)

(Le comte tient des papiers et lit. Bégearss le regarde en dessous, et s'applaudit secrètement.) LE COMTE, avec fureur.

Je n'en veux pas apprendre davantage. Renferme tous les autres; et moi, je garde celui-ci.

BÉGEABSS.

Non , quel qu'il soit , vous avez trop d'honneur pour com-
mettre une...

LE COMTE, fièrement.

Une?... Achevez; tranchez le mot ; je puis l'entendre.

B ÉG E A R s , se courbatit.

Pardon , monsieur, mon bienfaiteur! et n'im-

putez qu'à ma douleur l'indécence de mon reproche.

LE COMTE

Loin de t'en savoir mauvais gré , je t'en estime davantage. (//
se jette sur un fauteuil.) Ah ! perfide Rosine!.,. Car, malgré mes-
légèretés, elle est la seule pour qui j'aie éprouvé... J'ai subjugué
les autres femmes. Ah ! je sens à ma rage combien celte indigne
passion... Je me déteste de l'aimer!

Au nom de Dieu, monsieur, remettez ce fatal papier.

scÈ^E IX.

ACTE I, SCENE IX. aôfi

FIGARO

li dit qu'il a un rendez-vous pour un bracelet qu'il a fait.

(Bégearss s'apercevant qu'il cherche à voir l'écrin

qui est sur la table, fait ce qu'il peut pour lfi
masquer.)

LE COMTE

Ah!... Qu'il revienne un autre jour,

FIGARO, avec malice.

Mais pendant que monsieur a l'écritoire de madame ouvert, il se-
rait peut-être à propos... LE COMTE, en colère. Monsieur l'inqui-
sitionnaire, partez; et s'il vous en chappe un seul mot...

FIGARO

Un seul mot ? J'aurois trop à dire, je ne veux rien faire à demi.
(// examine l'écritoire y le papier que tient le comte, lance un Jier
coup d'œil à Béguarss, et sort.)

SCÈNE X

LE COMTE, BÉGUARSS

LE COMTE

Refermons ce perfide écrin. J'ai la preuve que je cherchois. Je
la tiens ; j'en suis désolé: pour-

quoi l'ai-je trouvée ? Ah Dieu ! Lisez, lisez, monsieur
Béguarss.

BÉGUARSS, repoussant le papier.

Entrer dans de pareils secrets ! Dieu préserve qu'on m'en accuse !

LE COMTE

Quelle est donc la sèche amitié qui repousse mes confidences ? Je vois qu'on n'est compatissant que pour les maux qu'on éprouve soi-même.

BÉGEARSS

Quoi! pour refuser ce papier!... (^vivement.) Serrez-le donc ; voici Susanne. (// refenne vite le secret de lécrin. Le comte met la lettre dans sa veste sur sa poitrine.)

SCÈNE XII

LÉON, LE COMTE, BÉGEARSS

LE COMTE veut 5orfi>', il voit entrer Léon . Voici l'autre !

LÉON, timidement, veut embrasser le comte. Mon père , agréez mon respect. Avez-vous bien passé la nuit ?

LE COMTE, sèchement y le repousse.

Où fûtes-vous , monsieur, hier au soir ?

LÉON

Mon père, on me mena dans une assemblée estimable...

Où vous fîtes une lecture ?

LÉON

On m'invita d'y lire un essai que j'ai fait sur l'abus des vœux monastiques , et le droit de s'en relever.

LE COMTE, amèrement.

Les vœux des chevaliers en sont ?

BÉGEARSS

Qui fut, dit-on, très applaudi ?

LÉON

Monsieur, on a montre quelque indulgence pour mon âge.

LE COMTE

Donc, au lieu de vous préparer à partir pour vos caravanes, à bien mériter de votre ordre, vous vous faites des ennuis? Vous allez composant, écrivant sur le ton du jour?... Bientôt on ne distinguera plus un gentilhomme d'un savant ! LÉON, timidement.

Mon père , on en distinguera mieux un ignorant d'un homme instruit, et l'homme libre de resclave.

LE COMTE

Discours d'enthousiaste. On voit où vous en voulez venir. (// veut sortir.)

LÉON

Mon père !...

LE COMTE, dédaigneux .

Laissez à l'artisan des villes ces locutions triviales. Les gens de notre état ont un langage plus élevé. Qui est-ce qui dit mon père k la cour, monsieur? Appelez-moi monsieur. Vous sentez

SCÈNE I

LE COMTE

Puisque enfin je suis seul , lisons cet étonnant écrit, qu'un hasard presque inconcevable a fait tomber entre mes mains. (// tire de son sein la lettre de lécrin , et lit en pesant sur tous les mois.) « Malheureux insensé' ! notre sort est remph. La ■ surprise nocturne que vous avez osé me faire ^ dans un château où vous fûtes élevé, dont vous -. connoissiez les détours ; la violence qui s'en est • suivie ; enfin votre... crime, le mien... (// s'ar- « réte.) le mien reçoit sa juste punition. Aujoura d'hui, jour de saint Léon, patron de ce lieu et « le vôtre , je viens de mettre au monde un Hls , « mon opprobre et mon désespoir. Grâce à de « tristes précautions, l'honneur est sauf; mais la « vertu n'est plus. — Condamnée désormais à «des larmes intarissables, je sens qu'elles n'ef- " faceront point un crime... dont l'effel 'o^i»

" subsistant. Ne me voyez jamais : c'est l'ordre « irrévocable de la misérable Rosine... qui n'ose « plus signer un autre nom. » (// porte ses mains avec la lettre à son front y et se promène)... Qui n'ose plus signer un autre nom !... Ah! Rosine ! où est le temps?... Mais tu t'es avilie! (// s'agite.) Ce n'est point là l'écrit d'une méchante femme! Un misérable corrupteur... Mais voyons la réj)onse écrite sur la même lettre. (// lit.) « Puisque je ne dois

plus vous voir, la vie m'est « odieuse, et je vais la perdre avec joie dans la ri vive attaque d'un fort où je ne suis point com- « mandé.

« Je vous renvoie tous vos reproches ; le por- « trait que j'ai fait de vous, et la boucle de che- « veux que je vous dérobai. L'a-
mi qui vous rendra " ceci, quand je ne serai plus , est sur. Il a vu tout « mon désespoir. Si la mort d'un infortuné vous <• inspirait un reste de pitié, parmi les noms « qu'on va donner à l'héritier... d'un autre plus « heureux... puis-je espérer que le nom de Léon « vous rappellera quelquefois le souvenir du mal- " heureux... qui expire en vous adorant, et signe « pour la dernière fois. Chérubin Léon d'As-

« TORGA. »

Puis, en caractères sanglants!... « Blessé à « mort, je rouvre cette lettre, et vous écris avec

i-ji LA MÈRE COUPABLE.

'< mon sang ce douloureux , cet éternel adieu.

« Souvenez-vous... »

Le reste est efface par des larmes... (Il s'agite.) Ce n'est point là non plus l'écrit d'un me'chant homme ! Un malheureux égarement... (Il s'assied et reste absorbé.) Je me sens déchiré !

BÉGEARSS, LE COMTE

BÉGE.^FiSS, en entrant , s'arrête., le regarde^ et se mord le doigt avec mystère.

LE COMTE

Ah! mon cher ami, venez donc!... Vous me voyez dans un accablement...

BÉGEARSS

Très effrayant, monsieur. Je n'osois avancer.

LE COMTE

Je viens de lire cet écrit. Non, ce n'étoient point là des ingrats ni des monstres, mais de malheureux insensés , comme ils se le disent euxmêmes...

BÉGEARSS

Je l'ai présumé comme vous.

LE COMTE se lève et se promène.

Les misérables femmes, en se laissant séduire.

ACTE II, SCÈNE II

ne savent guère les maux qu'elles appréhendent!... Elles vont, elles vont... les affronts s'accumulent... et le monde injuste et léger accuse un père qui se tait, qui dévore en secret ses peines!... On le taxe de dureté pour les sentiments qu'il refuse au fruit d'un coupable adultère!... Nos désordres à nous ne leur enlèvent presque rien , ne peuvent du moins leur ravir la certitude d'être mères, ce bien inestimable de la maternité ; tandis que leur moindre caprice, un goût, une étourderie légère , détruit dans l'homme le

bonheur... le bonheur de toute sa vie, la sécurité d'être père. — Ah! ce n'est point légèrement qu'on a donné tant d'importance à la fidélité des femmes. Le bien , le mal de la société , sont attachés à leur conduite; le paradis ou l'enfer des familles dépend à tout jamais de l'opinion qu'elles ont donnée d'elles.

BÉOEARSS.

Calmez-vous ; voici votre fille.

FLORESTINE, LE COMTE, BÉGEARSS

FLORESTINE, lui boûjuet au côté.

On vous disoit, monsieur, si occupe, que je n'ai pas osé vous fatiguer de mon respect.

LE COMTE

Occupe de toi, mon enfant ! tva fille ! Ah ! je me plais à te donner ce nom; car j'ai pris soin de ton enfance. Le mari de ta mère étoit fort derangé : en mourant il ne laissa rien. Elle-même, en quittant la vie, t'a recommandée à mes soins. Je lui enj[^]ageai ma parole; je la tiendrai, ma fille, en te donnant un noble époux. Je te parle avec liberté devant cet ami qui nous aime. Regarde autour de toi ; choisis : ne trouves-tu personne ici digne de posséder ton cœur ?

F L o R E s T I N E , lui baisan t la main. Vous l'avez tout entier, monsieur; et si je me vois consultée , je répondrai que mon bonheur est de ne point changer d'état. — Monsieir votre fils, en

se mariant... (car sans doute il ne restera plus dans l'ordre de Malte aujourd'hui), monsieur votre fils, en se mariant, peut se séparer de son père. Ah ! permettez que ce soit moi qui prenne soin de vos vieux jours: c'est un devoir, monsieur, que je remplirai avec joie.

LE COMTE

Laisse, laisse monsieur réservé pour l'indifférence ; on ne sera point étonné qu'une enfant si reconnaissante me donne un nom plus doux: appelle-moi ton père.

SCÈNE IV

FIGARO; LA COMTESSE, en robe à peigner; LE COMTE, FLORESTINE, BÉGEARSS.

FIGARO, annonçant.

Madame la comtesse.

BÉGEARSS jette un regard furieux sur Figaro.

(à part.) Au diable le faq

uin

LA COMTESSE, au comte.

Figaro m'avoit dit que vous vous trouviez mal : effrayée, j'accours , et je vois...

LE COMTE

Que cet homme officieux vous a fait encore un mensonge.

FIGARO

Monsieur, quand vous êtes passé, vous aviez un air si défait... Heureusement il n'en est rien. (Béffcarss l'examine. ^

L\ COMTESSE

Bonjour, monsieur Re'gearss... Te voilà, Florestine ? je te trouve radieuse... Mais voyez donc comme elle est fraîche et belle ! Si le ciel m'eût donné une fille, je l'aurois voulue comme toi de figure et de caractère. Il faudra bien que tu m'en tiennes lieu. Le veux-tu, Florestine ?

FLOKESTISE , lui baisait la main.

Ah madame !

LA COMTESSE

Qui t'a donc fleurie si matin ?

FLORESTINE, avecjoie.

Madame, on ne m'a point fleurie; c'est moi qui ai fait des bouquets. N'est-ce pas aujourd'hui Saint-Léon?

LA COMTESSE

Charmante enfant, qui n'oublie v'icn. (Elle la baise au front.)

(Le comte fait uu geste terrible. Bégearss l** retient.) LA COMTESSE, rt Figaro.

Puisque nous voilà rassemblés , avertisse/, mon fils que nous prendrons ici le chocolat.

FLORESTINE

Pendant qu'ils vont le préparer, mon parrain, faites-nous donc voir ce beau buste de Washington , que vous avez vu. di(-on, chez vous«.

SCÈNE V

FIGARO, rangeant la table et les tasses pour le déjeuner.

Serpent ou basilic! tu peux me mesurer, me lancer des regards affreux : ce sont les miens qui te tueront... Mais où reçoit-il ses paquets? Il ne vient rien pour lui de la poste à l'hôtel. Est-il monté seul de l'enfer ?... Quelque autre diable correspond... et moi, je ne puis découvrir...

FIGARO, SUSANNE

SUSANNE accourt^ regarde^ et dit très vivement à l'oreille de Figaro :

C'est lui que la pupille épouse. — Il a la promesse du comte. — Il guérira Léon de son amour. — Il détachera Florestine. — Il fera consentir

madame. — Il te chasse de la maison. — Il cloître ma maîtresse eu attendant que l'on divorce, fait déshe'riter le jeune homme , et me rend maîtresse de tout. Voilà les nouvelles du jour. (Elle s'enfuit.)

SCÈNE VII

FIGARO

jVon , s'il vous plaît , monsieur le major ; nous compterons enseiible auparavant. Vous apprendrez de moi qu'il n'y a que les sots qui triomphent. Grâce kV Ariane Suson , je tiens le tîl du labyrinthe, et le Minotaure est cerné... Je t'envelopperai dans tes pièges, et te démasquerai si bien!... Mais quel intérêt assez pressant lui fait faire une telle école, desserre les dents d'un tel homme ? S'en croiroit-il assez sur pour... La sottise et la vanité sont compagnes inséparables. Mon politique babille et se confie ! il a perdu le coup. Fa faute

GUILLAUME, FIGARO

GUILLAUME, avcc une lettre.

Meissieïr Bëgearss ! Chë vois qu'il est pas pour

FIGARO, rangeant le déjeuner.

Tu peux l'attendre , il va rentier, GUILLAUME, reculant.
MeingotK! c'hattendraipas meissieïr en gombagnie té veut! Mon

maître il voudroit point, je chure.

FIGARO

Il te le de'fend ? Eh bien ! donne la lettre ; je vais la lui remettre en rentrant.

GUILLAUME, reculant.

Pas plis à vous té lettres ! O tiable ! il voudra pientôt me jasser.

FIGARO

(n part.) Il faut pomper le sot. — Tu... viens de la poste, je crois?

GUILLAUME

Tiable ! non, ché viens pas.

FIGARO

C'est sans doute quelque missive du gentle-

j6o la ajere coupable.

rnea... du parent irlandois dont il vient d'hériter ? Tu sais cela , toi , bon Guillaume ?

GUILLAUME, riant niaisement.

Lettre d'uri qu il est mort, meissieïr ! non, ché vous prie ! ce-lui-là , ché crois pas , partie ! ce sera pien plitôt d'un autre. Peut-être il viendrait d'un qu'ils sont là... pas contents , dehors.

FIGARO

D'un de nos mécontents , dis-tu ?

GUILLAUME

Oui, mais ch'assure pas.

FIGARO, a -part.

Cela se peut ; il est fourré dans tout, {a Guillaume.) On pourroit voir au timbre, et s'assurer...

GUILLAUME

Ch'assure pas; pourquoi? des lettres il vient chez M. O'Connor; et puis , je sais pas quoi c'est tismpré, moi.

FIGARO, vivement

O'Connor, banquier irlandois?

GUILLAUME

Mon foi !

FIGARO revient a lui froidement.

Ici près , derrière l'holel ?

GUILLAUME

Elu fort cholie maison, partie! tes chens très...

ACTE IT, SCENE VIII

beaucoup gracieux , si j'osse dire. (// se retire h i écart.)

FIGARO, à lui-même.

O fortune ! ô bonheur !

GUILLAUME, revenait t.

Parle pas, fous, de s'té banq\iiier pour personne; entende-fous? ch'aurois pas dû... Tertaijle. (Il frappe du pied.)

Va , je n'ai garde; ne crains rien.

GUILLAUME

Mon maître il dit, meissieïr, vous âfre tout l'esprit, et moi pas... Alors c'est chuste... Mais peut-être ché suis mécontent d'avoir dit à fous...

FIGARO

Et pourquoi?

GUILLAUME

Ché sais pas.— —La valet trahir, voye-fous... l'être un péché qu'il est parpare, vil, et même... puéril.

FIGARO

Il est vrai; mais tu n'as rien dit.

GUILLAUME, clc'solé.

Mon Thié ! mon Thié ! ché sais pas, là... quoi tire... ou non... (// se retire en soupirant.) Ah ! (Il regarde niaisement les livres de la bibliothèque.)

a82 La MtilL LOLi'ABLI

FIGARO, à part.

Quelle découverte! Hasard! je te salue. (// cherche ses tablettes.) Il faut pourtant que je démêle comment un homme si caverneux s'arrange d'un tel imbécile... De même que les brigands redoutent les réverbères... Oui, mais un sot 'est un fallût ; la lumière passe à travers. (// dit eu écrivant sur ses tablettes :) O'Connor, banquier irlandois. C'est là qu'il faut que j'établisse mon noir comité de recherches. Ce moyen-là n'est pas trop constitutionnel; ma! perdio ! l'utilité; et puis, j'ai mes exemples! (// écrit.) Quatre ou cinq louis d'or au valet chargé du détail de la poste , pour ouvrir dans un cabaret chaque lettre de l'écriture d'Honoré Tartufe Bégearss... Monsieur le tartufe honoré, vous cesserez enHn de l'être ! Un dieu m'a mis sur votre piste. (// serre ses tablettes.) Hasard, dieu méconnu ! les anciens t'appeloient destin! nos gens te donnent un au-

LA COMTESSE, LE COMTE, FLO- RESTINE, BÉGEARSS, FIGARO, GUILLAUME

BKGEARSS aperçoit Guillaume , et lui dit avec humeur, en prenant la lettre.

Ne peux-tu pas me les garder chez moi?

GUILLAUME

Che' crois celui-ci, c'est tout comme... (// sort.)

LA COMTESSE, au comte.

Monsieur, ce buste est un très beau morceau: Totre fils l'a-t-il vu?

BÉGEARSS, la lettre ouverte.

Ah! lettre de Madrid, du secrétaire du ministre. Il y a un motj-qui vous regarde. (// lit.) « Dites au comte Almaviva que le courrier qui « part demain lui porte l'agrément du roi pour « l'échange de toutes ses terres. »

(Figaro écoute, et se fait sans parler un signe d'intelligence.)

LA COMTESSE

Figaro, dis donc à mon fils que nous déjeûnons tous ici.

FIGARO

Madame, je vais l'avertir. {Il sort.)

284 i'A MERE COUPABLt

ACTE II, SCÈNE XI

Votre père a besoin d'écrire à la personne qui e'change ses terres.

FLORESTINE, gaiement.

Vous regrettez votre papa ? Nous aussi nous le regrettons. Cependant, comme il sait que c'est aujourd'hui votre fête, il m'a chargée, monsieur, de vous présenter ce bouquet. (Elle lui fait une grande révérence.^

LÉON, -pendant quelle l'ajuste à sa boutonnière.

Il n'en pouvoit prier quelqu'un qui me rendît ses bontés aussi chères... (// 1 embrasse.) FLORESTINE, se débattant.

Voyez, madame, si on peut jamais badiner avec lui, sans qu'il abuse au même instant... LA. COMTESSE, souriant.

Mon enfant, le jour de sa fête, on peut lui passer quelque chose.

FLORESTINE, baissant les jeux.

Pour l'en punir, madame, faites-lui lire le discours qui fut , dit-on , tant applaudi hier à l'assemblée.

LÉON

Si maman juge que j'ai tort, j'irai chercher ma pénitence.

FLORESTINE

Ah! madame, ordonnez-le-lui.

LA COMTESSE

Apportez-nous , mon fils , votre discours : moi , je vais prendre quelque ouviage pour l'écouter avec plus d'attention.

FLORESTINE, gaiement.

Obstiné! c'est bien fait; et je l'entendrai malgré vous.

LÉON, tendrement.

Malgré moi, quand vous l'ordonnez? Ah ! Florestine, j'en défie.

(La comtesse et Léon sortent chacun de leur côté.)

SCÈNE XII

FLORESTINE, KÉGEARSS.

IlÉOEARSS, bas.

Eh bien, mademoiselle, avez -vous deviné l'époux qu'on vous destine?

FLORESTINE, avec joie.

Mon cher monsieur Régearss, vous êtes à tel point notre ami, que je me permettrai de penser tout haut avec vous. Sur qui puis-je]>nrter les yeux? Mon parrain m'a bien dit: l'ogarde autour fie toi ; choisis. Je vois l'excès de sa bonté : ce ne peut être que Léon. Mais moi, sans bien, doisje abuser...

ACTE II, SCÈNE XII

BÉGEARSS, d'uti toi terrible .

Qui? Léon ! son fils ! votre frère !

FLORESTiKE, avec un cri douloureux.

Ah ! monsieur!...

BÉGEARSS

Ne vous a-t-il pas dit : Appelle-moi ton père? Réveillez-vous, ma chère enfant! écarterz un songe trompeur qui pouvoit devenir funeste.

FLORESTI>E.

Ah ! oui ! funeste pour tous deux!

BÉGEARSS

Vous sentez qu'un pareil secret doit rester caché dans votre ame. (// sort en la regardant.)

SCÈNE XIV

LÉO'N, un papier à la main, FLORESTINE.

L É o K , joyeux , à part.

Maman n'est pas rentrée, et monsieur Ee'gearss est sorti : profitons d'un moment heureux. — Florestine, vous êtes ce matin, et toujours, d'une beauté parfaite; mais vous avez un air de joie, un ton aimable de gaieté qui ranime mes espérances.

FLORESTINE, au ilésespoir.

Ah! Léon! [Elle retombe.]

LÉON

Ciel ! vos yeux noyés de larmes et votre visage défait m'annoncent quelque grand malheur!

FLORESTINE

Des malheurs ? Ah ! Léon ! il n'y en a plus que pour moi.

LÉ ox.

Floresta, ne m'aimez-vous plus? Lorsque mes sentiments pour vous...

FLORESTINE, (Tun tou absolu.

Vos sentiments ? ne m'en parlez jamais.

LÉON

Quoi ! l'amour le plus pur!...

ACTE H, SCÈNE XIV

FLOP.ESTIKE, OU désespoii'.

Finissez ces cruels discours, ou je vais vous fuir à l'instant.

LÉON

Grand Dieu! qu'est-il donc arrivé? Monsieur Eégearss vous a parlé , mademoiselle ; je veux savoir ce que vous a dit ce Bcgearss.

SCÈÎSE XV.

LA COMTESSE, FLORESTINE, LÉON

LÉO N continue :

Maman, venez à mon secours. Vous me voyez au désespoir; Florestine ne m'aime plus. FLORESTi>E, fleurant.

Moi, madame, ne plus l'aimer! Mon parrain, vous et lui, c'est le cri de ma vie entière.

LA COMTESSE

Mon enfant, je n'en l'outepas ; ton cœur excellent m'en répond. Mais de qu.,i donc s'afiL<rje-t-il?

LÉON

Maman, vous approuvez l'ardent amour que j'ai pour elle?

FLORESTINE, Se jetan t dans les bi'as de la
comtesse.

Ordonnez-lui donc de se taire! {en pleurant. ^^ Il me fait mourir de douleur !

L\ COMTESSE

Mon enfant, je ne t'entends point. Ma surprise égale la sienne... Elle frissonne entre mes bras! Qu'a-t-il dune fait qui puisse te de'plaire? F I. o R E S T I >■ E , s(? 7-e» versan t sur elle.

Madame, il ne me déplaît point. Je l'aime et le respecte à l'égal de mon frère ; mais qu'il n'exige rien de plus.

LÉON

Vous l'entendez, maman. Cruelle fille ! expliquez-vous.

FLORESTIXE.

Laissez-moi ! laissez-moi ! ou vous me causerez la mort.

SCÈNE XVI

LA COMTESSE, FLORESTINE, LÉON; FIGARO, arrivant avec l'équipage du thé; SU SAIS NE, de Vautre côté^ avec un métier de tapisserie.

L\ COMTESSE

Remporte tout, Susanne : il n'est pas plus question de déjeuner que de lecture. Vous, Figaro , senez du thé à votre maître : il écrit dans son cabinet. Et toi , ma Florestine , viens dans le mien rassurer ton amie. Mes chers enfants, je

SUSANNE, FIGARO, LÉON

s c s A >' X E , à Figaro.

Je ne sais pas de quoi il est question; mais je parierois bien que c'est là du Be'gearss tout pur. Je veux absolument prémunir ma maîtresse.

FIGARO

Attends que je sois plus instruit : nous nous concerterons ce soir. Oh! j'ai fait une découverte!...

SUSANNE

Et tu me la diras. {Elle sort.)

LÉ

Hélas! j'ai aimé moi-même. Jamais je n'avais vu Floresta de si belle humeur, et je savais qu'elle avait eu un entretien avec mon père. Je la laisse un instant avec monsieur Be'gearss ; je la trouve seule, en rentrant, les yeux remplis de larmes, et m'ordonnant de la fuir pour toujours. Que peut-il donc lui avoir dit ?

FIGARO.

Si je ne craignais pas votre vivacité, je vous instruirais sur des points qu'il vous importe de savoir. Mais lorsque nous avons besoin d'une grande prudence, il ne faut qu'un mot de vous trop vif pour me faire perdre le fruit de dix années d'observations.

LÉON

Ah! s'il ne faut qu'être prudent... Que crois-tu donc qu'il lui ait dit ?

FIGARO

Qu'elle doit accepter Honore Be'gearss pour époux; que c'est une affaire arrangée entre monsieur votre père et lui.

LÉON

Entre mon père et lui ? le nôtre aura ma vie.

FIGARO

Avec ces farons-là, monsieur, le nôtre peut l'être.

ACTE II, SCÈNE XVIII. nj

pas votre vie; mais il aura votre maîtresse, et votre fortune avec elle.

LÉOX,

Eh bien! ami, pardon : apprends-moi ce que je dois faire?

FIGARO

Deviner l'énigme du sphinx, ou bien en être dévoré. En d'autres termes, il faut vous modérer, le laisser dire, et dissimuler avec lui. LÉON, avec fureur.

Me modérer!... Oui, je me modérerai. Mais j'ai la rage dans le cœur!... M'enlever Florestinel... Ah! le voici qui vient : je vais m'expliquer... froidement.

FIGARO

Tout est perdu si vous vous échappez.

BÉGEARSS, FIGARO, LÉON

LÉON, se contenant mal.

Monsieur, monsieur, un mot. Il importe à votre repos que vous répondiez sans détour. — Florestine est au désespoir; qu'avez-vous dit à Florestine?

BÉGEARSS, cVun tou cjlacé.

F.t qui vous dit que je lui ai parlé? Ne peut-

Î94 î^ MERE COUPABLE.

plie avoir des chagrins sans que j'y sois ponr

quelque chose?

LÉON, vivement.

Point d'e'vasions , monsieur. Elle etoit d'une humeur charmante : en sortant d'avec vous on la voit fondre en larmes. De quelque part qu'elle en reçoive , mon cœur partage ses chagrins. Vous m'en direz la cause, ou bien vous m'en ferez raison.

BÉOEARSS.

Avec un ton moins absolu on peut tout obtenir de moi ; je ne sais point céder à des menaces. LKOy., furieux.

Eh bien ! perfide, defends-toi. J'aurai ta vie , ou tu auras la mienne ! (Jlniet la main h son e'pe'e.^ FIGARO les arrête.

Monsieur Bégearss ! au fds de votre ami ! dans sa maison ! où vous logez !

p.ÉOEAP.ss, se contenant.

Je sais trop ce que je me dois... Je vais m'expliquer avec lui : maisje n'y veux point de témoin ; sortez, et laissez-nous ensemble.

LÉON

Va, mon cher Figaro : tu vois qu'il ne peut m'échappe;'; ne lui laissons aucune excuse. FIGARO, h part.

Moi, je cours avertir son père, (fl sort.)

SCÈNE XX

LÉON, BÉGEARSS

LÉOK, lui barrant la porte.

Il vous convient peut-être mieux de vous battre que de parler. Vous êtes le maître du choix; mais je n'admettrai rien d'étranger à ces deux moyens.

BÉGEARSS, froidement.

Léon, un homme d'honneur n'égorge pas le fils de son ami. Devois-je m'expliquer devant un malheureux valet, insolent d'être parvenu à presque gouverner son maître?

LÉON, s'asseyant.

Au fait, monsieur, je vous attends...

BÉGEARSS

Oh ! que vous allez regretter une fureur déraisonnable!

LÉON

C'est ce que nous verrons bientôt.

BÉGEARSS, affectant une dignité froide.

Léon ! vous aimez Florestine ; il y a long-temps que je le vois... Tant que votre frère a vécu, je n'ai pas cru devoir servir un amour

malheureux qui ne vous conduisoit à rien Mais depuis qu'un

funeste îuel , disposant de sa vie , vous a mis en sa place, j'ai eu l'orgueil de croire mon influence capable de disposer monsieur votre père à vous unir à celle que vous aimez. Je l'attaquois de toutes les manières : une résistance invincible a repoussé tous mes efforts. Désolé de le voir rejeter un projet qui me paroissoit fait pour le bonheur de tous... Pardon, mon jeune ami, je vais vous affliger; mais il le faut en ce moment, pour vous sauver d'un malheur éternel. Rappelez bien votre raison, vous allez en avoir besoin. — J'ai forcé votre père à rompre le silence , à me confier son secret. O mon ami! m'a dit enfin le comte, je connois l'amour de mon fils; mais puis-je lui donner Florestine pour femme ? Celle que l'on croit ma pupille... elle est ma fille; elle est sa sœur.

LÉON, reculant vivement.

Florestine'.... ma soeur!...

BÉGE.\RSS.

Voilà le mot qu'un sévère devoir... Ah! je vous le dois à tous deux : mon silence pouvoit vous perdre. Eh bien, Léon, voulez-vous vous battre avec moi ?

LÉON

Mon généreux ami! je ne suis qu'un ingrat, un monstre! Oubliez ma rage insensée...

LE COMTE, FIGARO, LÉON, BÉGEARSS

FIGARO, accourant.

Les voilà ! les voilà !

LE COMTE

Dans les bras l'un de l'autre ! Eh ! vous perdez l'esprit.

FIGARO, stupéfait.

Ma foi! monsieur... on le perdrait à moins.

LE COMTE, h Figaro.

M'expliquerez-vous cette énigme ?

LÉON, tremblant.

Ah! c'est à moi, mon père, à l'expliquer. Pardon ! Je dois mourir de honte ! Sur un sujet assez frivole, je m'étois... beaucoup oublié. Son caractère généreux non seulement me rend à la raison, mais il a la bonté d'excuser ma folie en me

2q8 la Mère coupable.

la pardonnant. Je lui en rendois grâce lorsque vous nous avez surpris.

Ce n'est pas la centième fois que vous lui devez de la reconnaissance. Au fait, nous lui en devons tous.

(Figaro, sans parler, se donne un coup de poing au front; Bëgearss l'examine et sourit.)

LE COMTE, rt So?iyi7s.

Retirez-vous, monsieur. Voire avec seul enchaîne ma colère.

bégauss.

Ah ! monsieur, tout est oublié.

LE COMTE, « Léon.

Allez vous repentir d'avoir manqué à mon ami, au vôtre , à l'homme le plus vertueux... LÉOY , s en allant.

Je suis au désespoir!

FIGARO, à part, avec colère.

C'est une légion de diables enroulés dans un 5^;ul pourpoint.

SCÈNE XXII

LE COMTE, BÉGEARSS, FIGARO

LE COMTE, rt Bégearss y a part.

Mon ami , finissons ce que nous avons commencé, (à Figaro.yV ons^ monsieur l'e'tourdi, avec vos belles conjectures, donnez-moi les trois millions d'or que vous m'avez vous-même apportés de Cadix en soixante effets au porteur. Je vous avois chargé de les numéroter.

FIGARO

Je l'ai fait.

Remettez-m'en le porte-feuille.

FIGARO

De quoi? de ces trois millions d'or?

LE COMTE

Sans doute. Eh bien! qui vous arrête.

FIGARO, humblement.

Moi, monsieur?... Je ne les ai plus?

BÉGEARSS

Comment! vous ne les avez plus ?

FIGARO, fièrement.

Non , monsieur.

BÉGEARSS, vivement.

Qu'en avez-vous fait ?

Joo LA MÈRE COUPABLE.

FIGARO

Lorsque mon maître m'interroge, je lui dois compte de mes actions ; mais à vous, je ne vous dois rien.

LE G O M T E , en colère.

Insolent ! cju'en avez-vous fait?

FIGARO, fro idem eut.

Je les ai portés en dépôt chez monsieur Fal, votre notaire.

liÉGEARSS.

Mais de l'avis de qui ?

FIGARO ^fièrement. Du mien; et j'avoue que j'en suis toujours.

BÉGE ARSS.

Je vais gager qu'il n'en est rien.

FIGARO

Comme j'ai sa reconnoissance , vous courez risque de perdre la gageure.

BÉGEARSS

Ou s'il les a reçus, c'est pour agioter. Ces gens-là partagent ensemble.

FIGARO

Vous pourriez un peu mieux parler d'un homme qui v(jus a obligé.

BÉGEARSS

le ne lui dois rien.

ACTE II, SCÈNE XXII. 3or

FIGARO

Je le crois : quand on a hérité de quarante mille doublons de huit. . .

LE COMTE, se fâchant.

Avez-vous donc quelque remarque à nous faire aussi là-dessus?

FIGARO

Qui? moi, monsieur? J'en doute d'autant moins que j'ai beaucoup connu le parent dont monsieur hérite. Un jeune homme assez libertin, joueur, prodigue et querelleur; sans frein, sans mœurs, sans caractère, et n'ayant rien à lui, pas même les vices qui l'ont tué; qu'un combat des plus malheureux...

(Le comte frappe du pied.) E É G E A R s s, en colère.

Enfin, nous direz-vous pourquoi vous avez déposé cet or?

FIGARO

Ma foi, monsieur, c'est pour n'en être plus chargé. Ne pouvoit-on pas le vendre? Que sait-on? il s'introduit souvent de grands fripons dans les maisons...

BÉGEARSS, en colère.

Pourtant monsieur veut qu'on le rende.

FIGARO

Monsieur peut l'envoyer chercher.

302 LA MÈRE COUPABLE.

BÉGEARSS

Mais ce notaire s'en dessaisira-t-il, s'il ne voit son rèce'pissé?

FIGARO

Je vais le remettre à monsieur ; et quand j'aurai fait mon devoir, s'il en arrive quelque mal , il ne pourra s'en prendre à moi.

LE COMTE

Je l'attends dans mon cabinet.

FIGARO, au comte.

Je vous préviens que monsieur Fal ne les rendra que sur votre reçu ; je le lui ai recommandé. (Il sort.)

SCÈNE XXIII

LE COMTE, BÉGEARSS

BÉGEARSS, en colère.

Comblez cette canaille, et voyez ce qu'elle devient ! En vérité , monsieur, mon amitié me force à vous le dire , vous devenez trop conHant ; il a deviné nos secrets. De valet, barbier, chirurgien, vous l'avez établi trésorier, secrétaire, une espèce de factotum. Il est notoire que ce monsieur fait bien ses affaires avec vou-

ACTE II, SCÈNE XXIII. 30

LE COMTE

Sur la fidélité , je n'ai rien à lui reprocher ; mais il est vrai qu'il est d'une arrogance...

BÉGE ARSS.

Vous avez un moyen de vous en délivrer en le récompensant.

LE COMTE

Je le voudrois souvent.

BÉOEARSS, confidentiellement.

En envoyant le chevalier à Malte, sans doute vous voulez qu'un homme affidé le surveille? Celui-ci, trop flatté d'un aussi honorable emploi , ne peut manquer de l'accepter: vous en voilà défait pour bien du temps.

LE COMTE

Vous avez raison, mon ami. Aussi bien m'at-on dit qu'il vit très mal avec sa femme. (// îort.)

SCÈNE XXIV

BÉGEARSS

Encore un pas de fait !... Ah ! noble espion, la fleur des drôles, qui faites ici le bon valet, et voulez nous souffler la dot , en nous

donnant des

304 LA MÈRE COUPABLE,

noms de comédie; grâce aux soins d'Honoré Tartufe, vous irez partager le malaise des caravanes , et finirez vos inspections sur nous.

FIN du SECOND ACTE.

LA COMTESSE, SUSANNE

LA COMTESSE

Je n'ai pu rien tirer de cette enfant.— Ce sont des pleurs, des étouffements !... Elle se croit des torts envers moi, m'a demandé cent fois pardon ; elle veut aller au couvent. Si je rapproche tout ceci de sa conduite envers mon fils , je présume qu'elle se reproche d'avoir écouté son amour, entretenu ses espérances, ne se croyant pas un parti assez considérable pour lui. — Charmante délicatesse ! excès d'une aimable vertu ! Monsieur Bégearss apparemment lui en a touché quelques mots qui l'auront amenée à s'affliger sur elle : car c'est un homme si scrupuleux et si délicat sur l'honneur, qu'il s'exagère quelquefois , et se fait des fautes où les autres ne voient rien.

306 LA MÈRE COUPABLE.

SL SANS E

J'ignore d'où provient le mal ; mais il se passe ici des choses bien étranges. Quelque démon y souffle un feu secret. Notre maître est sombre a périr ; il nous éloigne tous de lui. Vous êtes sans cesse à pleurer; mademoiselle est suffoquée, monsieur votre fils désolé... Monsieur Bégearss, lui seul , imperturbable comme un dieu , semble n'être affecté de rien , voit tous vos chagrins dun oeil sec...

LA COMTESSE

Mon enfant, son cœur les partage. Hélas! sans ce consolateur, qui verse un baume sur nos plaies, dont la sagesse nous soutient, adoucit toutes les aigreurs, calme mon irascible époux, nous serions bien plus malheureux, sus A^K>E.

Je souhaite, madame, que vous ne vous abu-* siez pas.

LA COMTESSE

Je t'ai vue autrefois lui rendre plus de justice. [SusaiDw baisse les yeux.) Au reste, il peut seul me tirer du trouble où cette enfant m'a mise. Faisle prier de descendre chez moi.

SUSA>S E

Le voici qui vient à propos. Vous vous ferez roiffer plu-; t.r.d. (Flie sort.)

SCÈNE II

LA COMTESSE, BÉGEARSS

L\ COMTESSE, douloureusement.

Ah ! mon pauvre major ! que se passe-t-il donc ici ? Touchons-nous enfin à la crise" que j'ai si long-temps redouté, que j'ai vue de loin se former? L'éloignement du comte pour mon malheureux fils semble augmenter de jour en jour. Quelque lumière fatale aura pénétré jusqu'à lui.

BÉGEARSS

Madame , je ne le crois pas.

Depuis que le ciel m'a punie par la mort de mon fils aîné, je vois le comte absolument changé: au lieu de travailler avec l'ambassadeur à Rome pour rompre les vœux de Léon , je le vois s'obstiner à l'envoyer à Malte. — Je sais de plus , monsieur Bégearss , qu'il dénature sa fortune, et veut abandonner l'Espagne pour s'établir dans ce pays. — L'autre jour à dîner, devant trente personnes, il raisonna sur le divorce d'une façon à me faire frémir.

BÉGEARSS

J'y étois; je m'en souviens trop.

.io8 LA MERE COUPABLE.

LA COMTESSE, en larmes.

Pardon! mon digne ami; je ne puis pleurer qu'avec vous !

Déposez vos douleurs dans le sein d'un homme sensible.

LA COMTESSE

Enfin, est-ce lui, est-ce vous qui avez déchiré le cœur de Florestine ? Je la désirois à mon fils. — Née sans biens, il est vrai, mais noble , belle et vertueuse, élevée au milieu de nous; mon fils, devenu héritier, n'en a-t-il pas assez pour deux?

BÉGEARSS

Que trop, peut-être; et c'est d'où vient le mal.

LA COMTESSE

Mais , comme si le ciel n'eût attendu aussi long-temps que pour me mieux punir d'une imprudence tant pleurée, tout semble s'unir à-lafois pour renverser mes espérances. Mon époux déteste mon fils... Florestine renonce à lui. Aigrie par je ne sais quel motif, elle veut le fuir pour toujours. Il en mourra , le malheureux ! voilà ce qui est bien certain. [Elle joint les mains.) Ciel vengeur, après vingt années de larmes et de repentir, me réservez- vous à l'horreur de voir ma faute découverte ? Ah ! que je sois seule misé-

ACTE III, ' SCENE II

nable ! mon Dieu ! je ne m'en plaindrai pas ; mais que mon fils ne porte point la peine d'un crime qu'il n'a pas commis! Connoissez-vous, monsieur Bégearss , quelque remède à tant de maux?

BÉGEARSS.

Oui, femme respectable; et je venois exprès dissiper vos terreurs. Quand on craint une chose , tous nos regards se portent vers cet objet trop alarmant: quoi qu'on dise ou qu'on fasse, la frayeur empoisonne tout. Enfin je tiens la clef de ces énigmes. Vous pouvez encore être heureuse.

LA COMTESSE

L'est-on avec une ame déchirée de remords ?

BÉGEARSS

Votre époux ne fuit point Léon; il ne soupçonne rien sur le secret de sa naissance. LA COMTESSE^ vivement.

Monsieur Bégearss !

BÉGEARSS

Et tous ces mouvements que vous prenez pour de la haine ne sont que l'effet d'un scrupule. Oh ! que je vais vous soulager !

LA COMTESSE.) ardemment.

Mon cher mon.sieur Bégearss !

BÉGEARSS

Mais enterrez dans ce cœur allégé le grand

iiio LA MÈUE cor PARLE.

mot que je vais vous dire. Votre secret à vous.

c'est la naissance de Léon ; le sien est celle de

Florestine ; (plus bas.) il est son tuteur... et son

père.

L\ COMTESSE, jolguan t les 7nain s.

Dieu tout-puissant, qui me prends en pitic !

Jugez de sa frayeur en voyant ses enfants amoureux l'un de l'autre ! Ne pouvant dire son secret, ni supporter qu'un tel attachement devînt le fruit de son silence, il est resté sombre, bizarre; et s'il veut éloigner son fils, c'est pour éteindre, s'il se peut, par cette absence et par ces vœux, un malheureux amour qu'il croit ne pouvoir tolérer,

LA COMTESSE, priant avec ardeur.

Source éternelle de bienfaits ! ô mon Dieu ! tu permets qu'en partie je répare la faute involontaire qu'un insensé me fit commettre ; que j'aift de mon côté quelque chose à remettre à cet époux que j'offensai. O comte Almaviva ! mon cœur flétri, fermé par vingt années de peines, va se rouvrir enfin pour loi ! Florestine est ta fille; elle me devient chère comme si mon sein l'eût portée ; faisons , sans nous parler, l'échange de notre indulgence !o monsieur liégearss ! achevez.

ACTE m, SCÈNE II 3n

BÉGEARSS

Mon amie, je n'arrête point ces premiers élans d'un bon cœur : les émotions de la joie ne sont point dangereuses comme celles de la tristesse ; mais au nom de votre repos , écoutezmoi jusqu'à la tin.

LA COMTESSE

Parlez, mon généreux ami, vous.à qui je dois fout, parlez.

BÉGEARSS

Votre époux, cherchant un moyen de garantir Na Florestine de cet amour qu'il croit incestueux, m'a proposé de l'épouser; mais, indépendamment du sentiment profond et malheureux que mon respect pour vos douleurs...

LA COMTESSE, doulouvement.

Ah! mon ami ! par compassion pour moi!...

BÉGEARSS

ÎN'en parlons plus. Quelques mots d'établissement, tournés d'une forme équivoque, ont fait penser à Florestine qu'il étoit question de Léon. Son jeune cœurs'enépanouissoit, quand un valet vous annonça. Sans m'expliquer depuis sur les vues de son père, un mot de moi, la ramenant aux sévères idées de la fraternité , a produit cet orage et la religieuse horreur dont votre fils ni vous ne pénétriez le motif.

Ji5 LA MERE COUPABLE

LA COMTESSE

fl en étoit bien loin, le pauvre enfant!

BÉGEARSS

Maintenant qu'il vous est connu, devons-nous -uivre ce projet d'une union qui re'pare tout?,... LA COMTESSE, Vivement.

Il faut s'y tenir, mon ami : mon cœur et mon esprit sont d'accord sur ce point, et c'est à moi de la déterminer. Par là nos secrets sont couverts; nul étranger ne les pénétrera. Après vingt années de souffrances nous passerons des jours heureux ; et c'est à vous , mon digne ami, que ma famille les devra.

BÉGEARSS, élevant la voix.

Pour que rien ne les trouble plus, il faut encore un sacrifice, et mon amie est digne de le faire.

LA COMTESSE

Hélas ! je veux les faire tous.

EÉOEARSS, iair imposant.

Ces lettres, ces papiers d'un infortuné qui n'est plus, il faudra les réduire en cendres. LA COMTESSE, avec don lei r.

Ah Dieu!

BÉGEARSS

Quand cet ami mourant me chargea de vous les remettre, >4on dernier ordre fut qu'il falloit

ACTE III, SCÈNE H. 3i

sauver votre honneur, en ne laissant aucune trace de ce qui pourroit l'altérer.

LA COMTESSE

Dieu ! Dieu !

BÉGEARSS

Vingt ans se sont passés sans que j'aie pu obtenir que ce triste aliment de votre éternelle douleur s'éloignât de vos yeux. Mais, indépendamment du mal que tout cela vous fait, voyez quel danger vous courez.

LA COMTESSE

Eh ! que peut-on avoir à craindre?

BÉGEARSS, regardant si on peut l'entendre, {parlant bas.} Je ne soupçonne point Susanne i mais une femme-de-chambre, instruite que vous conservez ces papiers, ne pourroit-elle pas un jour s'en faire un moyeu de fortune? Un seul remis à votre époux, que peut-être il paieroit bien cher , vous plongeroit dans des malheurs. .-

Non; Susanne a le cœur trop bon...

BÉGEARSS, d'un ton plus élevé , très ferme.

Ma respectable amie! vous avez payé votre dette à la tendresse, à la douleur, à vos devoir» de tous les genres; et si vous êtes satisfaite de la conduite d'un ami, j'en veux avoir la récompense. 11 faut bi'ûler tous ces papiers, éteindre f 27

3i4 LA MÈRE COUPABLE,

tous ces souvenirs d'une faute autant expiée. Mais, pour ne jamais revenir sur un sujet si douloureux, j'exige que le sacrifice en soit fait dans ce même instant.

LA COMTESSE, tremblante.

Je crois entendre Dieu qui parle. Il m'ordonne de l'oublier, de déchirer le crêpe obscur dont sa mort a couvert ma vie. Oui, mon Dieu, je vais obéir à cet ami que vous m'avez donné. (Elle sonne.) Ce qu'il exige en votre nom, mon repentir le conseilloit ; mais ma foiblesse a combattu.

ACTE III, SCÈNE IV. 3i

Il semble à l'hôpital des fous. Madame pleure ; mademoiselle étouffe ; le chevalier Le'on parle de se noyer ; monsieur est enfermé, et ne veut voir personne. Pourquoi ce coffre aux diamants inspire-t-il en ce moment tant d'intérêt à tout le monde ?

BÉGEARSS, mettant son doigt sur sa bouche en signe de mystère.

Chut ! Ne montre ici nulle curiosité. Tu le sauras dans peu... Tout va bien ; tout est bien... Cette journée vaut... Chut!...

LA COMTESSE, BÉGEARSS, SUSANINE

LA COMTESSE, tenant le coffre aux diamants. Susanne, apporte-nous du feu dans le brazier du boudoir.

SUSANINE.

Si c'est pour brûler des papiers, la lampe de nuit allumée est encore là dans l'athénienne. (£//e l'avance.)

LA COMTESSE

Veille à la porte, et que personne n'entre.

SUSANNE, en sortant, à part.

Courons avant avertir Figaro.

^lè LA MERE COUPABLE.

SCÈNE VI. LA COMTESSE, BÉGEARSS

BÉOE ARSS.

Combien j'ai souhaité pour vous le moment auquel nous touchons !

LA COMTESSE, écouffée.

O mon ami! quel jour nous choisissons pour consommer ce sacrifice ! celui de la naissance de mon malheureux fils! A cette époque, tous les ans, leur consacrant cette journée, je demandois pardon au ciel, et je m'ahreuvois de mes larmes en relisant ces tristes lettres. Je me rendois au moins le témoignante qu'il y eut entre nous plus d'erreur que de crime. Ah! faut-il donc brider tout ce qui me reste de lui ?

BÉOE ARSS.

Quoi ! madame, déliez-vous ce fils qui vous le représente? ne lui devez-vous pas un sacrifice qui le préserve de mille affreux dangers ? Vous vous le devez à vous-même; et la sécurité de votre vie entière est attachée peut-être à cet acte misonable. (// ouvre le secret de l'écrou et en tire les lettres.)

ACTE m, SCÈNE VI. Si

LA COMTESSE, surpasse.

Monsieur Bégarss, vous l'ouvrez mieux que moi!... Que je les lise encore!

BÉGEARSS, sévèrement.

Non, je ne le permettrai pas.

LA COMTESSE

Seulement la dernière, où, traçant ses tristes adieux du sang qu'il répandit pour moi, il m'a donné la leçon du courage dont j'ai tant besoin aujourd'hui.

BÉGEARSS, s'y opposant.

Si vous lisez un mot, nous ne brûlerons rien. Offrez au ciel un sacrifice entier, courageux, volontaire, exempt des faiblesses humaines; ou si vous n'osez l'accomplir, c'est à moi d'être fort pour vous. Les voilà toutes dans le feu. (Il y jette le paquet.)

LA COMTESSE, vivement.

Monsieur Bégarss! cruel ami! c'est ma vie

que vous consommez ! Qu'il m'en reste au moins
un lambeau. (Elle veut se précipiter sur les lettres
enflammées ; Bégearss la retient à bras le corps.)

BÉGEARSS

J'en jetterai la cendre au vent.

ii8 LA MÈRE COUPABLE

SUSANNE, LE COMTE, FIGARO, LA COMTESSE, BÉGEARSS

se s A :« NE accourt.

C'est monsieur; il me suit, mais amené par Figaro.

LE COMTE, les surprenant en cette posture. Qu'est-ce donc
que je vois, madame? D'où vient ce désordre? Quel est ce feu, ce
coffre, ces papiers? Pourquoi ce débat et ces pleurs? (Bégearss et
la comtesse restent confondus.)

LE COMTE

Vous ne répondez point?

BÉGEARSS se remet , et dit d'un ton pénible :

J'espère, monsieur, que vous n'exigez pas qu'on s'explique de-
vant vos gens. J'ignore que! dessein vous fait surprendre ainsi

madame. Quant à moi, je suis résolu de soutenir mon caractère en rendant un hommage pur à la vérité, quelle qu'elle soit.

LE coyITE.,a Figaro et a Susanne.

Sortez tous deux.

FIGARO

Mais, monsieur, rendez-moi du moins la jus-

ACTE III, SCÈNE VII. Sig

tice de déclarer que je vous ai remis le récépissé du notaire sur le grand objet de tantôt.

LE COMTE

Je le fais volontiers, puisque c'est réparer un tort, (rt Bégearss.
) Soyez certain , monsieur, que voilà le récépissé. (/ / le remet dans sa poche. Figaro et Susanne sortent chacun de leur côté.^
FIGARO, bas h Susanne en s'enallant.

S'il échappe à l'explication!...

SUSANNE, bas.

Il est bien subtil !

FIGARO, bas.

Je l'ai tué!

LA COMTESSE, LE COMTE, BÉGEARSS

LE COMTE, d'un ton sérieux.

Madame, nous sommes seuls.

BÉGEARSS, encore ému. C'est moi qui parlerai. Je subirai cet interrogatoire. M'avez-vous vu, monsieur, trahir la vérité dans quelque occasion que ce fût?

LE COMTE , sèc/jement.

Monsieur... je ne dis pas cela.

BÉGEARSS, tout-à-fait rem is.

Quoique je sois loin d'approuver cette inquisition peu décente, l'honneur m'oblige à répéter ce

3io LA MÈRE COUPABLE,

quejedisais à madame en répondant à sa consultation :

«Tout dépositaire de secret ne doit jamais «conserver de papiers, s'ils peuvent compro- « mettre un ami qui n'est plus, et qui les mit sou* « notre garde. Quelque chagrin qu'on ait à s'en •(défaire, et quelque intérêt même qu'on eût à « les garder, le saint respect des morts doit avoir « le pas devant tout. » (// montre le comte.) Vn accident inopiné ne peut-il pas en rendre un adversaire possesseur?

' Le comte le tire par la manche pour qu'il ne pousse pas l'explication plus loin.)

BÉGEARSS

Auriez-vous dit, monsieur, autre chose en ma position? Qui cherche des conseils timides, ou le soutien d'une foiblesse honteuse, ne doit point s'adresser à moi : vous en avez des preuves l'un et l'autre, et vous sur-tout, monsieur le comte. (^Le comte lui fait un signe.) Voilà, sur la demande que m'a faite madame, et sans chercher à pénétrer ce que contenoient ces papiers , ce qui m'a fait lui donner un conseil pour la sévère exécution duquel je l'ai vue manquer de courage; je n'ai pas hésité d'y substituer le mien, en combattant ses délais imprudents. Voilà quels étoient nos débats; mais, quelque chose qu'on en pense.

ACTE m, SCENE VUl. 32i

je ne regretterai point ce que j'ai dit, ce que j'ai fait. (// lève les bras.) Sainte amitié ! tu n'es rien qu'un vain titre, si l'on ne remplit pas tes austères devoirs. — Permettez que je me retire.

LE COMTE, exalté.

O le meilleur des hommes ! Non , vous ne nous quitterez pas. — Madame, il va nous appartenir de plus près , je lui donne ma Florestine. LA COMTESSE, avec vivacité.

Monsieur , vous ne pouviez pas faire un plus digne emploi du pouvoir que la loi vous donne sur elle. Ce choix a mon assentiment, si vous le jugez nécessaire ;el le plus tôt vaudra le mieux. LE COMTE, hésitant.

Eh bien... ce soir... sans bruit... votre aumônier..-

LA COMTESSE, avec ardeur.

Eh bien ! moi qui lui sers de mère , je vais la préparer à l'auguste cérémonie : mais laissez-vous votre ami seul généreux envers ce digne enfant? J'ai du plaisir à penser le contraire. LE COMTE, embarrassé.

Ah ! madame... croyez...

LA COMTESSE, «yec joie.

Oui, monsieur, je le crois. C'est aujourd'hui la fête de mon fils : ces deux événements réunis me rendent cette journée bien chère. (ii//e sort.)

SCÈNE IX

LE COMTE, BÉGEARSS

LE COMTE, la regardant aller.

Je ne reviens pas de mon étonnement. Je m'attendois à des débats, à des objections sans nombre; et je la trouve juste, bonne, généreuse envers mon enfant ! Moi qui lui sers de mère ditelle... Non , ce n'est point une méchante femme ^ Elle a dans ses actions une dignité qui m'impose. . . un ton qui brise les reproches , quand on voudroit l'en accabler. Mais , mon ami , je m'en dois à moi-même pour la surprise que j'ai montrée envoyant brûler ces papiers.

BÉGE.\RSS.

Quant à moi, je n'en ai point eu , en voyant avec qui vous veniez. Ce reptile vous a sifflé que j'étois là pour trahir vos secrets.

De si basses imputations n'atteignent point un homme de ma hauteur; je les vois ramper loin de moi. Mais après toiU, monsieur, que vous importoient ces papiers? N'aviez-vous pas pris malgré moi tous ceux que vous vouliez garder? Ah! plutôt au ciel qu'elle m'eût consulté plus tôt! vous n'auriez pas contre elle des preuves sans réplique.

ACTE III, SCÈNE IX. 3x

LE COMTE, avec douleur.

Oui, sans réplique. I^avec ardeur.) Otons-le« de mon sein: elles me brûlent la poitrine. (// tire la lettre de son sein, et la met dans sa poche.) BÉGEARSS continue avec douceur.

Je combattrois avec plus d'avantage en faveur du fils de la loi ; car enfin il n'est pas comptable du triste sort qui l'a mis dans vos bras. LE COMTE reprend sa fu reu r.

Lui , dans mes bras ! jamais.

BÉGEARSS

Il n'est point" coupable non plus dans son amour pour Florestine ; et cependant , tant qu'il reste près d'elle, puis-je munir à cette enfant, qvu, peut-être éprise elle-même, ne cédera qu'à son respect pour vous ?La délicatesse blessée...

LE COMTE

Mon ami, je t'entends; et ta rétlexion me décide à le faire partir sur-le-champ. Oui, je serai moins malheureux quand ce fatal

objet ne blessera plus mes regards : mais comment entamer ce sujet avec elle ? voudra-t-elle s'en séparer? Il faudra donc faire un éclat ?

BÉGEARSS

Un éclat!... non... mais le divorce accredité chez cette nation hasardeuse vous permettra d'user de ce moyen .

^î4 LA MERE COUPABLE.

LE COMTE

Moi, publier ma honte ! Quelques lâches l'ont fait : c'est le dernier degré de l'avilissement du siècle. Que l'opprobre soit le partage de qui donne un pareil scandale, et des fripons qui le provoquent !

BÉGEARSS

J'ai fait envers elle, envers vous, ce que l'honneur me prescrivait. Je ne suis point pour les moyens violents, sur-tout quand il s'agit d'un fils...

LE COMTE

Dites d'un étranger^ dont je vais hâter le départ.

BÉGEARSS

K'oubliez pas cet insolent valet.

LE COMTE

J'en suis trop las pour le garder. Toi, cours . ami, chez mon notaire; retire, avec mon reçu que voilà , mes trois millions d'or

déposés. Alors tu peux à juste titre être généreux au contrat qu'il nous faut brusquer aujourd'hui... car te voilà bien possesseur... (// lui remet le reçu, le prend sous le bras , et ils sortent.) Et ce soir à minuit, sans bruit, dans la chapelle de madame.. (On n'entend pas le reste.)

ri>- DU TROISIÈME ACTE.

SCÈNE I

FIGARO, agité, regardant de côté et d'autre.

Elle me dit : « Viens à six heures au cabinet ; c'est le plus sûr pour nous parler... » Je brusque tout dehors , et je rentre en sueur! Où est-elle? (// se promène en s'essuyant.) Ah ! parbleu ! je ne suis pas fou ; je les ai vus sortir d'ici, monsieur le tenant sous le bras. . . Eh bien ! pour un échec , abandonnons-novts la partie ?.. Un orateur fuit-il lâchement la tribune pour un ar(5u-meit tué sous lui ? Mais quel détestable endormeur ! (vivement.^ Parvenir à brûler les lettres de madame, pour qu'elle ne voie pas qu'il en manque ; et se tirer d'un e'claircissement !... C'est l'enfer concentré, tel que Milton nous l'a dépeint ! (d'un ton badin.) J'avois raison tantôt dans ma colère : Honoré Bégearss est le diable que les Hébreux nommoient Légion; et, si l'on y regavdoit bien, on ■2. ^ :.8

lae LA MÈIIE COUPABLE,

verroit le lutin avoir le pied fourclm , seule partie , tliisoit ma mère , cjue les démons ne peuvent de'guiser. (// rit.) Ah ah ah! une gaieté me revient : d'abord , parceque j'ai mis l'or du

Mexique en sûreté chez Fal ; ce qui nous donnera du temps; (// frappe d'un billet sur sa main.) et puis... docteur eu toute hypocrisie! vrai major d'infernal Tartufe! {^race au hasard qui régit tout, à ma tactique, à quelques louis semés, voici qui me promet une lettre de toi , où , dit-on , tu poses le masque, à ne l'ien laisser désirer. (// ouvre le billet et (lit :) Le coquin qui l'a lue en veut cinquante louis?... Eh bien! il les aura si la lettre les vaut. Une année de mes gages sera bien employée, si je parviens à détromper un maître à qui nous devons tant... Mais où es-tu, Susanne, j)our en rire? O che piacerel... A demain donc; car je ne vois pas que rien périlite ce soir... Et pourquoi perdre un temps? Je m'en suis toujours repenti... (très vivement.) Point de délai; courons attacher le pétard; dormons dessus; la nuit])orte conseil , et demain matin nous verrons qui des deux fera sauter l'autre.

BÉGEARSS, FIGARO

BÉGEVRSS, raillant.

Eh eh ! c'est mons Fiyaro. La place est agre'able, puisqu'on y retrouve monsieur.

FIGARO, du même ton.

Ne fût-ce que pour avoir la joie de l'en chasser une autre fois.

BÉGEA.RSS.

De la rancune pour si peu? Vous êtes bien bon d'y songer! Chacun n'a-t-il pas sa manie ?

FIGARO

Et celle de monsieur est de ne plaider qu'à huis clos ?

BÉGEABSS, lui frappant l'épaule.

Il n'est pas essentiel qu'un sage entende tout, quand il sait si bien deviner.

FIGARO

Chacun se sert des petits talents que le ciel lui a départis.

BÉGEARSS

El r intrigant compte -t- il gagner beaucoup avec ceux qu'il nous montre ici?

3i8 LA ME Ut COUPABLE.

Ne mettaMt rien à la partie, j ai tout {jagiie'... si je fais perdre l'autre.

BKGEXUSS, piqué.

On verra le jeu de monsieur.

FIGARO

Ce n'est pas de ces coups brillants qui éblouissent la galerie. (// prend rai air uiais.) Mais , cliacun pour soi , Dieu pour tous^ comme a dit le roi Salomon.

nÉGEARSS, souriant.

Belle sentence! N'a-t-il pas dit aussi: Le soleil luit pour tout le monde?

iiG AR(i, fièrement.

Oui, en dardant sur le serpent jirêt à mordre la main de son imprudent bienfaiteur. (Il sort.)

SCÈNE III

B É G E A R S S , /e regardant aller.

Il ne farde plus ses desseins ! Notre homme est fier ! bon si{yne ; il ne sait rien des miens : il auroit la mine bien longue s'il étoit instruit qu'à minuit... (// elierche dans ses poches. Vivement.) Eh bien! qu'ai-je fait du papier? Le voici. (// lit.) Reçu de monsieur Fal , notaire, les trois

ACTL IV, SCENE III

millions d'or spécifiés dans le bordereau ci-dessus. A Paris, le... Almagiva. — C'est bon ; je tiens la pupille et l'argent ! Mais ce n'est point assez ; cet Tiomrae est foible , il ne finira rien pour le reste de sa fortune. La comtesse lui impose ; il la craint , l'aime encore... Elle n'ira point au couvent, si je ne les mets aux piises, et ne le force à s'expliquer... brutalement. {Il se promène.} — Diable ! ne risquons pas ce soir un dénouement aussi scabreux : en précipitant trop les choses , on se précipite avec elles. Il sera temps demain, quand j'aurai bien serré le doux lien sacramentel qui va les enchaîner à moi. (/ appuie ses deux mains sur sa poitrine.) Eh bien ! maudite joie, qui me gonfle le cœur, ne peux-tu

donc te contenir ?... Elle m'étouffera, la fouguese! ou me livrera comme un sot, si je ne la laisse un peu s'évaporer pendant que je suis seul ici. Sainte et douce crédulité ! l'époux te doit la magnifique dot : pâle déesse de la nuit, il te devra bientôt sa froide épouse. (^11 frotte ses mains de joie.) Bégearss ! heureux Bégearss!... Pourquoi l'appeler - vous liégearss ! N'est-il donc pas plus d'à moitié le seigneur comte Almaviva ? (d'un ton terrible.) Encore un pas , Bégearss ! et tu l'es tout-à-Fait. — Mais il te faut auparavant... Ce Figaro pèse sur ma poitrine ! car c'est lui qui l'a fait venir... Le

330 LA MERE COUPABLE,

moindre trouble me perdrait... Ce valet-là me portera malheur... C'est le plus clairvoyant coquin !... Allons, allons, qu'il parte avec son chevalier errant.

BÉGEARSS, SU S ANNE

s USANTE, accourant, fait un cri d'étonnement de voir un autre que Figaro.

Ah ! (h part.) Ce n'est pas lui !

BÉGEARSS

Quelle surprise! Et qu'attendois-(u donc?

s u s A > " N E , 5e remettant.

Personne. On se croit seule ici...

EÉOEARSS.

Puisque je t'y rencontre, un mot avant le comité.

Que parlez-vous de comité ? Piéellement dtpuis deux ans on n'entend plus du tout la lanrjue de ce pays.

RÉGEAr.ss, riant sardoniqnrmoit.

Eh eh!... (/ / pétrit dans sa boîte une prise de tabac, d'un air content de lui.) Ce comité, ma rlière, esj une rnnférrnrr nilif la romle.-sc,

ACTE IV, SCKNE IV. SI

son fils, notre jeune pupille et moi, sur le grand objet que tu sais.

SUSANNE

Après la scène que j'ai vue, osez-vous encore l'espérer?

BÉGEA.RSS, bien fat. Oser l'espérer!... Non; mais seulement... je l'épouse ce soir.

susAWXE, vivemoit.

Malgré son amour pour Léon ?

DÉGEARSS.

Bonne femme ! qui me disois : Si vous faites cela , monsieur...

sus AS NE.

Eh ! qui eût pu l'imaginer ?

BÉGEAiiss, prenant son tabac en plusieurs

reprises.

Enfin, que dit-on? parle-t-on? Toi qui vis dans l'intérieur, qui as l'honneur des confidences , y pense-t-on du bien de moi ? car c'est là le point important.

s USASSE.

L'important seroit de savoir quel talisman vous employez pour dominer tous les esprits? Monsieur ne parle de vous qu'avec enthousiasme, ma maîtresse vous porte aux nues, son fils n'a d'espoir qu'en vous seul, notre pupille vous révère...

33î t.A MÈRE COUPABLE.

BÉGEAKSS , d'un ton bien fat ^ secouant le lubac de son jabot.

Et toi, Susanne, qu'en dis-tu?

s us ANNE.

Ma foi, monsieur, je vous admire. Au milieu du desordre affreux que vous entretenez ici, vous seul êtes calme et tranquille : il me semble entendre un génie qui fait tout mouvoir à son gré. BÉGEARSS, bien fat.

Mon enfant, rien n'est plus aisé. D'abord il n'est que deux pivots sur qui roule tout dans le monde, la morale et la politique. La morale, tant soit peu mesquine, consiste à être juste et vrai : elle est , dit-on, la clef de quelques vertus routinières.

Quant à la politique?...

BÉGEAivss, avec chaleur.

Ah ! c'est l'art de créer des faits , de dominer eu se jouant les événements et les hommes: l'intérêt est son but ; l'intrigue son moyen. Toujours sobre de vérités , ses vastes et riches conceptions sont un prisme qui éblouit. Aussi profonde que l'Etna, elle brûle et gronde long- temps avant d'éclater au-dehors ; mais alors rien ne lui résiste. Elle exige de hauts talents: le scrupule seul lui p(Mif nuire ; [en riant.) c'est le secret des négociatenr».

SCÈNE V

LÉON, BÉGEARSS

LÉON

Monsieur Be'gearss , je suis au ck'sespoir !

B É G K A i\ s s , d'un ton protecteur. Qu'est-il arrivé , jeune ami?

LÉOÎS'.

Mon père vient de me signifier, avec une dureté!... que j'eusse à faire sous deux jours tous les apprêts de mon départ pour Malte. Point d'autre train, dit-il, que Figaro qui m'accompgne, et un valet qui courra devant nous.

BÉGEARSS

Cette conduite est en effet bizarre pour qui ne sait pas son secret ; mais nous qui l'avons pénétré, notre devoir est de le

plaindre. Ce voyage est le fruit d'une frayeur bien excusable.
Malte

et vos vœux ne sont que le prétexte; un amour qu'il redoute
est son véritable motif.

LÉO>-, avec douleur.

Mais, mon ami, puisque vous l'épousez?

BEGEARSS, cunjiden tlellemenî.

Si son frère le croit utile à suspendre un fâcheux de'part... je
ne verrois qu'un seul moyen. L É o > .

O mon ami ! dites-le-moi.

BEGEARSS

Ce seroit que madame votre mère vainquît cette timidité qui
l'empêche, avec lui, d'avoir une opinion à elle ; car sa douceur
vous nuit bien plus que ne feroit un caractère trop ferme. — Sup-
posons qu'on lui ait donné quelque prévention injuste; qui a le
droit, comme une mère, de rappeler un père à la raison ? Enga-
gez-la à le tenter... non pas aujourd'hui, mais... demain, et sans y
mettre de foiblesse.

LÉON

Mon ami, vous avez raison: cette crainte est son vrai motif.
Sans doute il n'y a que ma mère qui puisse le faire changer. La
voici qui vient avec celle... que je n'ose plus adorer, (avec
douleur.) O mon ami! rendez-la bien heureuse. BEGEARSS,
caressant.

En lui parlant tous les jours de son frère.

LA COMTESSE, FLORESTINE, BÉGEARSS, SUSANNE, LÉON

LA COMTESSE, coiffée , parée, portant une robe rouge et noire, et son bouquet de même couleur.

Susanne, donne mes diamants.

(Susanne va les chercher.) EÉGTÎARSS, affectant de la dignité.

Madame, et vous mademoiselle, je vous laisse avec cet ami; je confirme d'avance tout ce qu'il va vous dire. He'las ! ne pensez point au bonheur que j'aurois de vous appartenir à tous ; votre repos doit seul vous occuper. Je n'y veux concourir que sous la forme que vous adopterez : mais, soit que mademoiselle accepte ou non mes offres, recevez ma de'claration que toute la fortune dont je viens d'hériter lui est destinée de ma part, dans un contrat, ou par un testament: je vais en faire dresser les actes ; mademoiselle choisira. Après ce que je viens de dire, il ne conviendrait pas que ma présence ici gênât un parti qu'elle doit prendre en toute liberté : niais, quel qu'il soit, ô mes amis, sachez qu'il est sacré pour moi : je l'adopte sans restriction. (// salue profondément j et sort.)

336 LA MKllK COUPABLE.

SCÈNE VII

LA COMTESSE, LÉON, FLORESTINE

LA COMTESSE le regarde aller.

C'est un ange envoyé du ciel pour réparer tous nos malheurs.

LÉON, avec une douleur ardente.

G Florestine! il faut céder: ne pouvant être l'un à l'autre, nos premiers élans de douleur nous avoient fait jurer de n'être jamais à personne; j'accomplirai ce serment pour nous deux. Ce n'est pas tout-à-fait vous* perdre, puisque je retrouve une sœur où j'espérois posséder une épouse. IS'ous pourrons encore nous aimer.

SCÈNE VIII

LA COMTESSE , LÉON , FLORESTINE

SUSANNE apparie iccrin.

LA COMTESSE , eu parlant , tnet ses boucles d'oreilles y SCS bagues y son bracelet .> sans rien regarder.

Florestine, épouse Bégearss : ><■> pi ut cilés l'eu rendent digne ; et puisque cethyme fait le bonhniude ton parrain, il faut l'achever aujourd'hui. (Susanne sort et emporte récrin.)

ACil. IV, SCKNi: IX. 3,^7

SCÈNE IX

LA COMTESSE, LÉON, FLORESTINE

LA COMTESSE, rt Ze'oJl.

Nous, mon fils, ne sachons jamais ce que nous devons ignorer.
Tu pleures, Florestine 1 F L o p. E s T I >• E , pleiran t.

Ayez pitié de moi, madame! Eh! comment soutenir autant d'assauts dans un seul jour? A peine j'apprends qui je suis, qu'il faut renoncer à moi-même, et me livrer... Je meurs de douleur et d'effroi. De'nude d'objection^ contre monsieur Bégearss, je sens mon cœur à l'agonie, en pensant qu'il peut devenir... Cependant il le faut; il faut me sacrifier au bien de ce frère chéri, à son bonheur, que je ne puis plus faire. Vous dites que je pleure ! Ah ! je fais plus pour lui que si je lui donnois ma vie! Maman, ayez pitié de nous ! bénissez vos enfants ! ils sont bien malheureux ! (^Elle se jette a genoux; Léon enfuit autant.)

LA COMTESSE, leur Imposant les mains.

Je vous bénis, mes chers enfants. Ma Florestine, je t'adopte. Si tu savois à quel point tu m'es rhère ! Tu seras heureuse, ma fille, et du bon-

heur de la vertu : celui-là peut dédommager des
autres.

(Us se relèvent.)

FLORESTINE

Mais croyez-vous, madame, que mon dc'vouement le ramène à Léon, à son fds? car il ne faut pas se flatter, son injuste prévention va quelquefois jusqu'à la haine.

LA COMTESSE

Chère fille , j'en ai l'espoir.

LÉOX.

C'est l'avis de monsieur Bégearss ; il me l'a dit : mais il m'a dit aussi qu'il n'y a que maman qui puisse opérer ce miracle. Aurez - vous donc la force de lui parler en ma faveur?

LA COMTESSE

Je l'ai tenté souvent, mou fils, mais sans auciu» fruit apparent.

LÉON

O ma diffjne mère ! c'est votre douceur qui m'a nui. La crainte de le contrarier vous a trop empêchée d'user de la juste influence que vous donnent votre vertu et le respect profond dont vous êtes entourée. Si vous lui parliez avec force , il ne vous résisteroit pas.

LA COMTESSE

Vou«; Ir rroyez, mon fil»; ' ' .le vais l'essaverd^-

ACTE IV, SGEiNE IX. 33d

vant vous. Vos reproches m'affligent presque autant que son injustice. Mais pour que vous ne gêniez pas le bien que je dirai de

vous, mettezvous dans mon cabinet ; vous m'entendrez de là plaider une cause si juste; vous n'accuserez plus une mère de manquer d'énergie quand il faut de fendre son fils. (Elle sonne.) Florestine, la dévotion ne te permet pas de rester : va t'enfermer ; demande au ciel qu'il m'accorde quelque succès, et rende enfin la paix à ma famille désolée. (Florestine sort.)

SUSANNE, LA COMTESSE, LÉON

SUSANNE

Que veut madame? elle a sonné.

Lk COMTESSE.

Prie monsieur, de ma part, de passer un moment ici.

susASKE, effrayée.

Madame 1 vous me faites trembler ! Ciel ! que va-t-il donc se passer? Quoi! monsieur qui ne vient jamais... sans...

LA COMTESSE

Fais ce que je te dis, Susanne, et ne prends nul souci du reste.

(Susanne sort en levant les bras au ciel de terreur.)

340 LA MÈRE COUPABLE.

SCÈNE XII

LA COMITE S SE, seule ^ un genou sur son fauteuil.

Ce moment me semble terri]]le comme le jugement dernier! Mon sang est prêt à s'arrêter... O mon Dieu ! donnez-moi la force de frapper au cœur d'un époux, (plusbas.) Vous seul connoissez les motifs qui m'ont toujours fermé la bouche. Ah! s'il ne s'agissoit du bonheur de mon fils, vous savez, ô mon Dieu ! si j'oserois dire un seul mot pour moi. Mais enfin, s'il est vrai qu'une faute pleurée vingt ans ait obtenu de vous un pardon généreux, comme un sage ami m'en assure, ô mon Dieu! donnez-moi la force de frapper au cœur d'un époux.

SCÈNE XIII

LA COMTESSE, LE COMTE; LÉON, caché.

LE COMTE, sèche en t.

Madame, on dit que vous me demandez?

LA COMTESSE, timidement.

J'ai cru, monsieur, que nous serions plus libres dans ce cabinet que chez, vous.

LE COMTE

M'y voilà , madame , parlez.

LA COMTESSE, tremblante.

Asseyons-nous, monsieur, je vous conjure, et prêtez-moi votre attention.

LE COMTE, impatient.

Non; j'entendrai debout : vous savez qu'en parlant je ne saurois tenir en place.

LA COMTESSE, s'assejunt., avec un soupir, et parlant bas.

Il s'agit démon fds... monsieur.

LE COMTE, brusquement.

De votre fils , madame ?

Et quel autre intérêt pourroit vaincre ma répugnance à engager un entretien que vous ne recherchez jamais? Mais je viens de le voir dans un État à faire compassion : l'esprit troublé, le cœur

3'i2 LA MERE COUPABLE.

seire de l'ordre que vous lui donnez de partir sur-le-champ, sur-tout du ton de dureté qui accompagne cet exil. Eh! conuneut a-t-il encouru la dis<Trace d'un p. ..d'un homme si juste?Depuis qu'un exécrationnel duel nous a ravi notre autre iWs... LE COMTE, /es maiits sii7' le visage , avec un air de douleur.

Ah!...

LA COMTESSE

Celui-ci, qui jamais ne dut connoltre le chagrin, a redoublé de soins et d'attention pour adoucir l'amertume des nôtres.

LE COMTE, se promenant doucement.

Ah!...

LA COMTESSE

Le caractère emporté de son frère, son désordre, ses goûts et sa conduite déréglée nous en donnoient souvent de bien cruels. Le ciel sévère, mais sage en ses décrets, en nous privant de cet enfant, nous en a peut-être épargné de plus cuisants pour l'avenir.

LE COMTE, avec douleur.

Ah!... ah!...

LA COMTESSE

Mais enfin celui qui nous reste a-t-il jamais manqué à ses devoirs? Jamais le plus léger reproche fut-il mérité de sa part? Kxr'mpic des

ACTE IV, SCÈNE XIII

hommes de son âge, il a l'estime universelle; il est aimé, recherché, consulté. Son père... protecteur naturel, mon époux seul paroît avoir les yeux fermés sur un mérite transcendant, dont l'éclat frappe tout le monde.

(Le comte se promène plus vite sans parler. La comtesse, prenant courage de son silence, continue d'un ton plus ferme, et l'élève par degrés.) En tout autre sujet, monsieur, je tiendrois à fort grand honneur de vous soumettre mon avis, de modeler mes sentiments, ma faible opinion sur la vôtre; mais il s'agit... d'un fils... (Le comte s'agite en marchant.) Quand il avoit un frère

aîné, l'orgueil d'un très grand nom le condamnant au célibat, l'ordre de Malte étoit son sort. Le préjugé sembloit alors couvrir l'injustice de ce partage entre deux fds Uimidement.^ égaux en droits.

LE COMTE s agite plus fort, (à part., ciun ton étouffé.) Égaux en droits!...

LA COMTESSE, UH pCU pluS fort.

Mais depuis deux années qu'un accident affreux... les lui a transmis, n'est-il pas étonnant que vous n'ayez rien entrepris pour le relever de ses vœux? Il est de notoriété que vous n'avez quîté l'Espagne que pour dénafuler vos biens

li» T-A MERE COUPABLE,

par la vente ou par des echan(>es: si c'est pour l'en priver, monsieur, la haine ne va pas plus loin. Puis, vous le chassez de chez vous, et seinblez lui fermer la maison p. .. par vous habitée ! Permettez-moi de vous le dire, un traitement aussi étrange est sans excuse aux yeux de la raison. Qu'a-t-il fait pour le mériter?

LE COMTE s'arrête, (^d'iin ion terrible.) Ce qu'il a fait !

LA COMTESSE, cffrayéc.

Je voudrais bien, monsieur, ne pas vous offenser.

LE coynE., plus fort.

Ce qu'il a fait, madame! Et c'est vous qiii le demandez!

LA COMTESSE, eu désônle.

Monsieur, monsieur! vous m'effrayez beaucoup !

LE COMTE, avec fureur.

Puisque vous avez provoqué l'explosion du ressentiment qu'un respect humain enchainoit, vous entendrez son arrêt et le votre.

LA COMTESSE, pliis troublée.

Ah! monsieur! Ah! monsieur!...

LE COMTE

Vous demandez ce qu'il a fait!

ACTE IV, SCÈNE XIII

LA. COMTESSE, levant les bras.

Non, monsieur! ne me dites rien!

LE COMTE, hors (le lui.

Rappelez-vous, femme perfide, ce que vous avez fait vous-même, et comment, recevant un adultère dans vos bras , vous avez mis dans ma maison cet enfant étranger, que vous osez nommer mon fils.

LA COMTESSE, ait désesp o ir^ veut se lever. Laissez-moi m'enfuir, je vous prie.

LE COMTE, la clouant sur son fauteuil. Non, vous ne fuirez pas; vous n'échapperez point à la conviction qui vous presse, {lui montrant sa lettre.) Connoissez-vous cette écriture? Elle est tra-

cée de votre main coupable! Et ces caractères sanglants qui lui servent de réponse... LA COMTESSE, Anéantie.

Je vais mourir! je vais mourir!

LE COMTE, avec force.

Non, non; vous entendrez les traits que j'en ai soulignés. {Il lit avec égarement.) uMalheu- « reux insensé! notre sort est rempli; votre crime, «le mien reçoit sa punition. Aujourd'hui, jour « de saint Léon, patron de ce lieu et le vôtre, «je viens de mettre au monde un fils, mon « opprobre et mon désespoir... >> (// parle.) Et cet enfant est né le jour de saint Léon, plus de

dix mois après mon départ pour la Vera-Cnixe (Pendant qu'il lit très fort, on entend la comtesse égarée dire des mots coupés qui partent du délire.) LA COMTESSE, priant les mains jointes.

Grand Dieu! tu ne permets donc pas que le crime le plus caché demeure toujours impuni!

LE COMTE

Et de la main du corrupteur: (// Ut.) « L'a/nix qui vous rendra ceci quand je ne serai plus est « sûr, »

LA COMTESSE, priant.

Frappe, mon Dieu! car je l'ai mérité!

LE COMTE lit.

<< Si la mort d'un infortuné vous inspirait un ■* reste de pitié, parmi les noms qu'on va donner ■« à ce fils, héritier d'un autre...
»

LA COMTESSE, ^no/if.

Accepte, l'horreur que j'éprouve, en expiation de ma faute!

LE COMTE lit.

u Puis-je espérer que le nom de Léon... » (// parle.) Et ce fils s'appelle Léon !

LA COMTESSE, égarée y les yeu.x fermés. O Dieu 1 mon crime fut bien {jraiid , s'il égale ma punition! Que ta volonté s'accomplisse!

LE COMTE, plus fort.

El, couverte de cet opprobre, vous osez me

ACTE IV, SCÈNE XIII

tleinantler compte de mon éloi(ifnement pour lui! L A COMTESSE , priant toujours.

Qui suis-je pour m'y opposer, lorsque ton bras s'appesantit ?

LE COMTE

Et lorsque vous plaidez pour l'enfant de ce malheureux, vous avez au bras mon portrait! LA c o M T E s S E , en /e détachant, le regarde. Monsieur, monsieur, je le rendrai; je sais que je n'en suis pas digne. (dans le plus grand égarement.) Ciel ! que m'arrive-t-il ? Ah ! je perds la raison! Ma conscience troublée fait naître des fantômes! — Réprobation anticipée! — Je vois ce qui n'existe

pas... Ce n'est plus vous; c'est lui qui me fait signe de le suivre ,
d'aller le rejoindre au tombeau !

LE c O :m T E , effrayé.

Comment? Eh bien ! Non, ce n'est pas...

LA COMTESSE, en délire.

Ombre terrible ! éloigne-toi !

LE c o INI T E crie avec douleur. Ce n'est pas ce que vous
croyez!

LA COMTESSE jette le bracelet par terre. Attends... oui , je
t'obéirai...

LE COMTE, plus trouble.

Madame, écoutez-moi...

348 LA MÈRE COUPABI.K.

LA COMTESSE

J'irai... Je t'obeis... Jo me nieius... (Elle reste évanouie.)

LE COMTE, effrayé, ramasse le bracelet.

J'ai passe' la mesure... Elle se trouve mal... Ah Dieu ! Courons
lui cher^^her du secours. (// sort., il s'enfuit.)

(Les convulsions de la douleur font glisser la comtesse à
terre.)

ACTE IV, SCENE XV

LE COMTE, effrayé.

Des sels ! des sels ! Susanne ! Un million si vous la sauvez !

LKO>'.

O malheureuse mère !

SUSANNE

Madame, aspirez ce flacon. Soutenez-la , monsieur; je vais tâcher de la desserrer.

LE COMTE, égaré.

Romps tout, arrache tout. Ah ! j'aurois dà la ménager !

LÉON, criant avec délire.

Elle est morte ! elle est moite î

SCÈNE XVI

LE COMTE, SUSANNE, LÉON; LA COMTESSE, évanouie; FIGARO.

FIGARO, accourant.

Et qui morte ? Madame? Apaisez donc ces cris ; c'est vous cpïi la ferez mourir. (// lui prend le bras.) Non, elle ne l'est pas; ce n'est qu'une suffocation , le sang qui monte avec violence. Sans

perdre de temps, il faut la soulager. Je vais chercher ce qu'il lui faut.

LE COMTE, hors de lui.

Des ailes, Figaro! ma fortune est à toi. 2. 30

350 LA MERE COUPABLE.

FIGARO, vivement.

J'ai bien besoin de vos promesses lorsque madame est en péril ! (Il sort en courant.)

SCÈNE XVII

LE COMTE, LÉON, SUSANNE; LA COMTESSE, évanouie.

LÉON, lui tenant le flacon sous le nez. Si l'on pouvoit la faire respirer! O Dieu, rends-moi ma malheureuse mère!... La voici qui revient...

SUSANNE, pleurant.

Madame ! allons , madame !...

LA COMTESSE, revenant à elle.

Ah ! qu'on a de peine à mourir !

LÉON, égaré.

Non , maman , vous ne mourrez pas !

LA COMTESSE, égarée.

O ciel ! entre mes juges ! entre mon époux et mon fds! Tout est connu... et, criminelle envers tous deux... (£'//e se jette a terre et se prosterne.) Vengez-vous l'un et l'autre ! Il n'est plus de pardon pour moi ! (avec horreur.) Mère coupable ! épouse indigne ! un instant noil'? a tous perdus. J'ai mis l'horreur dans ma famille ! J'allumai la guerre intestine entre le père et les enfants! Ciel

LES PRÉCÉDENTS, FIGARO

FIGARO, accourant.

Elle a repris sa connoissance?

Ah Dieu ! j'étouffe aussi. (Elle se desserre.)

LE COMTE cn'e.

Figaro ! vos secours !

FIGARO, étouffé.

Un moment, calmez-vous. Son état n'est plus si pressant. Moi qui étois dehors, grand Dieu ! Je suis rentré bien à propos!... Elle m'avoit fort effrayé ! Allons , madame, du coura,ge !

LA COMTESSE,/? ria nt , j'en versée.

Dieu de bonté ! fais que je meure !

LÉO s, en i asseyant mieux.

Non, maman, vous ne mourrez pas , et nous

35i LA MÈKE COUPABLE,

réparerons nos torts. Monsieur, vous que je n'outragerai plus en vous donnant un autre nom, reprenez vos titres, vos biens; je n'y avois nul droit: hélas! je l'ignorois. Mais, par pitié, n'écrasez point d'un déshonneur public cette infortunée qui fut votre... Une erreur expiée par vingt années de larmes est-elle encore un crime, alors qu'on fait justice ? Ma mère et moi nous nous bannissons de chez vous.

LE COMTE, exalté.

Jamais ! Vous n'en sortirez point.

LÉON

Un couvent sera sa retraite ; et moi, sous mon nom de Léon, sous le simple habit d'un soldat, je défendrai la liberté de notre nouvelle patrie. Inconnu, je mourrai pour elle, ou je la servirai en zélé citoyen.

(Susanne pleure dans un coin, Fiçjaro est absorbé
dans l'autre.)

ï, \ COMTESSE, péniblement.

Léon ! mon cher enfant, ton courage me rend la vie : je puis encore la supporter, puisque mon fils a la vertu de ne pas détester sa mère. Cette fierté dans le malheur sera ton noble patrimoine. Il m'épousa sans biens; n'exigeons rien de lui. Le travail de mes mains soutiendra ma foibic existence; et toi, tu serviras l'état.

ACTE IV, SCENE XVIII

LE COMTE, avec désespoir.

ÎSon, Rosine! jamais. C'est moi qui suis le
vrai coupable. De combien de vertus je privois
ma triste vieillesse !...

L\ COMTESSE

Vous en serez enveloppé. — Florestine et Bégearss vous res-
tent. Floresta , votre fille, l'enfant chéri de votre cœur!...

LE COMTE, étonné.

Comment!.... D'où savez-vous?... Qui vous l'a dit?...

LA COMTESSE

Monsieur, donnez-lui tous vos biens ; mon fils et moi n'y met-
tons point d'obstacle ; son bonheur nous consolera. Mais, avant-
denous séparer, que j'obtienne au moins une grâce ! Apprenez-
moi comment vous êtes possesseur d'une terrible lettre que je
croyois brûlée avecles autres? Quelqu'un m'a-t-il trahie ?

FIGARO, S écria nt.

Oui! l'infâme Eégearss : je l'ai surpris tantôt qui la remettait à
monsieur.

LE COMTE, parlant vite.

Non ; je la dois au seul hasard. Ce matin lui et moi, pour un
tout autre ol^jet, nous examinions votre écrin sans nous douter

qu'il eût un double fond. Dans le débat , et sous sei doigts, le secret

354 LA MERK COUPABLE.

s'est ouvert soudain à son très grand étonnement.

Il a cru le coffre brise.

FIGARO, criant plus fort.

Son e'tonnement d'un secret? Monstre! C'est lui qui l'a fait faire.

LE COMTE

Est-il possible ?

LA COMTESSE

Il est trop vrai !

LE COMTE

Des papiers frappent nos re^jards : il en ignoroit l'existence; et quand j'ai voulu les lui lire, il a refuse' de les voir.

s r s A >- :t E , s'éci-ian t.

Il les a lus cent fois avec madame.

Est-il \Tai? les connoissoit-il?

LA COMTESSE

Ce fut lui qui me les remit, qui les apporta de l'armee, lorsqu'un infortuné mourut.

LE COMTE

Cet ami sûr, instruit de tout ?

FIGARO, LA COMTESSE, SUSANNE, Cnsemble.

C'est lui !

LE COMTE

O scélératesse infernale ! Avec quel art il m'a- Toit engagé ! A présent je sais tout.

ACTE IV, SCENK XV III. 35d

Vous le croyez!

LE COMTE

Je connois son affreux projet. Mais pour en être plus certain, déchirons le voile en entier. Par qui savez-vous donc ce qui to- viche ma Florestine ?

LA COMTESSE, Vite.

Lui seul m'en a fait confidence.

LÉON, vite.

Il me l'a dit sous le secret.

s us AN NE, vite.

Il me l'a dit aussi.

LE COMTE, avec horreur. O monstre ! Et moi j'allois la lui donner ! mettre ma fortune en ses mains !

FIGARO, vivement.

Plus d'un tiers y seroit déjà si je n'avois porté', sans vous le dire , vos trois millions d'or en de'pôt chez monsieur Fal : vous alliez l'en rendre le maître ; heureusement je m'en suis douté'. Je vous ai donné so'i reçu...

LE COMTE, vivement.

Le scélérat vient de me l'enlever pour en aller toucher la somme.

FIGARO, désolé.

O proscription sur moi ! Si l'argent est remis.

tout ce que j'ai fait est perdu ! Je cours chez monsieur Fal. Dieu veuille qu'il ne soit pas trop tard !

LE COMTE , à Figaro.

Le, traître n'y peut être encore.

FIGARO

S'il a perdu un temps, nous le tenons. J'y cours. (// veut sortir.)

LE COMTE, vivement, l'arrête.

^Nlais, Figaro, que le fatal secret dont ce moment vient de l'instruire reste enseveli dans ton sein.

FIGARO, avec lue (grande sensibilité.

Mon maître, il y a vingt ans qu'il est dans ce sein-là , et dix que je travaille à empêcher qu'un monstre n'en abuse, x^ttendez sin-- tout mon retour, avant de prendre aucun parti.

LE COMTE, vivement.

Penseroit-il se disculper?

Il fera tout pour le tenter; (// tireune lettrede sa poche.) mais voici le préservatif. Lisez le contenu de cette épouvantable lettre; le secret de l'enfer est là. Vous me saurez bon grê d'avoir tout fait pour me la procurer. (// lui remet la lettre de Béijearss.) Susanne, des gouttes à t.i maîtresse. Tu sais commienl je les prépare. (//

ACTE IV, SCÈNE XVIII

lui donne un Jlacon.) Passez-la sur sa chaise lonjjue; et le plus grand calme autour d'elle. Monsieur, au moins, ne recommencez pas ; elle s'éteindroit dans nos mains.

LE COMTE, exalté.

Recommencer ! Je me ferois horreur !

FIGARO, a la comtesse.

Vous l'entendez, madame. Le voilà dans son caractère ; et c'est mon maître que j'entends. Ah! je l'ai toujours dit de lui : la colère, chez les bons cœurs, n'est qu'un besoin pressant de pardonner. (// sort précipitamment.)

(Le comte et Léon la prennent sous les bras : ils sortent tous.)

SCÈNE I

LE COMTE; LA COMTESSE, sa«5 roit^e, dans le plus grand désordrt de parure; LÉON, SUSAIN^NE.

LÉo>', soutenant sa mère.

Il fait trop chaud, maman, dans rappartement intérieur. Susa-nue avance une l)ergère. (^On l'assied.) LE COMTE, attendri, arrangeant les coussins. Êtes-vous bien assisc?Eh quoi! pleurer encore?

LA. COMTESSE, accablée.

Ahl laissez-moi verser des larmes de soulagement. Ces récits affreux, m'ont brisée. Cette infâme lettre sur-tout...

LE COMTE, délirant.

Marié en Irlande, il épousoit ma Hlle ! Et tout mon bien, placé .ûur la banque de Londres, eut fait vivre un repaire affreux ju.s-qu'à la mort du

dernier de nous tous! Et qui sait, grand Dieu! quels moyens?...

LA COMTESSE

Homme infortuné! calmez-vous. Mais il est temps de faire descendre Florentine : elle avoit le cœur si serre' de ce qui devoit lui arriver ! Va la chercher, Susanne, et ne l'instruis de rien. LE COMTE, avec di(jnité.

Ce que j'ai dit à Figaro, Susanne, étoit pour vous comme pour lui.

SUSAN>'E

Monsieur, celle qui vit madame pleurer, prier pendant vingt ans , a trop ge'mi de ses douleurs pour rien faire qui les accroisse.
(Elle sort.)

LE COMTE, LA COMTESSE, LÉON

LE COMTE, avec un vif sentiment.

Ah Rosine! séchez vos pleurs; et maudit soit qui vous affligera
! •

LA COMTESSE

Mon fds, embrasse les genoux de ton généreux protecteur, et rends-lui grâce pour ta mère. (Il veut se mettre à *jenoux.) LE COMTE le relève.

Oublionsie passé, Léon. Cardons-en le silencp.

36o LA MKRE COUPABLE,

et n'émouvons plus volie raère. Figaro demande un grand calme. Ah ! respectons sur-tout la jeunesse de Florestine, en lui cachant soigneusement les causes de cet accident.

SCÈNE m

FLORESTUNTE, SUSANNE, les précédents.

FLORESTINE, accourait.

Mon Dieu ! maman , qu'avez-vous donc ?

LA COMTESSE

Rien que d'agréable à t' apprendre; et ton parrain va t'en instruire.

LE COMTE

Hélas! ma Florestine, je frémis du péril où j'allois plonger ta jeunesse. Grâce au ciel, qui dévoile tout, tu n'épouserai point Bé-gearss. Non, tu ne seras point la femme du plus épouvantable ingrat...

FLORESTINE

Ah ciel! Léon !...

LÉON

Ma sœur, il nous a tous joués.

FLORESTINE, au comte Sa sœur !

LE COMTE

Il nous trompait; il trompait les uns par les

LÉO

Ma sœur , il nous a tous j oués !

FLORESTISE, au comte.

Monsieur, il m'appelle sa sœur!

LA COMTESSE, exaltée.

Oui, Floresta, tu es à nous. C'est là notre secret chéri. Voilà ton père, voilà ton frère ; et moi, je suis ta mère pour la vie. Ah! garde-toi de l'oublier jamais. {Elle tend la main au comte.} Alma-viva ! pas vrai qu'elle est majille? LE COMTE, exalté.

Et lui mon fils. Voilà nos deux enfants. (Tous se serrent dans les bras l'un de l'autre.)

SCÈNE IV

FIGARO, M. FAL, les précédents.

FIGARO, accourant et jetant son manteau. Malédiction! Il a le portefeuille. J'ai vu le traître l'emporter quand je suis entré chez monsieur.

LE COMTE

Oh , monsieur Fal ! vous vous êtes pressé ! M. FAL, vivement.

Non, monsieur, au contraire. Il est resté plus d'une heure avec moi, m'a fait achever le contrat, y insérer la donation qu'il fait. Puis il m'a remis mon reçu, au bas duquel étoit le vôtre, en me disant que la somme est à lui, qu'elle est un fruit d'hérédité, qu'il vous l'a remise en confiance...

LE COMTE

Oh, scélérat! Il n'oublie rien!

FIGARO

Que de trembler sur l'avenir.

M. FAL

Avec ces éclaircissements, ai-je pu refuser le portefeuille qu'il exigeoit? Ce sont trois millions au porteur. Si vous rompez le mariage, et qu'il veuille garder Tarifent, c'est un mal presque sans remède.

LE COMTE, avec véhémence.

Que tout l'or du monde péricisse, et que je sois débarrassé de lui !

WG WkO^ jetant son chapeau sur un fauteuil. Dussè-je être pendu, il n'en gardera pas une obole, (à Susanyie.) Veille au dehors, Susanne (Elle sort.)

ACTE V, SCÈNE IV

M. FAL

Avez-vous un moyen de lui faire avouer devant de bons témoins qu'il tient ce trésor de monsieur? Sans cela je défie qu'on puisse le lui arracher.

FIGARO

S'il apprend par son Allemand ce qui se passe dans l'hôtel, il n'y rentrera plus.

LE COMTE, vivement.

Tant mieux! c'est tout ce que je veux. Ah! qu'il garde le reste.

FIGARO, vivement.

Lui laisser par dépit l'héritage de vos enfants? ce n'est pas vertu, c'est foiblesse.

LÉOjf, fâché.

Figaro !

FIGARO, plus fort.

Je ne m'en dédis point, (au comte.) Qu'obtiendra donc de vous l'attachement, si vous payez ainsi la perfidie?

LE COMTE, se fâchant.

Mais l'entreprendre sans succès, c'est lui ménager un triomphe...

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTS, excepté Susa)i ne.

(Ils font tous un grand mouvement.)

LE COMTE, hors de lui Oh traître !

FiCAP.o, très vite.

On ne peut plus se concerter: mais si vous m'écoutez et me secondez tous pour lui donner une sécurité profonde , j'engage ma tête au succès.

M. FAL

Vous allez lui parler du portefeuille et du contrat?

FIGARO, très vite.

IN'on pas; il en sait trop pour l'entamer si brusquement. 11 faut l'amener de plus loin à faire un aveu volontaire, (au comte.) Feignez de vouloir me chasser.

LE COMTE, troublé.

Mais, mais, sur quoi?

SCÈNE VII

r.ES PRÉCÉDENTS, SUSANNE , BÉGEARSS.

s u s A N >• E , accourant.

Monsieur Bégeaaaaaarss ! (^Elle .<;e range près de la comtesse. Bégearss montre une grande surprise.)

FIGARO s'écrie en le voyant:

Monsieur Bégearss! (^humblement.) Eh bien! ce n'est qu'une humiliation de plus. Puisque vous attachez à l'aveu de mes torts le pardon que je sollicite, j'espère que monsieur ne sera pas moins généreux.

BÉGEARSS, étonné.

Qu'y a-t-il donc ? Je vous trouve assemblés !

LE COMTE, brusquement.

Pour chasser un sujet indigne.

BÉGEARSS, plus surpris encore , voyant le
notaire.

Et monsieur Fal?

M. FAL , lui montrant le contrat.

Voyez qu'on ne perd point de temps : tout ici concourt avec
vous.

BÉGEARSS, surpris.

Ah ah!...

LE COMTE, impatient , a Figaro .

Pressez-vous; ceci me fatigue.

(Pendant cette scène , Bégearss les examine l'un après
l'autre avec la plus grande attention.)

FIGARO, l'air suppliant, adressant la parole au
comte.

Puisque la feinte est inutile, achevons mes tristes aveux. Oui,
pour nuire à monsieur Bégearss, je repète avec confusion que je
me suis mis à l'épier, le suivre et le trahir par-tout: (^au

comte.) car monsieur n'avoit pas sonné lorsque je suis entré chez lui pour savoir ce qu'on y faisoit du coffre aux brillants de madame, que j'ai trouvé là tout ouvert.

BÉG EARSS.

Certes, ouvert à mon grand regret.

LE COMTE fait un mouvement incuiétant. (h part.) Quelle audace !

riGARO, se courbant. ^ le tiie par l'habit pour

l'avertir.

Ah! mon maître !

M. F AL, effrayé.

Monsieur!

BKGEAi'.ss, au comte, à part.

Modérez-vous , ou nous ne saurons rien.

(Le comte frappe du pied; Bégearss l'examine.)

ACTE V, SCÈNE VII

FIGARO, soupirant, dit au comte:

C'est ainsi que sachant madame enfermée avec lui, pour brûler de certains papiers dont je connoissois l'importance, je vous ai fait venir subitement.

BÉGEABSS, au comte.

Vous l'ai-je dit?

(Le comte mord son mouchoir, de fureur.) s u S A N s E , bas à Figaro par derrière. Achève , achève !

FIGARO

Enfin , vous voyant tous d'accord , j'avoue que j'ai fait l'impossible pour provoquer entre madaigae et vous la vive explication... qui n'a pas eu la fin que j'espérois...

LE COMTE, à Figaro^ avec colère.

Finissez-vous ce plaidoyer?

FIGARO, bien humble.

Hélas! je n'ai plus rien à dire, puisque c'est cette explication qui a fait chercher monsieur Fal pour finir ici le contrat. L'heureuse étoile de monsieur a triomphé de tous mes artifices... Mon maître ! en faveur de trente ans...

LE COMTE, avec humeur.

Ce n'est pas à moi déjuger. (// marche vite.)

FIGARO

Monsieur Begearss !

BÉGEARSS, qui a repris sa sécurité^ dit ironiquement :

Qui! moi? cher ami, je ne comptois guère vous avoir tant d'obligations, {^élevant son <on.) Voir mon bonheur accélééré par le coupable effort destiné à me le ravir, (à Léon et Florestine.)

G jeunes gens! quelle leçon! Marchons avec candeur dans le sentier de la vertu. Voyez que tôt ou tard l'intrigue est la perte de son auteur. FIGARO, prosterné.

Ah ! oui !

BÉGEARSS, au comte.

Monsieur, pour cette fois encore , et qu'il parte.

LE COMTE, à Begearss., durement.

C'est là votre arrêt?... J'y souscris.

FIGARO, ardemment.

Monsieur Begearss! je vous le dois. Mais je vois monsieur Fal pressé d'achever un contrat... LE COMTE, brusquement.

Les articles m'en sont connus.

M. FAL

Hors celui-ci. Je vais vous lire la donation que monsieur fait... (^cherchant l'endroit.) m m m roessire James-Honoré Begearss... Ah! (/ / lit.) <i et pour donner à la demoiselle futtire épouse

ACTE V, SCÈNE VU

« une preuve non équivoque de son attachement » pour elle , le-dit seigneur futur époux lui fait « donation entière de tous les grands biens qu'il « possède, consistant aujourd'hui (/ / appuie

en M lisant.) (ainsi qu'il le déclare, et les a exhibés à « nous notaires soussignés) en trois millions d'or « ici joints, en très bons effets au porteur. » (// tend la main en lisant.)

BÉGEARSS

Les voilà dans ce portefeuille. (Il donne le portefeuille à M. Fal.) Il manque deux milliers de louis, que je viens d'en ôter pour fournir aux apprêts des noces.

FIGARO, montrant le comte^ et vivement.

Monsieur a décidé qu'il paierait tout; j'ai l'ordre.

BÉGEARSS, tirant les effets de sa poche, et les remettant au notaire.

En ce cas, enregistrez-les: que la donation soit entière.

(Figaro, retourné, se tient la bouche pour ne pas

rire. M. Fal ouvre le portefeuille, y remet les effets.)

M. FAL, montrant Figaro.

iMonsieur va tout additionner pendant que nous achèverons.
(// donne le portefeuille ouvert h FigaiOy qui, voyant les effets , dit :)

i-jo LA MÈRE COUPABLE.

FIGARO, l'air exalté.

Et moi, j'éprouve qu'un bon repentir est comme toute bonne action; qu'il porte aussi sa récompense.

BÉGE ARSS.

En quoi?

FIGARO

J'ai le bonheur de m'assurer qu'il est ici plus d'un généreux homme. Oh ! que le ciel comble les vœux de deux amis aussi parfaits ! Nous n'avons nul besoin d'écrire, (au comte.) Ce sont vos effets au porteur. Oui, monsieur, je les reconnois. Entre monsieur Bégearss et vous, c'est un combat de générosité; l'un donne ses biens à l'époux, l'autre les rend à sa future, (ijux jeunes gens.) Monsieur, •mademoiselle! ah! quel bienfaisant protecteur! et que vous allez le chérir!... Mais, que dis-je? l'enthousiasme m'auroit-il fait commettre une indiscretion offensante?

(Tout le monde garde le silence.) BÉGEARS8, un peu surpris , se remet ^ prend son parti.) et dit :

Elle ne peut l'être pour personne , si mon ami ne la désavoue pas, s'il met mon ami à l'aise, en me permettant d'avouer que je tiens de lui ces effets. Celui-là n'a pas un bon cœur, que la gratitude fatigue; et cet aveu manquoit à ma satis-

ACTE V, SCÈNE VII

faction. (»io/i<r«7ii/e comte.) Je lui dois bonheur et fortune ; et quand je les partage avec sa digne fille, je ne fais que lui rendre ce qui lui appartient de droit. Remettez -moi le portefeuille; je ne veux avoir que l'honneur de le mettre à ses pieds moi-même , en signant notre heureux contrat. (// veut le reprendre.)

FIGARO, sautant de joie.

Messieurs, vous l'avez entendu : vous te'moignerez, s'il le faut. Mon maître, voilà vos effets : donnez-les à leur détenteur, si votre cœur l'en juge digne. (/ / lui remet le portefeuille.) LE c o M T E , se levant., a Bégearss.

Grand Dieu! les lui donner' Homme cruel, sortez de ma maison; l'enfer n'est pas aussi profond que vous. Grâce à ce bon vieux serv^iteur, mon imprudence est réparée. Sortez à l'instant de chez moi.

BÉGEARSS

o mon ami! vous êtes encore trompé.

LE COMTE, /j ors f/e lui, le bride de sa lettre ouverte.

Et cette lettre, monstre! m'abuse - t- elle aussi ?

BÉGEARSS, la voit; furieux, il arrache au comte la lettre , et se montre tel qu'il est.

Ah!... Je suis joué! mais j'en aurai raisoît.

LÉOX.

Laissez eu paix une famille que vous avez remplie d'horreur.

B t G E A R s s , /u vieux.

Jeune insensé! c'est toi qui vas payer pour tous ; je t'appelle au combat.

LÉo^, vite.

J'y cours.

LE COMTE, vite.

Léon !

LA COMTESSE, vite.

Mon fils !

FLOR. ESTIENE, vite.

Mon frère !

LE COMTE

Léon, je vous défends... [h Béjencrsi.) Vous

vous êtes rendu indi{i[ne de l'Jionnenr (juc vous

demandez : ce n'est point par cette voie-là qu'un

homme comme vous doit terminer sa vie.

(Bégearss fait un geste affreux sans parler.)

FiGAno, arrêtant Léon , vivement.

?}on, jeune homme, vous n'irez point: monsieur votre père a raison, et l'opinion est réformée sur cette horrible frénésie ; on ne combattra plus ici que les ennemis de l'état. Laissezle en proie à sa fureur; et s'il ose vous attaquer, défendez-vous comme il'nn assassin ; personne

ACTE V, SCÈNE VII

ne trouve mauvais qu'on tue une bête enragée. Mais il se gardera de l'oser; l'homme capable de tant d'horreurs doit être aussi lâche que vil 1 B É G E A R s s , hors de lui.

Malheureux !

LE COMTE, frappant du pied.

Nous laissez-vous enfin ? C'est un supplice de vous voir.

(La comtesse est effrayée sur son siège; Fiorestine et Susanne la soutiennent; Léon se réunit à elles.)

BÉGEARSS, les dents serrées .

Oui, morbleu ! je vous laisse. Mais j'ai la preuve en main de votre infâme trahison. Vous n'avez demandé l'agrément de sa majesté pour échanger vos biens d'Espagne que pour être à portée de troubler sans péril l'autre côté des Pyrénées.

LE COMTE

O monstre! que dit-il!

BÉGEARSS

Ce que je vais dénoncera Madrid. N'y eût-il que le buste en grand d'un Washington dans votre cabinet, j'y fais confisquer tous vos biens. FIGARO, criant.

Certainement : le tiers au dénonciateur.

BÉGEARSS

Mais, pour que vous n'échangiez rien, je cours chez notre ambassadeur arrêter dans ses mains

l'agrément de sa majesté, que l'on attend par ce courrier.

FIGARO, tirant un paquet de sa poche ^ s'écrie vivement :

L'agrément du roi? Le voici. J'avois prévu le coup; je viens, de votre part, d'enlever le paquet au secrétariat d'ambassade ; le courrier d'Espagne arrivoit,

(Le comte avec vivacité prend le paquet.) BÉGEARSS, furieux^ frappe sur son front, fait deux pas pour soitir, et se retourne.

Adieu, famille abandonnée! maison sans mœurs et sans honneur! Vous aurez l'impudeur de conclure un mariage abominable, en unissant le frère avec la sœur : mais l'univers saura votre infamie. (// 50>*f.)

SCÈNE VIII

LES PP. LCLDEXTS, excepte Bégears.

FIGARO, follement.

Qu'il fasse des libelles, dernière ressource des lâches! il n'est plus dangereux: bien démasqué, à bout de voie, et pas vingt-cinq louis dans le monde! Ah! monsieur Fal, je me serois poignardé s'il eût gardé les deux mille louis qu'il avoit sous- «raits du paquet. (Il reprend un ton grave.)

ACTE V, SCÈNE VIII. ojs

D'ailleurs, nul ne sait mieux que lui que par la nature et la loi ces jeunes {jens ne se sont rien, qu'ils sont étrangers l'un à l'autre.

LE COMTE V embrasse et crie :

O Figaro!...(rt/acomfes5e.) Madame, il a raison.

LÉON, très vite.

Dieu ! maman, quel espoir!

F L o R E s T I N E , au comte.

Eh quoi ! monsieur, n'êtes-vous plus...

LE c o M T E , l'y re de joie.

Mes enfants , nous y reviendrons ; et nous consulterons, sous des noms supposés, des gens de loi discrets, éclairés, pleins d'honneur. O mes enfants ! il vient un âge où les honnêtes gens se pardonnent leurs torts, leurs anciennes foiblesses , font succéder un doux attachement aux passions orageuses qui les avoient trop désunis. Rosine (c'est le nom que votre époux vous rend)! allons nous reposer des fatigues de la journée. Monsieur Fal , restez avec nous. Venez , mes deux enfants!... Susanne, embrasse ton mari; et que nos sujets de querelles soient ensevelis pour toujours, (^h Figaro.) Les deux mille louis qu'il avoit soustraits, je te les donne, en attendant la récompense qui t'est bien due.

FIGARO, vivement.

A moi, monsieur? Non, s'il vous plaît. Moi. ^

gâter par un vil salaire le bon service que j'ai fait ! Ma re'compense est de mourir chez vous. Jeune , si j'ai failli souvent, que ce jour acquitte ma vie! O ma vieillesse, pardonne à ma jeunesse; elle s'honorera de toi. Un jour a change notre état : plus d'oppressur, d'hypocrite insolent. Chacun a bien fait son devoir : ne plaignons point quelques moments de trouble ; on gagne assez dans les familles quand on en expulse un méchant.

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/chefsdoeuvredramo2beauuoft>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.